Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

POÉSIES COMPLÈTES

DE

José-Maria de Heredia

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

500 exemplaires sur papier vergé Lafuma.
125 — — de Hollande Van Gelder.
10 — — de Chine.
40 — — du Japon.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

EXEMPLAIRE SUR VERGÉ LAFUMA

N° [redacted]

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Copyright by Lemerre et Cie 1924.

Abel Mignon

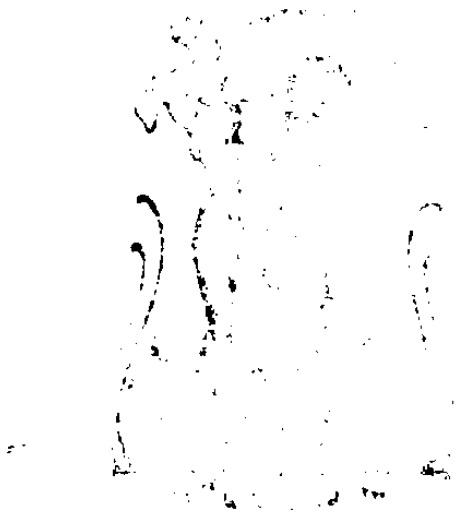
POÉSIES COMPLÈTES

DE

[illegible]

LES TROPHÉES

SONNETS ET POÉSIES DIVERSES

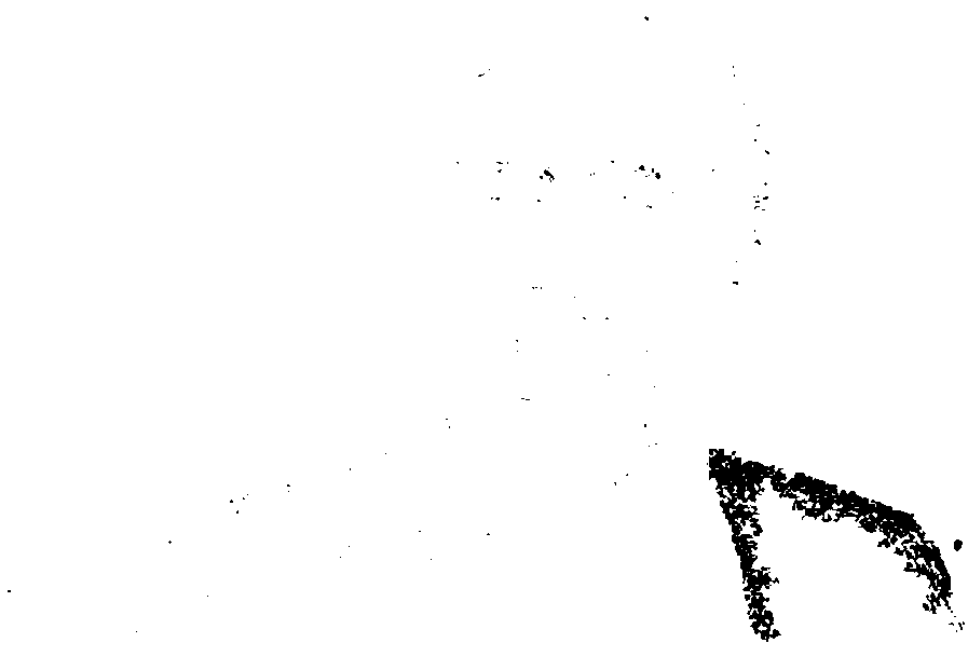


PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL — 23-33

M DCCC XXX V



POÉSIES COMPLÈTES

DE

José-Maria de Heredia

LES TROPHÉES

SONNETS ET POÈMES DIVERS

TEXTE DÉFINITIF AVEC NOTES ET VARIANTES

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXXIV

IP

Les Trophées

APR 1 9 '27

NOV 9 '26 Allen

365516

MANIBVS

CARISSIMAE

ET

AMANTISSIMAE

MATRIS

FILIVS MEMOR

J. M. H.

A LECONTE DE LISLE.

C'EST *à vous, cher et illustre ami, que j'aurais dédié ces Trophées, si le respect d'une mémoire sacrée qui, je le sais, vous est chère aussi, ne m'eût interdit d'inscrire un nom, si glorieux soit-il, au frontispice de ce livre.*

Un à un, vous les avez vus naître, ces poèmes. Ils sont comme des chaînons qui nous rattachent au temps déjà lointain où vous enseigniez aux jeunes poètes, avec les règles et les subtils secrets de notre art, l'amour de la poésie pure et du pur langage français. Je vous suis plus redevable que tout autre : vous m'avez jugé digne de l'honneur de votre amitié. J'ai pu, au cours d'une longue intimité, comprendre mieux l'excellence de vos préceptes et de vos conseils, toute la beauté de votre exemple. Et mon titre le plus sûr à quelque gloire sera d'avoir été votre élève bien aimé.

C'est pour vous complaire que je recueille mes vers épars. Vous m'avez assuré que ce livre, bien qu'en partie inachevé, garderait néanmoins aux yeux du lecteur indulgent quelque chose de la noble ordonnance que j'avais rêvée. Tel qu'il est, je vous l'offre, non sans regret de n'avoir pu mieux faire, mais avec la conscience d'avoir fait de mon mieux.

Recevez-le, cher et illustre ami, en témoignage de mon affectueuse gratitude, et comme il serait malséant de clore sans le vœu traditionnel une épître liminaire, quelque brève qu'elle soit, permettez que je vous souhaite, à vous et à tous ceux qui feuilletteront ces pages, de prendre à lire mes poèmes autant de plaisir que j'en eus à les composer.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

LA GRÈCE
ET LA SICILE

L'OUBLI

Le temple est en ruine au haut du promontoire.
Et la Mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant ses buffles boire,
De sa conque où soupire un antique refrain
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe;

Mais l'Homme indifférent au rêve des aïeux
Écoute sans frémir, du fond des nuits sereines,
La Mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.

HERCULE ET LES CENTAURES

NÉMÉE

Depuis que le Dompteur entra dans la forêt
En suivant sur le sol la formidable empreinte,
Seul, un rugissement a trahi leur étreinte.
Tout s'est tu. Le soleil s'abîme et disparaît.

A travers le hallier, la ronce et le guéret,
Le pâtre épouvanté qui s'enfuit vers Tirynthe
Se tourne, et voit d'un œil élargi par la crainte
Surgir au bord des bois le grand fauve en arrêt.

Il s'écrie. Il a vu la terreur de Némée
Qui sur le ciel sanglant ouvre sa gueule armée,
Et la crinière éparse et les sinistres crocs;

Car l'ombre grandissante avec le crépuscule
Fait, sous l'horrible peau qui flotte autour d'Hercule,
Mêlant l'homme à la bête, un monstrueux héros.

STYMPHALE

Et partout devant lui, par milliers, les oiseaux,
De la berge fangeuse où le Héros dévale,
S'envolèrent, ainsi qu'une brusque rafale,
Sur le lugubre lac dont clapotaient les eaux.

D'autres, d'un vol plus bas croisant leurs noirs réseaux,
Frôlaient le front baisé par les lèvres d'Omphale,
Quand, ajustant au nerf la flèche triomphale,
L'Archer superbe fit un pas dans les roseaux.

Et dès lors, du nuage effarouché qu'il crible,
Avec des cris stridents plut une pluie horrible
Que l'éclair meurtrier rayait de traits de feu.

Enfin, le Soleil vit, à travers ces nuées
Où son arc avait fait d'éclatantes trouées,
Hercule tout sanglant sourire au grand ciel bleu.

NESSUS

Du temps que je vivais à mes frères pareil
Et comme eux ignorant d'un sort meilleur ou pire,
Les monts Thessaliens étaient mon vague empire
Et leurs torrents glacés lavaient mon poil vermeil.

Tel j'ai grandi, beau, libre, heureux, sous le soleil;
Seule, éparse dans l'air que ma narine aspire,
La chaleureuse odeur des cavales d'Épire
Inquiétait parfois ma course ou mon sommeil.

Mais depuis que j'ai vu l'Épouse triomphale
Sourire entre les bras de l'Archer de Stymphale,
Le désir me harcèle et hérisse mes crins;

Car un Dieu, maudit soit le nom dont il se nomme!
A mêlé dans le sang enfiévré de mes reins
Au rut de l'étalon l'amour qui dompte l'homme.

LA CENTAURESSE

Jadis, à travers bois, rocs, torrents et vallons,
Errait le fier troupeau des Centaures sans nombre;
Sur leurs flancs le soleil se jouait avec l'ombre;
Ils mêlaient leurs crins noirs parmi nos cheveux blonds.

L'été fleurit en vain l'herbe. Nous la foulons
Seules. L'antre est désert que la broussaille encombre;
Et parfois je me prends, dans la nuit chaude et sombre,
A frémir à l'appel lointain des étalons.

Car la race de jour en jour diminuée
Des fils prodigieux qu'engendra la Nuée,
Nous délaisse et poursuit la Femme éperdument.

C'est que leur amour même aux brutes nous ravale;
Le cri qu'il nous arrache est un hennissement,
Et leur désir en nous n'étreint que la cavale.

CENTAURES ET LAPITHES

La foule nuptiale au festin s'est ruée,
Centaures et guerriers ivres, hardis et beaux;
Et la chair héroïque, au reflet des flambeaux,
Se mêle au poil ardent des fils de la Nuée.

Rires, tumulte... Un cri!... L'Épouse polluée
Que presse un noir poitrail, sous la pourpre en lambeaux
Se débat, et l'airain sonne au choc des sabots
Et la table s'écroule à travers la huée.

Alors celui pour qui le plus grand est un nain,
Se lève. Sur son crâne, un mufle léonin
Se fronce, hérissé de crins d'or. C'est Hercule.

Et d'un bout de la salle immense à l'autre bout,
Dompté par l'œil terrible où la colère bout,
Le troupeau monstrueux en renâclant recule.

FUITE DE CENTAURES

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite;
La peur les précipite, ils sentent la mort prête
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête;
Et déjà, sur le ciel, se dresse au loin la crête
De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde
Se cabre brusquement, se retourne, regarde,
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail;

Car il a vu la lune éblouissante et pleine
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

LA NAISSANCE D'APHRODITÈ

Avant tout, le Chaos enveloppait les mondes
Où roulaient sans mesure et l'Espace et le Temps;
Puis Gaia, favorable à ses fils les Titans,
Leur prêta son grand sein aux mamelles fécondes.

Ils tombèrent. Le Styx les couvrit de ses ondes.
Et jamais, sous l'éther foudroyé, le Printemps
N'avait fait resplendir les soleils éclatants,
Ni l'Été généreux mûri les moissons blondes.

Farouches, ignorants des rires et des jeux,
Les Immortels siégeaient sur l'Olympe neigeux.
Mais le ciel fit pleuvoir la virile rosée;

L'Océan s'entr'ouvrit, et dans sa nudité
Radieuse, émergeant de l'écume embrasée,
Dans le sang d'Ouranos fleurit Aphrodité.

JASON ET MÉDÉE

A Gustave Moreau.

En un calme enchanté, sous l'ample frondaison
De la forêt, berceau des antiques alarmes,
Une aube merveilleuse avivait de ses larmes,
Autour d'eux, une étrange et riche floraison.

Par l'air magique où flotte un parfum de poison,
Sa parole semait la puissance des charmes;
Le Héros la suivait et sur ses belles armes
Secouait les éclairs de l'illustre Toison.

Illuminant les bois d'un vol de pierreries,
De grands oiseaux passaient sous les voûtes fleuries
Et dans les lacs d'argent pleuvait l'azur des cieux.

L'Amour leur souriait; mais la fatale Épouse
Emportait avec elle et sa fureur jalouse
Et les philtres d'Asie et son père et les Dieux.

LE THERMODON

Vers Thémiscyre en feu qui tout le jour trembla
Des clameurs et du choc de la cavalerie,
Dans l'ombre, morne et lent, le Thermodon charrie
Cadavres, armes, chars que la mort y roula.

Où sont Phœbé, Marpé, Philippis, Aella,
Qui, suivant Hippolyte et l'ardente Astérie,
Menèrent l'escadron royal à la tuerie?
Leurs corps déchevelés et blêmes gisent là.

Telle une floraison de lys géants fauchée,
La rive est aux deux bords de guerrières jonchée
Où, parfois, se débat et hennit un cheval;

Et l'Euxin vit, à l'aube, aux plus lointaines berges
Du fleuve ensanglanté d'amont jusqu'en aval,
Fuir des étalons blancs rouges du sang des Vierges.

ARTÉMIS ET LES NYMPHES

ARTÉMIS

L'acre senteur des bois montant de toutes parts,
Chasseresse, a gonflé ta narine élargie,
Et, dans ta virginale et virile énergie,
Rejetant tes cheveux en arrière, tu pars!

Et du rugissement des rauques léopards
Jusqu'à la nuit tu fais retentir Ortygie,
Et bondis à travers la haletante orgie
Des grands chiens éventrés sur l'herbe rouge épars.

Et, bien plus, il te plaît, Déesse, que la ronce
Te morde et que la dent ou la griffe s'enfonce
Dans tes bras glorieux que le fer a vengés;

Car ton cœur veut goûter cette douceur cruelle
De mêler, en tes jeux, une pourpre immortelle
Au sang horrible et noir des monstres égorgés.

LA CHASSE

Le quadrige, au galop de ses étalons blancs,
Monte au faîte du ciel, et les chaudes haleines
Ont fait onduler l'or bariolé des plaines.
La Terre sent la flamme immense ardre ses flancs.

La forêt masse en vain ses feuillages plus lents;
Le Soleil, à travers les cimes incertaines
Et l'ombre où rit le timbre argentin des fontaines,
Se glisse, darde et luit en jeux étincelants.

C'est l'heure flamboyante où, par la ronce et l'herbe,
Bondissant au milieu des molosses, superbe,
Dans les clameurs de mort, le sang et les abois,

Faisant voler les traits de la corde tendue,
Les cheveux dénoués, haletante, éperdue,
Invincible, Artémis épouvante les bois.

NYMPHÉE

Le quadrige céleste à l'horizon descend,
Et, voyant fuir sous lui l'occidentale arène,
Le Dieu retient en vain de la quadruple rêne
Ses étalons cabrés dans l'or incandescent.

Le char plonge. La mer, de son soupir puissant,
Emplit le ciel sonore où la pourpre se traîne,
Et, plus clair en l'azur noir de la nuit sereine,
Silencieusement s'argente le Croissant.

Voici l'heure où la Nymphe, au bord des sources fraîches,
Jette l'arc détendu près du carquois sans flèches.
Tout se tait. Seul, un cerf brame au loin vers les eaux.

La lune tiède luit sur la nocturne danse,
Et Pan, ralentissant ou pressant la cadence,
Rit de voir son haleine animer les roseaux.

PAN

A travers les halliers, par les chemins secrets
Qui se perdent au fond des vertes avenues,
Le Chèvre-pied, divin chasseur de Nymphes nues,
Se glisse, l'œil ardent, sous les hautes forêts.

Il est doux d'écouter les soupirs, les bruits frais
Qui montent à midi des sources inconnues
Quand le Soleil, vainqueur étincelant des nues,
Dans la mouvante nuit darde l'or de ses traits.

Une Nymphe s'égare et s'arrête. Elle écoute
Les larmes du matin qui pleuvent goutte à goutte
Sur la mousse. L'ivresse emplit son jeune cœur.

Mais, d'un seul bond, le Dieu du noir taillis s'élance,
La saisit, frappe l'air de son rire moqueur,
Disparaît... Et les bois retombent au silence.

LE BAIN DES NYMPHES

C'est un vallon sauvage abrité de l'Euxin;
Au-dessus de la source un noir laurier se penche,
Et la Nymphe, riant, suspendue à la branche,
Frôle d'un pied craintif l'eau froide du bassin.

Ses compagnes, d'un bond, à l'appel du buccin,
Dans l'onde jaillissante où s'ébat leur chair blanche
Plongent, et de l'écume émergent une hanche,
De clairs cheveux, un torse ou la rose d'un sein.

Une gaîté divine emplit le grand bois sombre.
Mais deux yeux, brusquement, ont illuminé l'ombre.
Le Satyre!... Son rire épouvante leurs jeux;

Elles s'élancent. Tel, lorsqu'un corbeau sinistre
Croasse, sur le fleuve éperdument neigeux
S'effarouche le vol des cygnes du Caÿstre.

LE VASE

L'IVOIRE est ciselé d'une main fine et telle
Que l'on voit les forêts de Colchide et Jason
Et Médée aux grands yeux magiques. La Toison
Repose, étincelante, au sommet d'une stèle.

Auprès d'eux est couché le Nil, source immortelle
Des fleuves, et, plus loin, ivres du doux poison,
Les Bacchantes, d'un pampre à l'ample frondaison,
Enguirlandent le joug des taureaux qu'on dételle.

Au-dessous, c'est un choc hurlant de cavaliers;
Puis les héros rentrant morts sur leurs boucliers
Et les vieillards plaintifs et les larmes des mères.

Enfin, en forme d'anse arrondissant leurs flancs
Et posant aux deux bords leurs seins fermes et blancs,
Dans le vase sans fond s'abreuvent des Chimères.

ARIANE

Au choc clair et vibrant des cymbales d'airain,
Nue, allongée au dos d'un grand tigre, la Reine
Regarde, avec l'Orgie immense qu'il entraîne,
Iacchos s'avancer sur le sable marin.

Et le monstre royal, ployant son large rein,
Sous le poids adoré foule la blonde arène,
Et, frôlé par la main d'où pend l'errante rêne,
En rugissant d'amour mord les fleurs de son frein.

Laissant sa chevelure à son flanc qui se cambre
Parmi les noirs raisins rouler ses grappes d'ambre,
L'Épouse n'entend pas le sourd rugissement,

Et sa bouche éperdue, ivre enfin d'ambroisie,
Oubliant ses longs cris vers l'infidèle amant,
Rit au baiser prochain du Dompteur de l'Asie.

BACCHANALE

Une brusque clameur épouvante le Gange.
Les tigres ont rompu leurs jougs et, miaulants,
Ils bondissent, et sous leurs bonds et leurs élans
Les Bacchantes en fuite écrasent la vendange.

Et le pampre que l'ongle ou la morsure effrange
Rougit d'un noir raisin les gorges et les flancs
Où près des reins rayés luisent des ventres blancs
De léopards roulés dans la pourpre et la fange.

Sur les corps convulsifs les fauves éblouis,
Avec des grondements que prolonge un long râle,
Flairent un sang plus rouge à travers l'or du hâle;

Mais le Dieu, s'enivrant à ces jeux inouïs,
Par le thyrse et les cris les exaspère et mêle
Au mâle rugissant la hurlante femelle.

LE RÉVEIL D'UN DIEU

La chevelure éparse et la gorge meurtrie,
Irritant par les pleurs l'ivresse de leurs sens,
Les femmes de Byblos, en lugubres accents,
Mènent la funéraire et lente théorie.

Car sur le lit jonché d'anémone fleurie
Où la Mort avait clos ses longs yeux languissants,
Repose, parfumé d'aromate et d'encens,
Le jeune homme adoré des vierges de Syrie.

Jusqu'à l'aurore ainsi le chœur s'est lamenté.
Mais voici qu'il s'éveille à l'appel d'Astarté,
L'Époux mystérieux que le cinname arrose.

Il est ressuscité, l'antique adolescent!
Et le ciel tout en fleur semble une immense rose
Qu'un Adonis céleste a teinte de son sang.

LA MAGICIENNE

En tous lieux, même au pied des autels que j'embrasse,
Je la vois qui m'appelle et m'ouvre ses bras blancs.
O père vénérable, ô mère dont les flancs
M'ont porté, suis-je né d'une exécrable race?

L'Eumolpide vengeur n'a point dans Samothrace
Secoué vers le seuil les longs manteaux sanglants,
Et, malgré moi, je fuis, le cœur las, les pieds lents.
J'entends les chiens sacrés qui hurlent sur ma trace.

Partout je sens, j'aspire, à moi-même odieux,
Les noirs enchantements et les sinistres charmes
Dont m'enveloppe encor la colère des Dieux;

Car les grands Dieux ont fait d'irrésistibles armes
De sa bouche enivrante et de ses sombres yeux,
Pour armer contre moi ses baisers et ses larmes.

SPHINX

Au flanc du Cithéron, sous la ronce enfoui,
Le roc s'ouvre, repaire où resplendit au centre
Par l'éclat des yeux d'or, de la gorge et du ventre,
La Vierge aux ailes d'aigle et dont nul n'a joui.

Et l'Homme s'arrêta sur le seuil, ébloui.
— Quelle est l'ombre qui rend plus sombre encor mon antre?
— L'Amour. — Es-tu le Dieu? — Je suis le Héros. — Entre;
Mais tu cherches la mort. L'oses-tu braver? — Oui.

Bellérophon dompta la Chimère farouche.
— N'approche pas. — Ma lèvre a fait frémir ta bouche.
— Viens donc! Entre mes bras tes os vont se briser;

Mes ongles dans ta chair... — Qu'importe le supplice,
Si j'ai conquis la gloire et ravi le baiser?
— Tu triomphes en vain, car tu meurs. — O délice!...

MARSYAS

Les pins du bois natal que charmait ton haleine
N'ont pas brûlé ta chair, ô malheureux! Tes os
Sont dissous, et ton sang s'écoule avec les eaux
Que les monts de Phrygie épanchent vers la plaine.

Le jaloux Citharède, orgueil du ciel hellène,
De son plectre de fer a brisé tes roseaux
Qui, domptant les lions, enseignaient les oiseaux;
Il ne reste plus rien du chanteur de Célène.

Rien qu'un lambeau sanglant qui flotte au tronc de l'if
Auquel on l'a lié pour l'écorcher tout vif.
O Dieu cruel! O cris! Voix lamentable et tendre!

Non, vous n'entendrez plus, sous un doigt trop savant,
La flûte soupirer aux rives du Méandre...
Car la peau du Satyre est le jouet du vent.

PERSÉE ET ANDROMÈDE

ANDROMÈDE AU MONSTRE

La Vierge Céphéenne, hélas! encor vivante,
Liée, échevelée, au roc des noirs îlots,
Se lamente en tordant avec de vains sanglots
Sa chair royale où court un frisson d'épouvante.

L'Océan monstrueux que la tempête évente
Crache à ses pieds glacés l'âcre bave des flots,
Et partout elle voit, à travers ses cils clos,
Bâiller la gueule glauque, innombrable et mouvante.

Tel qu'un éclat de foudre en un ciel sans éclair,
Tout à coup, retentit un hennissement clair.
Ses yeux s'ouvrent. L'horreur les emplit, et l'extase;

Car elle a vu, d'un vol vertigineux et sûr,
Se cabrant sous le poids du fils de Zeus, Pégase
Allonger sur la mer sa grande ombre d'azur.

PERSÉE ET ANDROMÈDE

Au milieu de l'écume arrêtant son essor,
Le Cavalier vainqueur du monstre et de Méduse,
Ruisselant d'une bave horrible où le sang fuse,
Emporte entre ses bras la vierge aux cheveux d'or.

Sur l'étalon divin, frère de Chrysaor,
Qui piaffe dans la mer et hennit et refuse,
Il a posé l'Amante éperdue et confuse
Qui lui rit et l'étreint et qui sanglote encor.

Il l'embrasse. La houle enveloppe leur groupe.
Elle, d'un faible effort, ramène sur la croupe
Ses beaux pieds qu'en fuyant baise un flot vagabond;

Mais Pégase irrité par le fouet de la lame,
A l'appel du Héros s'enlevant d'un seul bond,
Bat le ciel ébloui de ses ailes de flamme.

LE RAVISSEMENT D'ANDROMÈDE

D'UN vol silencieux, le grand Cheval ailé
Soufflant de ses naseaux élargis l'air qui fume,
Les emporte avec un frémissement de plume
A travers la nuit bleue et l'éther étoilé.

Ils vont. L'Afrique plonge au gouffre flagellé,
Puis l'Asie... un désert... le Liban ceint de brume...
Et voici qu'apparaît, toute blanche d'écume,
La mer mystérieuse où vint sombrer Hellé.

Et le vent gonfle ainsi que deux immenses voiles
Les ailes qui, volant d'étoiles en étoiles,
Aux amants enlacés font un tiède berceau;

Tandis que, l'œil au ciel où palpite leur ombre,
Ils voient, irradiant du Bélier au Verseau,
Leurs Constellations poindre dans l'azur sombre.

ÉPIGRAMMES ET BUCOLIQUES

LE CHEVRIER

O berger, ne suis pas dans cet âpre ravin
Les bonds capricieux de ce bouc indocile;
Aux pentes du Ménale, où l'été nous exile,
La nuit monte trop vite et ton espoir est vain.

Restons ici, veux-tu? J'ai des figues, du vin.
Nous attendrons le jour en ce sauvage asile.
Mais parle bas. Les Dieux sont partout, ô Mnasyle!
Hécate nous regarde avec son œil divin.

Ce trou d'ombre là-bas est l'antre où se retire
Le démon familier des hauts lieux, le Satyre;
Peut-être il sortira, si nous ne l'effrayons.

Entends-tu le pipeau qui chante sur ses lèvres?
C'est lui! Sa double corne accroche les rayons,
Et, vois, au clair de lune il fait danser mes chèvres!

LES BERGERS

Viens. Le sentier s'enfonce aux gorges du Cyllène.
Voici l'antre et la source, et c'est là qu'il se plaît
A dormir sur un lit d'herbe et de serpolet
A l'ombre du grand pin où chante son haleine.

Attache à ce vieux tronc moussu la brebis pleine.
Sais-tu qu'avant un mois, avec son agnelet,
Elle lui donnera des fromages, du lait?
Les Nymphes fileront un manteau de sa laine.

Sois-nous propice, Pan! ô Chèvre-pied, gardien
Des troupeaux que nourrit le mont Arcadien,
Je t'invoque... Il entend! J'ai vu tressaillir l'arbre.

Partons. Le soleil plonge au couchant radieux.
Le don du pauvre, ami, vaut un autel de marbre,
Si d'un cœur simple et pur l'offrande est faite aux Dieux.

EPIGRAMME VOTIVE

Au rude Arès! A la belliqueuse Discorde!
Aide-moi, je suis vieux, à suspendre au pilier
Mes glaives ébréchés et mon lourd bouclier,
Et ce casque rompu qu'un crin sanglant déborde.

Joins-y cet arc. Mais, dis, convient-il que je torde
Le chanvre autour du bois? — c'est un dur néflier
Que nul autre jamais n'a su faire plier —
Ou que d'un bras tremblant je tende encor la corde?

Prends aussi le carquois. Ton œil semble chercher
En leur gaine de cuir les armes de l'archer,
Les flèches que le vent des batailles disperse;

Il est vide. Tu crois que j'ai perdu mes traits?
Au champ de Marathon tu les retrouverais,
Car ils y sont restés dans la gorge du Perse.

ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE

Ici git, Étranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée.
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin!

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation de gouttes de rosée.

LE NAUFRAGÉ

Avec la brise en poupe et par un ciel serein,
Voyant le Phare fuir à travers la mâture,
Il est parti d'Égypte au lever de l'Arcture,
Fier de sa nef rapide aux flancs doublés d'airain.

Il ne reverra plus le môle Alexandrin.
Dans le sable où pas même un chevreau ne pâture
La tempête a creusé sa triste sépulture;
Le vent du large y tord quelque arbuste marin.

Au pli le plus profond de la mouvante dune,
En la nuit sans aurore et sans astre et sans lune,
Que le navigateur trouve enfin le repos.

O Terre, ô Mer, pitié pour son Ombre anxieuse!
Et sur la rive hellène où sont venus ses os,
Soyez-lui, toi, légère, et toi, silencieuse.

LA PRIÈRE DU MORT

Arrête! Écoute-moi, voyageur. Si tes pas
Te portent vers Cypsèle et les rives de l'Hèbre,
Cherche le vieil Hyllos et dis-lui qu'il célèbre
Un long deuil pour le fils qu'il ne reverra pas.

Ma chair assassinée a servi de repas
Aux loups. Le reste gît en ce hallier funèbre.
Et l'Ombre errante aux bords que l'Érèbe enténèbre
S'indigne et pleure. Nul n'a vengé mon trépas.

Pars donc. Et si jamais, à l'heure où le jour tombe,
Tu rencontres au pied d'un tertre ou d'une tombe
Une femme au front blanc que voile un noir lambeau;

Approche-toi, ne crains ni la nuit ni les charmes;
C'est ma mère, Étranger, qui sur un vain tombeau
Embrasse une urne vide et l'emplit de ses larmes.

L'ESCLAVE

Tel, nu, sordide, affreux, nourri des plus vils mets,
Esclave — vois, mon corps en a gardé les signes —
Je suis né libre au fond du golfe aux belles lignes
Où l'Hybla plein de miel mire ses bleus sommets.

J'ai quitté l'île heureuse, hélas!... Ah! si jamais
Vers Syracuse et les abeilles et les vignes
Tu retournes, suivant le vol vernal des cygnes,
Cher hôte, informe-toi de celle que j'aimais.

Reverrai-je ses yeux de sombre violette,
Si purs, sourire au ciel natal qui s'y reflète
Sous l'arc victorieux que tend un sourcil noir?

Sois pitoyable! Pars, va, cherche Cléariste
Et dis-lui que je vis encor pour la revoir.
Tu la reconnaîtras, car elle est toujours triste.

LE LABOUREUR

Le semoir, la charrue, un joug, des socs luisants,
La herse, l'aiguillon et la faulx acérée
Qui fauchait en un jour les épis d'une airée,
Et la fourche qui tend la gerbe aux paysans;

Ces outils familiers, aujourd'hui trop pesants,
Le vieux Parmis les voue à l'immortelle Rhée
Par qui le germe éclôt sous la terre sacrée.
Pour lui, sa tâche est faite; il a quatre-vingts ans.

Près d'un siècle, au soleil, sans en être plus riche,
Il a poussé le coutre au travers de la friche;
Ayant vécu sans joie, il vieillit sans remords.

Mais il est las d'avoir tant peiné sur la glèbe
Et songe que peut-être il faudra, chez les morts,
Labourer des champs d'ombre arrosés par l'Érèbe.

A HERMÈS CRIOPHORE

Pour que le compagnon des Naïades se plaise
A rendre la brebis agréable au bélier
Et qu'il veuille par lui sans fin multiplier
L'errant troupeau qui broute aux berges du Galèse;

Il faut lui faire fête et qu'il se sente à l'aise
Sous le toit de roseaux du pâtre hospitalier;
Le sacrifice est doux au Démon familier
Sur la table de marbre ou sur un bloc de glaise.

Donc, honorons Hermès. Le subtil Immortel
Préfère à la splendeur du temple et de l'autel
La main pure immolant la victime impollue.

Ami, dressons un tertre aux bornes de ton pré
Et qu'un vieux bouc, du sang de sa gorge velue,
Fasse l'argile noire et le gazon pourpré.

LA JEUNE MORTE

Qui que tu sois, Vivant, passe vite parmi
L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée;
Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée
D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes? Un chant de colombe a gémi.
Non! qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée!
Si tu veux m'être cher, donne-lui la volée.
La vie est si douce, ah! laisse-la vivre, ami.

Le sais-tu? Sous le myrte enguirlandant la porte,
Épouse et vierge, au seuil nuptial, je suis morte,
Si proche et déjà loin de celui que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
Et maintenant j'habite, hélas! et pour jamais,
L'inexorable Érèbe et la Nuit Ténébreuse.

REGILLA

PASSANT, ce marbre couvre Annia Regilla
Du sang de Ganymède et d'Aphrodite née.
Le noble Hérode aima cette fille d'Énée.
Heureuse, jeune et belle, elle est morte. Plains-la.

Car l'Ombre dont le corps délicieux gît là,
Chez le prince infernal de l'Ile Fortunée
Compte les jours, les mois et la si longue année
Depuis que loin des siens la Parque l'exila.

Hanté du souvenir de sa forme charmante,
L'Époux désespéré se lamente et tourmente
La pourpre sans sommeil du lit d'ivoire et d'or.

Il tarde. Il ne vient pas. Et l'âme de l'Amante,
Anxieuse, espérant qu'il vienne, vole encor
Autour du sceptre noir que lève Rhadamanthe.

LE COUREUR

Sur une statue de Myron.

Tel que Delphes l'a vu quand, Thymos le suivant,
Il volait par le stade aux clameurs de la foule,
Tel Ladas court encor sur le socle qu'il foule
D'un pied de bronze, svelte et plus vif que le vent.

Le bras tendu, l'œil fixe et le torse en avant,
Une sueur d'airain à son front perle et coule;
On dirait que l'athlète a jailli hors du moule,
Tandis que le sculpteur le fondait, tout vivant.

Il palpite, il frémit d'espérance et de fièvre,
Son flanc halète, l'air qu'il fend manque à sa lèvre
Et l'effort fait saillir ses muscles de métal;

L'irrésistible élan de la course l'entraîne
Et, passant par-dessus son propre piédestal,
Vers la palme et le but il va fuir dans l'arène.

LE COCHER

Étranger, celui qui, debout au timon d'or,
Maîtrise d'une main par leur quadruple rêne
Ses chevaux noirs et tient de l'autre un fouet de frêne,
Guide un quadrige mieux que le héros Castor.

Issu d'un père illustre et plus illustre encor...
Mais vers la borne rouge où la course l'entraîne,
Il part, semant déjà ses rivaux sur l'arène,
Le Libyen hardi cher à l'Autocrator.

Dans le cirque ébloui, vers le but et la palme,
Sept fois, triomphateur vertigineux et calme,
Il a tourné. Salut, fils de Calchas le Bleu!

Et tu vas voir, si l'œil d'un mortel peut suffire
A cette apothéose où fuit un char de feu,
La Victoire voler pour rejoindre Porphyre.

SUR L'OTHRYS

A Puvis de Chavannes.

L'air fraîchit. Le soleil plonge au ciel radieux.
Le bétail ne craint plus le taon ni le bupreste.
Aux pentes de l'Othrys l'ombre est plus longue. Reste,
Reste avec moi, cher hôte envoyé par les Dieux.

Tandis que tu boiras un lait fumant, tes yeux
Contempleront du seuil de ma cabane agreste,
Des cimes de l'Olympe aux neiges du Tymphreste,
La riche Thessalie et les monts glorieux.

Vois la mer et l'Eubée et, rouge au crépuscule,
Le Callidrome sombre et l'OEta, dont Hercule
Fit son bûcher suprême et son premier autel;

Et là-bas, à travers la lumineuse gaze,
Le Parnasse où, le soir, las d'un vol immortel,
Se pose, et d'où s'envole, à l'aurore, Pégase!

ROME

ET LES BARBARES

POUR LE VAISSEAU DE VIRGILE

Que vos astres plus clairs gardent mieux du danger,
Dioscures brillants, divins frères d'Hélène,
Le poète latin qui veut, au ciel hellène,
Voir les Cyclades d'or de l'azur émerger.

Que des souffles de l'air, de tous le plus léger,
Que le doux Iapyx, redoublant son haleine,
D'une brise embaumée enfle la voile pleine
Et pousse le navire au rivage étranger.

A travers l'Archipel où le dauphin se joue,
Guidez heureusement le chanteur de Mantoue;
Prêtez-lui, fils du Cygne, un fraternel rayon.

La moitié de mon âme est dans la nef fragile
Qui, sur la mer sacrée où chantait Arion,
Vers la terre des Dieux porte le grand Virgile.

VILLULA

Oui, c'est au vieux Gallus qu'appartient l'héritage
Que tu vois au penchant du coteau cisalpin;
La maison tout entière est à l'abri d'un pin
Et le chaume du toit couvre à peine un étage.

Il suffit pour qu'un hôte avec lui le partage.
Il a sa vigne, un four à cuire plus d'un pain,
Et dans son potager foisonne le lupin.
C'est peu? Gallus n'a pas désiré davantage.

Son bois donne un fagot ou deux tous les hivers,
Et de l'ombre, l'été, sous les feuillages verts;
A l'automne on y prend quelque grive au passage.

C'est là que, satisfait de son destin borné,
Gallus finit de vivre où jadis il est né.
Va, tu sais à présent que Gallus est un sage.

LA FLUTE

Voici le soir. Au ciel passe un vol de pigeons.
Rien ne vaut pour charmer une amoureuse fièvre,
O chevrier, le son d'un pipeau sur la lèvre
Qu'accompagne un bruit frais de source entre les joncs.

A l'ombre du platane où nous nous allongeons
L'herbe est plus molle. Laisse, ami, l'errante chèvre,
Sourde aux chevrotements du chevreau qu'elle sèvre,
Escalader la roche et brouter les bourgeons.

Ma flûte, faite avec sept tiges de ciguë
Inégales que joint un peu de cire, aiguë
Ou grave, pleure, chante ou gémit à mon gré.

Viens. Nous t'enseignerons l'art divin du Silène,
Et tes soupirs d'amour, de ce tuyau sacré,
S'envoleront parmi l'harmonieuse haleine.

A SEXTIUS

Le ciel est clair. La barque a glissé sur les sables.
Les vergers sont fleuris et le givre argentin
N'irise plus les prés au soleil du matin.
Les bœufs et le bouvier désertent les étables.

Tout renaît. Mais la Mort et ses funèbres fables
Nous pressent, et, pour toi, seul le jour est certain
Où les dés renversés en un libre festin
Ne t'assigneront plus la royauté des tables.

La vie, ô Sextius, est brève. Hâtons-nous
De vivre. Déjà l'âge a rompu nos genoux.
Il n'est pas de printemps au froid pays des Ombres.

Viens donc. Les bois sont verts, et voici la saison
D'immoler à Faunus, en ses retraites sombres,
Un bouc noir ou l'agnelle à la blanche toison.

HORTORUM DEUS

A Paul Arène.

I

Olim truncus eram ficulnus.
HORACE.

N'APPROCHE pas! Va-t'en! Passe au large, Étranger!
Insidieux pillard, tu voudrais, j'imagine,
Dérober les raisins, l'olive ou l'aubergine
Que le soleil mûrit à l'ombre du verger?

J'y veille. A coups de serpe, autrefois, un berger
M'a taillé dans le tronc d'un dur figuier d'Égine;
Ris du sculpteur, Passant, mais songe à l'origine
De Priape, et qu'il peut rudement se venger.

Jadis, cher aux marins, sur un bec de galère
Je me dressais, vermeil, joyeux de la colère
Écumante ou du rire éblouissant des flots;

A présent, vil gardien de fruits et de salades,
Contre les maraudeurs je défends cet enclos...
Et je ne verrai plus les riantes Cyclades.

II

Hujus nam domini colunt me Deumque salutant.
CATULLE.

Respecte, ô Voyageur, si tu crains ma colère,
Cet humble toit de joncs tressés et de glaïeul.
Là, parmi ses enfants, vit un robuste aïeul;
C'est le maître du clos et de la source claire.

Et c'est lui qui planta droit au milieu de l'aire
Mon emblème équarri dans un cœur de tilleul;
Il n'a point d'autres Dieux, aussi je garde seul
Le verger qu'il cultive et fleurit pour me plaire.

Ce sont de pauvres gens, rustiques et dévots.
Par eux, la violette et les sombres pavots
Ornent ma gaine avec les verts épis de l'orge;

Et toujours, deux fois l'an, l'agreste autel a bu,
Sous le couteau sacré du colon qui l'égorge,
Le sang d'un jeune bouc impudique et barbu.

III

Ecce villicus
Venit...
CATULLE.

Hola, maudits enfants! Gare au piège, à la trappe,
Au chien! Je ne veux plus, moi qui garde ce lieu,
Qu'on vienne, sous couleur d'y querir un caïeu
D'ail, piller mes fruitiers et grappiller ma grappe.

D'ailleurs, là-bas, du fond des chaumes qu'il étrape,
Le colon vous épie, et, s'il vient, par mon pieu!
Vos reins sauront alors tout ce que pèse un Dieu
De bois dur emmanché d'un bras d'homme qui frappe.

Vite, prenez la sente à gauche, suivez-la
Jusqu'au bout de la haie où croît ce hêtre, et là
Profitez de l'avis qu'on vous glisse à l'oreille :

Un négligent Priape habite au clos voisin;
D'ici, vous pouvez voir les piliers de sa treille
Où sous l'ombre du pampre a rougi le raisin.

IV

Mihi corolla picta vere ponitur.
CATULLE.

Entre donc. Mes piliers sont fraîchement crépis,
Et sous ma treille neuve où le soleil se glisse
L'ombre est plus douce. L'air embaume la mélisse.
Avril jonche la terre en fleur d'un frais tapis.

Les saisons tour à tour me parent : blonds épis,
Raisins mûrs, verte olive ou printanier calice;
Et le lait du matin caille encor sur l'éclisse,
Que la chèvre me tend la mamelle et le pis.

Le maître de ce clos m'honore. J'en suis digne.
Jamais grive ou larron ne marauda sa vigne
Et nul n'est mieux gardé de tout le Champ Romain.

Les fils sont beaux, la femme est vertueuse, et l'homme,
Chaque soir de marché, fait tinter dans sa main
Les deniers d'argent clair qu'il rapporte de Rome.

V

Rigetque dura barba juncta crystallo.
Diversorum poetarum lusus.

Quel froid! le givre brille aux derniers pampres verts;
Je guette le soleil, car je sais l'heure exacte
Où l'aurore rougit les neiges du Soracte.
Le sort d'un Dieu champêtre est dur. L'homme est pervers.

Dans ce clos ruiné, seul, depuis vingt hivers
Je me morfonds. Ma barbe est hirsute et compacte,
Mon vermillon s'écaille et mon bois se rétracte
Et se gerce, et j'ai peur d'être piqué des vers.

Que ne suis-je un Pénate ou même simple Lare
Domestique, repeint, repu, toujours hilare,
Gorgé de miel, de fruits ou ceint des fleurs d'avril!

Près des aïeux de cire, au fond du vestibule,
Je vieillirais et les enfants, au jour viril,
A mon col vénéré viendraient pendre leur bulle.

LE TEPIDARIUM

La myrrhe a parfumé leurs membres assouplis;
Elles rêvent, goûtant la tiédeur de décembre,
Et le brasier de bronze illuminant la chambre
Jette la flamme et l'ombre à leurs beaux fronts pâlis.

Aux coussins de byssus, dans la pourpre des lits,
Sans bruit, parfois un corps de marbre rose ou d'ambre
Ou se soulève à peine ou s'allonge ou se cambre;
Le lin voluptueux dessine de longs plis.

Sentant à sa chair nue errer l'ardent effluve,
Une femme d'Asie, au milieu de l'étuve,
Tord ses bras énervés en un ennui serein;

Et le pâle troupeau des filles d'Ausonie
S'enivre de la riche et sauvage harmonie
Des noirs cheveux roulant sur un torse d'airain.

TRANQUILLUS

C. Plinii Secundi Epist. Lib. I, Ep. XXIV.

C'est dans ce doux pays qu'a vécu Suétone;
Et de l'humble villa voisine de Tibur,
Parmi la vigne, il reste encore un pan de mur,
Un arceau ruiné que le pampre festonne.

C'est là qu'il se plaisait à venir, chaque automne,
Loin de Rome, aux rayons des derniers ciels d'azur,
Vendanger ses ormeaux qu'alourdit le cep mûr.
Là sa vie a coulé tranquille et monotone.

Au milieu de la paix pastorale, c'est là
Que l'ont hanté Néron, Claude, Caligula,
Messaline rôdant sous la stole pourprée;

Et que, du fer d'un style à la pointe acérée
Égratignant la cire impitoyable, il a
Décrit les noirs loisirs du vieillard de Caprée.

LUPERCUS

M. Val. Martialis Lib. I, Epigr. CXVIII.

Lupercus, du plus loin qu'il me voit : — Cher poète,
Ta nouvelle épigramme est du meilleur latin;
Dis, veux-tu, j'enverrai chez toi demain matin,
Me prêter les rouleaux de ton œuvre complète?

— Non. Ton esclave boite, il est vieux, il halète,
Mes escaliers sont durs et mon logis lointain;
Ne demeures-tu pas auprès du Palatin?
Atrectus, mon libraire, habite l'Argilète.

Sa boutique est au coin du Forum. Il y vend
Les volumes des morts et celui du vivant,
Virgile et Silius, Pline, Térence ou Phèdre;

Là, sur l'un des rayons, et non certe aux derniers,
Poncé, vêtu de pourpre et dans un nid de cèdre,
Martial est en vente au prix de cinq deniers.

LA TREBBIA

L'AUBE d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs.
Le camp s'éveille. En bas roule et gronde le fleuve
Où l'escadron léger des Numides s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.

Car malgré Scipion, les augures menteurs,
La Trebbia débordée, et qu'il vente et qu'il pleuve,
Sempronius Consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs.

Rougissant le ciel noir de flamboîments lugubres,
A l'horizon, brûlaient les villages Insubres;
On entendait au loin barrir un éléphant.

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le piétinement sourd des légions en marche.

APRÈS CANNES

Un des consuls tué, l'autre fuit vers Linterne
Ou Venuse. L'Aufide a débordé, trop plein
De morts et d'armes. La foudre au Capitolin
Tombe, le bronze sue et le ciel rouge est terne.

En vain le Grand Pontife a fait un lectisterne
Et consulté deux fois l'oracle sibyllin;
D'un long sanglot l'aïeul, la veuve, l'orphelin
Emplissent Rome en deuil que la terreur consterne.

Et chaque soir la foule allait aux aqueducs,
Plèbe, esclaves, enfants, femmes, vieillards caducs
Et tout ce que vomit Subure et l'ergastule;

Tous anxieux de voir surgir, au dos vermeil
Des monts Sabins où luit l'œil sanglant du soleil,
Le Chef borgne monté sur l'éléphant Gétule.

A UN TRIOMPHATEUR

Fais sculpter sur ton arc, Imperator illustre,
Des files de guerriers barbares, de vieux chefs
Sous le joug, des tronçons d'armures et de nefs,
Et la flotte captive et le rostre et l'aplustre.

Quel que tu sois, issu d'Ancus ou né d'un rustre,
Tes noms, famille, honneurs et titres, longs ou brefs,
Grave-les dans la frise et dans les bas-reliefs
Profondément, de peur que l'avenir te frustre.

Déjà le Temps brandit l'arme fatale. As-tu
L'espoir d'éterniser le bruit de ta vertu?
Un vil lierre suffit à disjoindre un trophée;

Et seul, aux blocs épars des marbres triomphaux
Où ta gloire en ruine est par l'herbe étouffée,
Quelque faucheur Samnite ébréchera sa faulx.

ANTOINE ET CLÉOPATRE

LE CYDNUS

Sous l'azur triomphal, au soleil qui flamboie,
La trirème d'argent blanchit le fleuve noir
Et son sillage y laisse un parfum d'encensoir
Avec des sons de flûte et des frissons de soie.

A la proue éclatante où l'épervier s'éploie,
Hors de son dais royal se penchant pour mieux voir,
Cléopâtre debout en la splendeur du soir
Semble un grand oiseau d'or qui guette au loin sa proie.

Voici Tarse, où l'attend le guerrier désarmé;
Et la brune Lagide ouvre dans l'air charmé
Ses bras d'ambre où la pourpre a mis des reflets roses;

Et ses yeux n'ont pas vu, présage de son sort,
Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses,
Les deux Enfants divins, le Désir et la Mort.

SOIR DE BATAILLE

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

ANTOINE ET CLÉOPATRE

Tous deux ils regardaient, de la haute terrasse,
L'Égypte s'endormir sous un ciel étouffant
Et le Fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Saïs rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse,
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires;

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

SONNETS ÉPIGRAPHIQUES

Bagnères-de-Luchon, Sept. 188..

LE VOEU

ILIXONI
DEO
FAB. FESTA
V. S. L. M.

ISCITTO DEO
HVNNV
VLOHOXIS
FIL.
V. S. L. M.

JADIS l'Ibère noir et le Gall au poil fauve
Et le Garumne brun peint d'ocre et de carmin,
Sur le marbre votif entaillé par leur main,
Ont dit l'eau bienfaisante et sa vertu qui sauve.

Puis les Imperators, sous le Venasque chauve,
Bâtirent la piscine et le therme romain,
Et Fabia Festa, par ce même chemin,
A cueilli pour les Dieux la verveine ou la mauve.

Aujourd'hui, comme aux jours d'Iscitt et d'Ilixon,
Les sources m'ont chanté leur divine chanson;
Le soufre fume encore à l'air pur des moraines.

C'est pourquoi, dans ces vers, accomplissant les vœux,
Tel qu'autrefois Hunnu, fils d'Ulohox, je veux
Dresser l'autel barbare aux Nymphes Souterraines.

LA SOURCE

NYMPHIS AVG. SACRVM.

L'AUTEL gît sous la ronce et l'herbe enseveli;
Et la source sans nom qui goutte à goutte tombe
D'un son plaintif emplit la solitaire combe.
C'est la Nymphe qui pleure un éternel oubli.

L'inutile miroir que ne ride aucun pli
A peine est effleuré par un vol de colombe
Et la lune, parfois, qui du ciel noir surplombe,
Seule, y reflète encore un visage pâli.

De loin en loin, un pâtre errant s'y désaltère.
Il boit, et sur la dalle antique du chemin
Verse un peu d'eau resté dans le creux de sa main.

Il a fait, malgré lui, le geste héréditaire,
Et ses yeux n'ont pas vu sur le cippe romain
Le vase libatoire auprès de la patère.

LE DIEU HÊTRE

FAGO DEO.

Le Garumne a bâti sa rustique maison
Sous un grand hêtre au tronc musculeux comme un torse
Dont la sève d'un Dieu gonfle la blanche écorce.
La forêt maternelle est tout son horizon.

Car l'homme libre y trouve, au gré de la saison,
Les faînes, le bois, l'ombre et les bêtes qu'il force
Avec l'arc ou l'épieu, le filet ou l'amorce,
Pour en manger la chair et vêtir leur toison.

Longtemps il a vécu riche, heureux et sans maître,
Et le soir, lorsqu'il rentre au logis, le vieux Hêtre
De ses bras familiers semble lui faire accueil;

Et quand la Mort viendra courber sa tête franche,
Ses petits-fils auront pour tailler son cercueil
L'incorruptible cœur de la maîtresse branche.

AUX MONTAGNES DIVINES

GEMINVS SERVVS
ET PRO SVIS CONSERVIS.

Glaciers bleus, pics de marbre et d'ardoise, granits,
Moraines dont le vent, du Néthou jusqu'à Bègle,
Arrache, brûle et tord le froment et le seigle,
Cols abrupts, lacs, forêts pleines d'ombre et de nids!

Antres sourds, noirs vallons que les anciens bannis,
Plutôt que de ployer sous la servile règle,
Hantèrent avec l'ours, le loup, l'isard et l'aigle,
Précipices, torrents, gouffres, soyez bénis!

Ayant fui l'ergastule et le dur municipe,
L'esclave Geminus a dédié ce cippe
Aux Monts, gardiens sacrés de l'âpre liberté;

Et sur ces sommets clairs où le silence vibre,
Dans l'air inviolable, immense et pur, jeté,
Je crois entendre encor le cri d'un homme libre!

L'EXILÉE

MONTIBVS...
GARRI DEO...
SABINVLA.
V. S. L. M.

Dans ce vallon sauvage où César t'exila,
Sur la roche moussue, au chemin d'Ardiège,
Penchant ton front qu'argente une précoce neige,
Chaque soir, à pas lents, tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa
Et le Flamine rouge avec son blanc cortège;
Et pour que le regret du sol Latin s'allège,
Tu regardes le ciel, triste Sabinula.

Vers le Gar éclatant aux sept pointes calcaires,
Les aigles attardés qui regagnent leurs aires
Emportent en leur vol tes rêves familiers;

Et seule, sans désirs, n'espérant rien de l'homme,
Tu dresses des autels aux Monts hospitaliers
Dont les Dieux plus prochains te consolent de Rome.

LE MOYEN AGE
ET LA RENAISSANCE

VITRAIL

Cette verrière a vu dames et hauts barons
Étincelants d'azur, d'or, de flamme et de nacre,
Incliner, sous la dextre auguste qui consacre,
L'orgueil de leurs cimiers et de leurs chaperons;

Lorsqu'ils allaient, au bruit du cor ou des clairons,
Ayant le glaive au poing, le gerfaut ou le sacre,
Vers la plaine ou le bois, Byzance ou Saint-Jean d'Acre,
Partir pour la croisade ou le vol des hérons.

Aujourd'hui, les seigneurs auprès des châtelaines,
Avec le lévrier à leurs longues poulaines,
S'allongent aux carreaux de marbre blanc et noir;

Ils gisent là sans voix, sans geste et sans ouïe,
Et de leurs yeux de pierre ils regardent sans voir
La rose du vitrail toujours épanouie.

EPIPHANIE

Donc, Balthazar, Melchior et Gaspar, les Rois Mages,
Chargés de nefs d'argent, de vermeil et d'émaux
Et suivis d'un très long cortège de chameaux,
S'avancent, tels qu'ils sont dans les vieilles images.

De l'Orient lointain, ils portent leurs hommages
Aux pieds du fils de Dieu, né pour guérir les maux
Que souffrent ici-bas l'homme et les animaux;
Un page noir soutient leurs robes à ramages.

Sur le seuil de l'étable où veille saint Joseph,
Ils ôtent humblement la couronne du chef
Pour saluer l'Enfant qui rit et les admire.

C'est ainsi qu'autrefois, sous Augustus Cæsar,
Sont venus, présentant l'or, l'encens et la myrrhe,
Les Rois Mages Gaspar, Melchior et Balthazar.

LE HUCHIER DE NAZARETH

Le bon maître huchier, pour finir un dressoir,
Courbé sur l'établi depuis l'aurore ahane,
Maniant tour à tour le rabot, le bédane
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir.

Aussi, non sans plaisir, a-t-il vu, vers le soir,
S'allonger jusqu'au seuil l'ombre du grand platane
Où madame la Vierge et sa mère sainte Anne
Et Monseigneur Jésus près de lui vont s'asseoir.

L'air est brûlant et pas une feuille ne bouge;
Et saint Joseph, très las, a laissé choir la gouge
En s'essuyant le front au coin du tablier;

Mais l'Apprenti divin qu'une gloire enveloppe
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier,
Voler les copeaux d'or au fil de sa varlope.

MÉDAILLE

Seigneur de Rimini, Vicaire et Podestà.
Son profil d'épervier vit, s'accuse ou recule
A la lueur d'airain d'un fauve crépuscule,
Dans l'orbe où Matteo de' Pastis l'incrusta.

Or, de tous les tyrans qu'un peuple détesta,
Nul, comte, marquis, duc, prince ou principicule,
Qu'il ait nom Ezzelin, Can, Galéas, Hercule,
Ne fut maître si fier que le Malatesta.

Celui-ci, le meilleur, ce Sigismond Pandolphe,
Mit à sang la Romagne et la Marche et le Golfe,
Bâtit un temple, fit l'amour et le chanta;

Et leurs femmes aussi sont rudes et sévères,
Car sur le même bronze où sourit Isotta,
L'Éléphant triomphal foule des primevères.

L'ESTOC

Au pommeau de l'épée on lit : Calixte Pape.
La tiare, les clefs, la barque et le trémail
Blasonnent, en reliefs d'un somptueux travail,
Le Bœuf héréditaire armoyé sur la chappe.

A la fusée, un Dieu païen, Faune ou Priape,
Rit, engainé d'un lierre à graines de corail;
Et l'éclat du métal s'exalte sous l'émail
Si clair, que l'estoc brille encor plus qu'il ne frappe.

Maître Antonio Perez de Las Cellas forgea
Ce bâton pastoral pour le premier Borja,
Comme s'il pressentait sa fameuse lignée;

Et ce glaive dit mieux qu'Arioste ou Sannazar,
Par l'acier de sa lame et l'or de sa poignée,
Le pontife Alexandre et le prince César.

SUIVANT PÉTRARQUE

Vous sortiez de l'église et, d'un geste pieux,
Vos nobles mains faisaient l'aumône au populaire,
Et sous le porche obscur votre beauté si claire
Aux pauvres éblouis montrait tout l'or des cieux.

Et je vous saluai d'un salut gracieux,
Très humble, comme il sied à qui ne veut déplaire,
Quand, tirant votre mante et d'un air de colère
Vous détournant de moi, vous couvrîtes vos yeux.

Mais Amour qui commande au cœur le plus rebelle
Ne voulut pas souffrir que, moins tendre que belle,
La source de pitié me refusât merci;

Et vous fûtes si lente à ramener le voile,
Que vos cils ombrageux palpitèrent ainsi
Qu'un noir feuillage où filtre un long rayon d'étoile.

SUR LE LIVRE DES AMOURS

DE PIERRE DE RONSARD

Jadis plus d'un amant, aux jardins de Bourgueil,
A gravé plus d'un nom dans l'écorce qu'il ouvre,
Et plus d'un cœur, sous l'or des hauts plafonds du Louvre,
A l'éclair d'un sourire a tressailli d'orgueil.

Qu'importe? Rien n'a dit leur ivresse ou leur deuil;
Ils gisent tout entiers entre quatre ais de rouvre
Et nul n'a disputé, sous l'herbe qui les couvre,
Leur inerte poussière à l'oubli du cercueil.

Tout meurt. Marie, Hélène et toi, fière Cassandre,
Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre,
— Les roses et les lys n'ont pas de lendemain —

Si Ronsard, sur la Seine ou sur la blonde Loire,
N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main,
Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire.

LA BELLE VIOLE

A Henry Cros.

A vous trouppe légère
Qui d'aile passagère
Par le monde volez...
JOACHIM DU BELLAY.

Accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin
Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie,
Sous un pâle rameau d'olive son front plie.
La violette en fleur se fanera demain.

La viole que frôle encor sa frêle main
Charme sa solitude et sa mélancolie,
Et son rêve s'envole à celui qui l'oublie
En foulant la poussière où gît l'orgueil Romain.

De celle qu'il nommait sa douceur Angevine,
Sur la corde vibrante erre l'âme divine
Quand l'angoisse d'amour étreint son cœur troublé;

Et sa voix livre aux vents qui l'emportent loin d'elle,
Et le caresseront peut-être, l'infidèle,
Cette chanson qu'il fit pour un vanneur de blé.

ÉPITAPHE

Suivant les vers de Henry III.

O passant, c'est ici que repose Hyacinthe
Qui fut de son vivant seigneur de Maugiron;
Il est mort — Dieu l'absolve et l'ait en son giron!
Tombé sur le terrain, il gît en terre sainte.

Nul, ni même Quélus, n'a mieux, de perles ceinte,
Porté la toque à plume ou la fraise à godron;
Aussi vois-tu, sculpté par un nouveau Myron,
Dans ce marbre funèbre un rameau de jacinthe.

Après l'avoir baisé, fait tondre, et de sa main
Mis au linceul, Henry voulut qu'à Saint-Germain
Fût porté ce beau corps, hélas! inerte et blême;

Et, jaloux qu'un tel deuil dure éternellement,
Il lui fit en l'église ériger cet emblème,
Des regrets d'Apollo triste et doux monument.

VÉLIN DORÉ

Vieux Maître Relieur, l'or que tu ciselas
Au dos du livre et dans l'épaisseur de la tranche
N'a plus, malgré les fers poussés d'une main franche,
La rutilante ardeur de ses premiers éclats.

Les chiffres enlacés que liait l'entrelacs
S'effacent chaque jour de la peau fine et blanche;
A peine si mes yeux peuvent suivre la branche
De lierre que tu fis serpenter sur les plats.

Mais cet ivoire souple et presque diaphane,
Marguerite, Marie, ou peut-être Diane,
De leurs doigts amoureux l'ont jadis caressé;

Et ce vélin pâli que dora Clovis Ève
Évoque, je ne sais par quel charme passé,
L'âme de leur parfum et l'ombre de leur rêve.

LA DOGARESSE

Le palais est de marbre où, le long des portiques,
Conversent des seigneurs que peignit Titien,
Et les colliers massifs au poids du marc ancien
Rehaussent la splendeur des rouges dalmatiques.

Ils regardent au fond des lagunes antiques,
De leurs yeux où reluit l'orgueil patricien,
Sous le pavillon clair du ciel vénitien
Étinceler l'azur des mers Adriatiques.

Et tandis que l'essaim brillant des Cavaliers
Traîne la pourpre et l'or par les blancs escaliers
Joyeusement baignés d'une lumière bleue,

Indolente et superbe, une Dame, à l'écart,
Se tournant à demi dans un flot de brocart,
Sourit au négrillon qui lui porte la queue.

SUR LE PONT-VIEUX

Antonio di Sandro orefice.

Le vaillant Maître Orfèvre, à l'œuvre dès matines,
Faisait, de ses pinceaux d'où s'égouttait l'émail,
Sur la paix niellée ou sur l'or du fermail
Épanouir la fleur des devises latines.

Sur le Pont, au son clair des cloches argentines,
La cape coudoyait le froc et le camail;
Et le soleil montant en un ciel de vitrail
Mettait un nimbe au front des belles Florentines.

Et prompts au rêve ardent qui les savait charmer,
Les apprentis, pensifs, oubliaient de fermer
Les mains des fiancés au chaton de la bague;

Tandis que d'un burin trempé comme un stylet,
Le jeune Cellini, sans rien voir, ciselait
Le combat des Titans au pommeau d'une dague.

LE VIEIL ORFÈVRE

Mieux qu'aucun maître inscrit au livre de maîtrise,
Qu'il ait nom Ruyz, Arphé, Ximeniz, Becerril,
J'ai serti le rubis, la perle et le béryl,
Tordu l'anse d'un vase et martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le paillon s'irise,
J'ai peint et j'ai sculpté, mettant l'âme en péril,
Au lieu de Christ en croix et du Saint sur le gril,
O honte! Bacchus ivre ou Danaé surprise.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer
Et, pour le vain orgueil de ces œuvres d'Enfer,
Aventuré ma part de l'éternelle Vie.

Aussi, voyant mon âge incliner vers le soir,
Je veux, ainsi que fit Fray Juan de Ségovie,
Mourir en ciselant dans l'or un ostensoir.

L'ÉPÉE

Crois-moi, pieux enfant, suis l'antique chemin.
L'épée aux quillons droits d'où part la branche torse,
Au poing d'un gentilhomme ardent et plein de force
Est un faix plus léger qu'un rituel romain.

Prends-la. L'Hercule d'or qui tiédit dans ta main,
Aux doigts de tes aïeux ayant poli son torse,
Gonfle plus fièrement, sous la splendide écorce,
Les beaux muscles de fer de son corps surhumain.

Brandis-la. L'acier souple en bouquets d'étincelles
Pétille. Elle est solide, et sa lame est de celles
Qui font courir au cœur un orgueilleux frisson;

Car elle porte au creux de sa brillante gorge,
Comme une noble Dame un joyau, le poinçon
De Julian del Rey, le prince de la forge.

A CLAUDIUS POPELIN

Dans le cadre de plomb des fragiles verrières,
Les maîtres d'autrefois ont peint de hauts barons
Et, de leurs doigts pieux tournant leurs chaperons,
Ployé l'humble genou des bourgeois en prières.

D'autres sur le vélin jauni des bréviaires
Enluminaient des Saints parmi de beaux fleurons
Ou laissaient rutiler, en traits souples et prompts,
Les arabesques d'or au ventre des aiguières.

Aujourd'hui Claudius, leur fils et leur rival,
Faisant revivre en lui ces ouvriers sublimes,
A fixé son génie au solide métal;

C'est pourquoi j'ai voulu, sous l'émail de mes rimes,
Faire autour de son front glorieux verdoyer,
Pour les âges futurs, l'héroïque Laurier.

ÉMAIL

Le four rougit; la plaque est prête. Prends ta lampe.
Modèle le paillon qui s'irise ardemment,
Et fixe avec le feu dans le sombre pigment
La poudre étincelante où ton pinceau se trempe.

Dis, ceindras-tu de myrte ou de laurier la tempe
Du penseur, du héros, du prince ou de l'amant?
Par quel Dieu feras-tu, sur un noir firmament,
Cabrer l'hydre écaillée ou le glauque hippocampe?

Non. Plutôt, en un orbe éclatant de saphir
Inscris un fier profil de guerrière d'Ophir,
Thalestris, Bradamante, Aude ou Penthésilée.

Et pour que sa beauté soit plus terrible encor,
Casque ses blonds cheveux de quelque bête ailée
Et fais bomber son sein sous la gorgone d'or.

RÊVES D'ÉMAIL

Ce soir, au réduit sombre où ronfle l'athanor,
Le grand feu prisonnier de la brique rougie
Exalte son ardeur et souffle sa magie
Au cuivre que l'émail fait plus riche que l'or.

Et sous mes pinceaux naît, vit, court et prend l'essor
Le peuple monstrueux de la mythologie,
Les Centaures, Pan, Sphinx, la Chimère, l'Orgie
Et, du sang de Gorgo, Pégase et Chrysaor.

Peindrai-je Achille en pleurs près de Penthésilée?
Orphée ouvrant les bras vers l'Épouse exilée
Sur la porte infernale aux infrangibles gonds?

Hercule terrassant le dogue de l'Averne,
Ou la Vierge qui tord au seuil de la caverne
Son corps épouvanté que flairent les Dragons?

LES CONQUÉRANTS

LES CONQUÉRANTS

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

JOUVENCE

Juan Ponce de Leon, par le Diable tenté,
Déjà très vieux et plein des antiques études,
Voyant l'âge blanchir ses cheveux courts et rudes,
Prit la mer pour chercher la Source de Santé.

Sur sa belle Armada, d'un vain songe hanté,
Trois ans il explora les glauques solitudes,
Lorsque enfin, déchirant le brouillard des Bermudes,
La Floride apparut sous un ciel enchanté.

Et le Conquistador, bénissant sa folie,
Vint planter son pennon d'une main affaiblie
Dans la terre éclatante où s'ouvrait son tombeau.

Vieillard, tu fus heureux, et ta fortune est telle
Que la Mort, malgré toi, fit ton rêve plus beau ;
La Gloire t'a donné la Jeunesse immortelle.

LE TOMBEAU DU CONQUÉRANT

A l'ombre de la voûte en fleur des catalpas
Et des tulipiers noirs qu'étoile un blanc pétale,
Il ne repose point dans la terre fatale;
La Floride conquise a manqué sous ses pas.

Un vil tombeau messied à de pareils trépas.
Linceul du Conquérant de l'Inde Occidentale,
Tout le Meschacébé par-dessus lui s'étale.
Le Peau Rouge et l'ours gris ne le troubleront pas.

Il dort au lit profond creusé par les eaux vierges.
Qu'importe un monument funéraire, des cierges,
Le psaume et la chapelle ardente et l'ex-voto?

Puisque le vent du Nord, parmi les cyprières,
Pleure et chante à jamais d'éternelles prières
Sur le Grand Fleuve où gît Hernando de Soto.

CAROLO QUINTO IMPERANTE

Celui-là peut compter parmi les grands défunts,
Car son bras a guidé la première carène
A travers l'archipel des Jardins de la Reine
Où la brise éternelle est faite de parfums.

Plus que les ans, la houle et ses âcres embruns,
Les calmes de la mer embrasée et sereine
Et l'amour et l'effroi de l'antique sirène
Ont fait sa barbe blanche et blancs ses cheveux bruns.

Castille a triomphé par cet homme, et ses flottes
Ont sous lui complété l'empire sans pareil
Pour lequel ne pouvait se coucher le soleil;

C'est Bartolomé Ruiz, prince des vieux pilotes,
Qui, sur l'écu royal qu'elle enrichit encor,
Porte une ancre de sable à la gumène d'or.

L'ANCÊTRE

A Claudius Popelin.

La gloire a sillonné de ses illustres rides
Le visage hardi de ce grand Cavalier
Qui porte sur son front que nul n'a fait plier
Le hâle de la guerre et des soleils torrides.

En tous lieux, Côte-Ferme, îles, sierras arides,
Il a planté la croix, et, depuis l'escalier
Des Andes, promené son pennon familier
Jusqu'au golfe orageux qui blanchit les Florides.

Pour ses derniers neveux, Claudius, tes pinceaux,
Sous l'armure de bronze aux splendides rinceaux,
Font revivre l'aïeul fier et mélancolique;

Et ses yeux assombris semblent chercher encor
Dans le ciel de l'émail ardent et métallique
Les éblouissements de la Castille d'Or.

A UN FONDATEUR DE VILLE

Las de poursuivre en vain l'Ophir insaisissable,
Tu fondas, en un pli de ce golfe enchanté
Où l'étendard royal par tes mains fut planté,
Une Carthage neuve au pays de la Fable.

Tu voulais que ton nom ne fût point périssable,
Et tu crus l'avoir bien pour toujours cimenté
A ce mortier sanglant dont tu fis ta cité;
Mais ton espoir, Soldat, fut bâti sur le sable.

Carthagène étouffant sous le torride azur,
Avec ses noirs palais voit s'écrouler ton mur
Dans l'Océan fiévreux qui dévore sa grève;

Et seule, à ton cimier brille, ô Conquistador,
Héraldique témoin des splendeurs de ton rêve,
Une Ville d'argent qu'ombrage un palmier d'or.

AU MÊME

Qu'ils aient vaincu l'Inca, l'Aztèque, les Hiaquis,
Les Andes, la forêt, les pampas ou le fleuve,
Les autres n'ont laissé pour vestige et pour preuve
Qu'un nom, un titre vain de comte ou de marquis.

Toi, tu fondas, orgueil du sang dont je naquis,
Dans la mer caraïbe une Carthage neuve;
Et du Magdalena jusqu'au Darien qu'abreuve
L'Atrato, le sol rouge à la croix fut conquis.

Assise sur son île où l'Océan déferle,
Malgré les siècles, l'homme et la foudre et les vents,
Ta cité dresse au ciel ses forts et ses couvents;

Aussi tes derniers fils, sans trèfle, ache ni perle,
Timbrent-ils leur écu d'un palmier ombrageant
De son panache d'or une Ville d'argent.

A UNE VILLE MORTE

Cartagena de Indias.
1532-1583-1697.

Morne Ville, jadis reine des Océans!
Aujourd'hui le requin poursuit en paix les scombres
Et le nuage errant allonge seul des ombres
Sur ta rade où roulaient les galions géants.

Depuis Drake et l'assaut des Anglais mécréants,
Tes murs désemparés croulent en noirs décombres
Et, comme un glorieux collier de perles sombres,
Des boulets de Pointis montrent les trous béants.

Entre le ciel qui brûle et la mer qui moutonne,
Au somnolent soleil d'un midi monotone,
Tu songes, ô Guerrière, aux vieux Conquistadors;

Et dans l'énervement des nuits chaudes et calmes,
Berçant ta gloire éteinte, ô Cité, tu t'endors
Sous les palmiers, au long frémissement des palmes.

L'ORIENT
ET LES TROPIQUES

LA VISION DE KHÈM

I

Midi. L'air brûle et sous la terrible lumière
Le vieux fleuve alangui roule des flots de plomb;
Du zénith aveuglant le jour tombe d'aplomb
Et l'implacable Phré couvre l'Égypte entière.

Les grands sphinx qui jamais n'ont baissé la paupière,
Allongés sur leur flanc que baigne un sable blond,
Poursuivent d'un regard mystérieux et long
L'élan démesuré des aiguilles de pierre.

Seul, tachant d'un point noir le ciel blanc et sereiñ,
Au loin, tourne sans fin le vol des gypaëtes;
La flamme immense endort les hommes et les bêtes.

Le sol ardent pétille, et l'Anubis d'airain
Immobile au milieu de cette chaude joie
Silencieusement vers le soleil aboie.

II

La lune sur le Nil, splendide et ronde, luit.
Et voici que s'émeut la nécropole antique
Où chaque roi, gardant la pose hiératique,
Gît sous la bandelette et le funèbre enduit.

Tel qu'aux jours de Rhamsès, innombrable et sans bruit,
Tout un peuple formant le cortège mystique,
Multitude qu'absorbe un rêve granitique,
S'ordonne et se déploie et marche dans la nuit.

Se détachant des murs brodés d'hiéroglyphes,
Ils suivent la Bari que portent les pontifes
D'Ammon-Ra, le grand Dieu conducteur du soleil;

Et les sphinx, les béliers ceints du disque vermeil,
Éblouis, d'un seul coup se dressant sur leurs griffes,
S'éveillent en sursaut de l'éternel sommeil.

III

Et la foule grandit plus innombrable encor.
Et le sombre hypogée où s'alignent les couches
Est vide. Du milieu déserté des cartouches,
Les éperviers sacrés ont repris leur essor.

Bêtes, peuples et rois, ils vont. L'uræus d'or
S'enroule, étincelant, autour des fronts farouches;
Mais le bitume épais scelle les maigres bouches.
En tête, les grands dieux : Hor, Khnoum, Ptah, Neith, Hathor.

Puis tous ceux que conduit Toth Ibiocéphale,
Vêtus de la schenti, coiffés du pschent, ornés
Du lotus bleu. La pompe errante et triomphale

Ondule dans l'horreur des temples ruinés,
Et la lune, éclatant au pavé froid des salles,
Prolonge étrangement des ombres colossales.

LE PRISONNIER

A Gérôme.

La-bas, les muezzins ont cessé leurs clameurs.
Le ciel vert, au couchant, de pourpre et d'or se frange ;
Le crocodile plonge et cherche un lit de fange,
Et le grand fleuve endort ses dernières rumeurs.

Assis, jambes en croix, comme il sied aux fumeurs,
Le Chef rêvait, bercé par le hâschisch étrange,
Tandis qu'avec effort faisant mouvoir la cange,
Deux nègres se courbaient, nus, au banc des rameurs.

A l'arrière, joyeux et l'insulte à la bouche,
Grattant l'aigre guzla qui rhythme un air farouche,
Se penchait un Arnaute à l'œil féroce et vil ;

Car lié sur la barque et saignant sous l'entrave,
Un vieux Scheikh regardait d'un air stupide et grave
Les minarets pointus qui tremblent dans le Nil.

LE SAMOURAÏ

C'était un homme à deux sabres.

D'UN doigt distrait frôlant la sonore bîva,
A travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, par la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, et, sur l'épaule, éclate
Le blason de Hizen ou de Tokungawa.

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent à son casque.

LE DAÏMIO

Matin de bataille.

Sous le noir fouet de guerre à quadruple pompon,
L'étalon belliqueux en hennissant se cabre
Et fait bruire, avec des cliquetis de sabre,
La cuirasse de bronze aux lames du jupon.

Le Chef vêtu d'airain, de laque et de crépon,
Otant le masque à poils de son visage glabre,
Regarde le volcan sur un ciel de cinabre
Dresser la neige où rit l'aurore du Nippon.

Mais il a vu, vers l'Est éclaboussé d'or, l'astre,
Glorieux d'éclairer ce matin de désastre,
Poindre, orbe éblouissant, au-dessus de la mer;

Et, pour couvrir ses yeux dont pas un cil ne bouge,
Il ouvre d'un seul coup son éventail de fer
Où dans le satin blanc se lève un Soleil rouge.

FLEURS DE FEU

Bien des siècles depuis les siècles du Chaos,
La flamme par torrents jaillit de ce cratère,
Et le panache igné du volcan solitaire
Flamba plus haut encor que les Chimborazos.

Nul bruit n'éveille plus la cime sans échos.
Où la cendre pleuvait l'oiseau se désaltère;
Le sol est immobile et le sang de la Terre,
La lave, en se figeant, lui laissa le repos.

Pourtant, suprême effort de l'antique incendie,
A l'orle de la gueule à jamais refroidie,
Éclatant à travers les rocs pulvérisés,

Comme un coup de tonnerre au milieu du silence,
Dans le poudroîment d'or du pollen qu'elle lance
S'épanouit la fleur des cactus embrasés.

FLEUR SÉCULAIRE

Sur le roc calciné de la dernière rampe
Où le flux volcanique autrefois s'est tari,
La graine que le vent jusqu'au Gualatieri
Sema, germe, s'accroche et, frêle plante, rampe.

Elle grandit. En l'ombre où sa racine trempe,
Son tronc, buvant la flamme obscure, s'est nourri;
Et les soleils d'un siècle ont longuement mûri
Le bouton colossal qui fait ployer sa hampe.

Enfin, dans l'air brûlant et qu'il embrase encor,
Sous le pistil géant qui s'érige, il éclate,
Et l'étamine lance au loin le pollen d'or;

Et le grand aloès à la fleur écarlate,
Pour l'hymen ignoré qu'a rêvé son amour,
Ayant vécu cent ans, n'a fleuri qu'un seul jour.

LE RÉCIF DE CORAIL

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux.
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde;

Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

LA NATURE ET LE RÊVE

MÉDAILLE ANTIQUE

L'Etna mûrit toujours la pourpre et l'or du vin
Dont l'Érigone antique enivra Théocrite;
Mais celles dont la grâce en ses vers fut écrite,
Le poète aujourd'hui les chercherait en vain.

Perdant la pureté de son profil divin,
Tour à tour Aréthuse esclave et favorite
A mêlé dans sa veine où le sang grec s'irrite
La fureur sarrasine à l'orgueil angevin.

Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même s'use.
Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent;

Et seul le dur métal que l'amour fit docile
Garde encore en sa fleur, aux médailles d'argent,
L'immortelle beauté des vierges de Sicile.

LES FUNÉRAILLES

Vers la Phocide illustre, aux temples que domine
La rocheuse Pytho toujours ceinte d'éclairs,
Quand les guerriers anciens descendaient aux enfers,
La Grèce accompagnait leur image divine.

Et leurs Ombres, tandis que la nuit illumine
L'Archipel radieux et les golfes déserts,
Écoutaient, du sommet des promontoires clairs,
Chanter sur leurs tombeaux la mer de Salamine.

Et moi je m'éteindrai, vieillard, en un long deuil;
Mon corps sera cloué dans un étroit cercueil
Et l'on paîra la terre et le prêtre et les cierges.

Et pourtant j'ai rêvé ce destin glorieux
De tomber au soleil ainsi que les aïeux,
Jeune encore et pleuré des héros et des vierges.

VENDANGE

Les vendangeurs lassés ayant rompu leurs lignes,
Des voix claires sonnaient à l'air vibrant du soir
Et les femmes, en chœur, marchant vers le pressoir,
Mêlaient à leurs chansons des appels et des signes.

C'est par un ciel pareil, tout blanc du vol des cygnes,
Que, dans Naxos fumant comme un rouge encensoir,
La Bacchanale vit la Crétoise s'asseoir
Auprès du beau Dompteur ivre du sang des vignes.

Aujourd'hui, brandissant le thyrse radieux,
Dionysos vainqueur des bêtes et des Dieux
D'un joug enguirlandé n'étreint plus les panthères;

Mais, fille du soleil, l'Automne enlace encor
Du pampre ensanglanté des antiques mystères
La noire chevelure et la crinière d'or.

LA SIESTE

Pas un seul bruit d'insecte ou d'abeille en maraude,
Tout dort sous les grands bois accablés de soleil
Où le feuillage épais tamise un jour pareil
Au velours sombre et doux des mousses d'émeraude.

Criblant le dôme obscur, Midi splendide y rôde
Et, sur mes cils mi-clos alanguis de sommeil,
De mille éclairs furtifs forme un réseau vermeil
Qui s'allonge et se croise à travers l'ombre chaude.

Vers la gaze de feu que trament les rayons,
Vole le frêle essaim des riches papillons
Qu'enivrent la lumière et le parfum des sèves;

Alors mes doigts tremblants saisissent chaque fil,
Et dans les mailles d'or de ce filet subtil,
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves.

LA MER DE BRETAGNE

A Emmanuel Lansyer.

UN PEINTRE

Il a compris la race antique aux yeux pensifs
Qui foule le sol dur de la terre bretonne,
La lande rase, rose et grise et monotone
Où croulent les manoirs sous le lierre et les ifs.

Des hauts talus plantés de hêtres convulsifs,
Il a vu, par les soirs tempétueux d'automne,
Sombrer le soleil rouge en la mer qui moutonne;
Sa lèvre s'est salée à l'embrun des récifs.

Il a peint l'Océan splendide, immense et triste,
Où le nuage laisse un reflet d'améthyste,
L'émeraude écumante et le calme saphir;

Et fixant l'eau, l'air, l'ombre et l'heure insaisissables,
Sur une toile étroite il a fait réfléchir
Le ciel occidental dans le miroir des sables.

BRETAGNE

Pour que le sang joyeux dompte l'esprit morose,
Il faut, tout parfumé du sel des goëmons,
Que le souffle atlantique emplisse tes poumons;
Arvor t'offre ses caps que la mer blanche arrose.

L'ajonc fleurit et la bruyère est déjà rose.
La terre des vieux clans, des nains et des démons,
Ami, te garde encor, sur le granit des monts,
L'homme immobile auprès de l'immuable chose.

Viens. Partout tu verras, par les landes d'Arèz,
Monter vers le ciel morne, infrangible cyprès,
Le menhir sous lequel gît la cendre du Brave;

Et l'Océan, qui roule en un lit d'algues d'or
Is la voluptueuse et la grande Occismor,
Bercera ton cœur triste à son murmure grave.

FLORIDUM MARE

La moisson débordant le plateau diapré
Roule, ondule et déferle au vent frais qui la berce;
Et le profil, au ciel lointain, de quelque herse
Semble un bateau qui tangue et lève un noir beaupré.

Et sous mes pieds, la mer, jusqu'au couchant pourpré,
Céruléenne ou rose ou violette ou perse
Ou blanche de moutons que le reflux disperse,
Verdoie à l'infini comme un immense pré.

Aussi les goëlands qui suivent la marée,
Vers les blés mûrs que gonfle une houle dorée,
Avec des cris joyeux, volaient en tourbillons;

Tandis que, de la terre, une brise emmiellée
Éparpillait au gré de leur ivresse ailée
Sur l'Océan fleuri des vols de papillons.

SOLEIL COUCHANT

Les ajoncs éclatants, parure du granit,
Dorent l'âpre sommet que le couchant allume;
Au loin, brillante encor par sa barre d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds c'est la nuit, le silence. Le nid
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume qui fume;
Seul, l'Angélus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'Océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes,
Des landes, des ravins, montent des voix lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

MARIS STELLA

Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,
Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,
Vers le Nord, sont partis pour la lointaine escale.
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas!

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'Étoile sainte, espoir des marins en péril;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
Des clochers de Roscoff à ceux de Sybiril
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

LE BAIN

L'HOMME et la bête, tels que le beau monstre antique,
Sont entrés dans la mer, et nus, libres, sans frein,
Parmi la brume d'or de l'âcre pulvérin,
Sur le ciel embrasé font un groupe athlétique.

Et l'étalon sauvage et le dompteur rustique,
Humant à pleins poumons l'odeur du sel marin,
Se plaisent à laisser sur la chair et le crin
Frémir le flot glacé de la rude Atlantique.

La houle s'enfle, court, se dresse comme un mur
Et déferle. Lui crie. Il hennit, et sa queue
En jets éblouissants fait rejaillir l'eau bleue;

Et, les cheveux épars, s'effarant dans l'azur,
Ils opposent, cabrés, leur poitrail noir qui fume,
Au fouet échevelé de la fumante écume.

BLASON CÉLESTE

J'ai vu parfois, ayant tout l'azur pour émail,
Les nuages d'argent et de pourpre et de cuivre,
A l'Occident où l'œil s'éblouit à les suivre,
Peindre d'un grand blason le céleste vitrail.

Pour cimier, pour supports, l'héraldique bétail,
Licorne, léopard, alérion ou guivre,
Monstres, géants captifs qu'un coup de vent délivre,
Exhaussent leur stature et cabrent leur poitrail.

Certe, aux champs de l'espace, en ces combats étranges
Que les noirs Séraphins livrèrent aux Archanges,
Cet écu fut gagné par un Baron du ciel;

Comme ceux qui jadis prirent Constantinople,
Il porte, en bon croisé, qu'il soit George ou Michel,
Le soleil, besant d'or, sur la mer de sinople.

ARMOR

Pour me conduire au Raz, j'avais pris à Trogor
Un berger chevelu comme un ancien Évhage;
Et nous foulions, humant son arome sauvage,
L'âpre terre kymrique où croît le genêt d'or.

Le couchant rougissait et nous marchions encor,
Lorsque le souffle amer me fouetta le visage;
Et l'homme, par delà le morne paysage
Étendant un long bras, me dit : Sell euz ar-mor!

Et je vis, me dressant sur la bruyère rose,
L'Océan qui, splendide et monstrueux, arrose
Du sel vert de ses eaux les caps de granit noir;

Et mon cœur savoura, devant l'horizon vide
Que reculait vers l'Ouest l'ombre immense du soir,
L'ivresse de l'espace et du vent intrépide.

MER MONTANTE

Le soleil semble un phare à feux fixes et blancs.
Du Raz jusqu'à Penmarc'h la côte entière fume,
Et seuls, contre le vent qui rebrousse leur plume,
A travers la tempête errent les goëlands.

L'une après l'autre, avec de furieux élans,
Les lames glauques sous leur crinière d'écume,
Dans un tonnerre sourd s'éparpillant en brume,
Empanachent au loin les récifs ruisselants.

Et j'ai laissé courir le flot de ma pensée,
Rêves, espoirs, regrets de force dépensée,
Sans qu'il en reste rien qu'un souvenir amer.

L'Océan m'a parlé d'une voix fraternelle,
Car la même clameur que pousse encor la mer
Monte de l'homme aux Dieux, vainement éternelle.

BRISE MARINE

L'HIVER a défleuri la lande et le courtil.
Tout est mort. Sur la roche uniformément grise
Où la lame sans fin de l'Atlantique brise,
Le pétale fané pend au dernier pistil.

Et pourtant je ne sais quel arome subtil
Exhalé de la mer jusqu'à moi par la brise,
D'un effluve si tiède emplit mon cœur qu'il grise;
Ce souffle étrangement parfumé, d'où vient-il?

Ah! Je le reconnais. C'est de trois mille lieues
Qu'il vient, de l'Ouest, là-bas où les Antilles bleues
Se pâment sous l'ardeur de l'astre occidental;

Et j'ai, de ce récif battu du flot kymrique,
Respiré dans le vent qu'embauma l'air natal
La fleur jadis éclose au jardin d'Amérique.

LA CONQUE

Par quels froids Océans, depuis combien d'hivers,
— Qui le saura jamais, Conque frêle et nacrée! —
La houle, les courants et les raz de marée
T'ont-ils roulée au creux de leurs abîmes verts?

Aujourd'hui, sous le ciel, loin des reflux amers,
Tu t'es fait un doux lit de l'arène dorée.
Mais ton espoir est vain. Longue et désespérée,
En toi gémit toujours la grande voix des mers.

Mon âme est devenue une prison sonore :
Et comme en tes replis pleure et soupire encore
La plainte du refrain de l'ancienne clameur;

Ainsi du plus profond de ce cœur trop plein d'Elle,
Sourde, lente, insensible et pourtant éternelle,
Gronde en moi l'orageuse et lointaine rumeur.

LE LIT

Qu'il soit encourtiné de brocart ou de serge,
Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,
C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,
Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge
Sous le noir crucifix ou le rameau bénit,
C'est là que tout commence et là que tout finit,
De la première aurore au feu du dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon
Triomphalement peint d'or et de vermillon,
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable;

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords
Dans le lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.

LA MORT DE L'AIGLE

Quand l'aigle a dépassé les neiges éternelles,
A sa vaste envergure il veut chercher plus d'air
Et le soleil plus proche en un azur plus clair
Pour échauffer l'éclat de ses mornes prunelles.

Il s'enlève. Il aspire un torrent d'étincelles.
Toujours plus haut, enflant son vol tranquille et fier,
Il monte vers l'orage où l'attire l'éclair;
Mais la foudre d'un coup a rompu ses deux ailes.

Avec un cri sinistre, il tournoie, emporté
Par la trombe, et, crispé, buvant d'un trait sublime
La flamme éparse, il plonge au fulgurant abîme.

Heureux qui pour la Gloire ou pour la Liberté,
Dans l'orgueil de la force et l'ivresse du rêve,
Meurt ainsi d'une mort éblouissante et brève!

PLUS ULTRA

L'HOMME a conquis la terre ardente des lions
Et celle des venins et celle des reptiles,
Et troublé l'Océan où cinglent les nautiles
Du sillage doré des anciens galions.

Mais plus loin que la neige et que les tourbillons
Du Strö̈m et que l'horreur des Spitzbergs infertiles,
Le Pôle bat d'un flot tiède et libre des îles
Où nul marin n'a pu hisser ses pavillons.

Partons! Je briserai l'infranchissable glace,
Car dans mon corps hardi je porte une âme lasse
Du facile renom des Conquérants de l'or.

J'irai. Je veux monter au dernier promontoire,
Et qu'une mer, pour tous silencieuse encor,
Caresse mon orgueil d'un murmure de gloire.

LA VIE DES MORTS

Au poète Armand Silvestre.

Lorsque la sombre croix sur nous sera plantée,
La terre nous ayant tous deux ensevelis,
Ton corps refleurira dans la neige des lys
Et de ma chair naîtra la rose ensanglantée.

Et la divine Mort que tes vers ont chantée,
En son vol noir chargé de silence et d'oublis,
Nous fera par le ciel, bercés d'un lent roulis,
Vers des astres nouveaux une route enchantée.

Et montant au soleil, en son vivant foyer
Nos deux esprits iront se fondre et se noyer
Dans la félicité des flammes éternelles;

Cependant que sacrant le poète et l'ami,
La Gloire nous fera vivre à jamais parmi
Les Ombres que la Lyre a faites fraternelles.

AU TRAGÉDIEN E. ROSSI

APRÈS UNE RÉCITATION DE DANTE

O Rossi, je t'ai vu, traînant le manteau noir,
Briser le faible cœur de la triste Ophélie,
Et, tigre exaspéré d'amour et de folie,
Étrangler tes sanglots dans le fatal mouchoir.

J'ai vu Lear et Macbeth, et pleuré de te voir
Baiser, suprême amant de l'antique Italie,
Au tombeau nuptial Juliette pâlie.
Pourtant tu fus plus grand et plus terrible, un soir.

Car j'ai goûté l'horreur et le plaisir sublimes,
Pour la première fois, d'entendre les trois rimes
Sonner par ta voix d'or leur fanfare de fer;

Et, rouge du reflet de l'infernale flamme,
J'ai vu — j'en ai frémi jusques au fond de l'âme! —
Alighieri vivant dire un chant de l'Enfer.

MICHEL-ANGE

Certe, il était hanté d'un tragique tourment,
Alors qu'à la Sixtine et loin de Rome en fêtes,
Solitaire, il peignait Sibylles et Prophètes
Et, sur le sombre mur, le dernier Jugement.

Il écoutait en lui pleurer obstinément,
Titan que son désir enchaîne aux plus hauts faîtes,
La Patrie et l'Amour, la Gloire et leurs défaites;
Il songeait que tout meurt et que le rêve ment.

Aussi ces lourds Géants, las de leur force exsangue,
Ces Esclaves qu'étreint une infrangible gangue,
Comme il les a tordus d'une étrange façon;

Et dans les marbres froids où bout son âme altière,
Comme il a fait courir avec un grand frisson
La colère d'un Dieu vaincu par la Matière!

SUR UN MARBRE BRISÉ

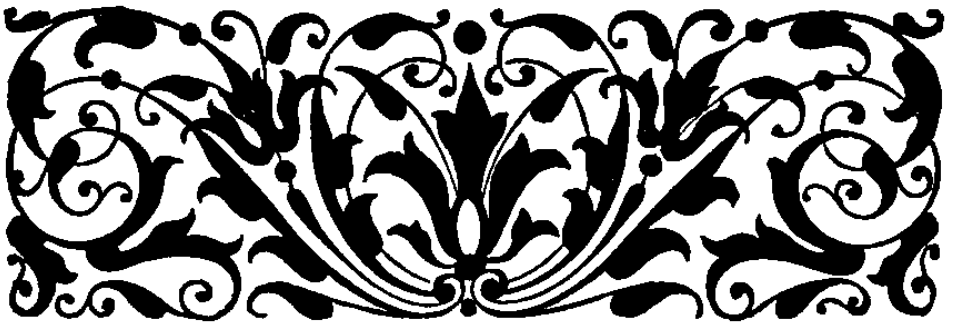
La mousse fut pieuse en fermant ses yeux mornes;
Car, dans ce bois inculte, il chercherait en vain
La Vierge qui versait le lait pur et le vin
Sur la terre au beau nom dont il marqua les bornes.

Aujourd'hui le houblon, le lierre et les viornes
Qui s'enroulent autour de ce débris divin,
Ignorant s'il fut Pan, Faune, Hermès ou Silvain,
A son front mutilé tordent leurs vertes cornes.

Vois. L'oblique rayon, le caressant encor,
Dans sa face camuse a mis deux orbes d'or;
La vigne folle y rit comme une lèvre rouge;

Et, prestige mobile, un murmure du vent,
Les feuilles, l'ombre errante et le soleil qui bouge,
De ce marbre en ruine ont fait un Dieu vivant.

ROMANCERO



LE

SERREMENT DE MAINS

SONGEANT à sa maison, grande parmi les grandes,
Plus grande qu'Iñigo lui-même et qu'Abarca,
Le vieux Diego Laynez ne goûte plus aux viandes.

Il ne dort plus, depuis qu'un sang honteux marqua
La joue encore chaude où l'a frappé le Comte,
Et que pour se venger la force lui manqua.

Il craint que ses amis ne lui demandent compte,
Et ne veut pas, navré d'un vertueux ennui,
Leur laisser respirer l'haleine de sa honte.

Alors il fit querir et rangea devant lui
Les quatre rejetons de sa royale branche,
Sanche, Alfonse, Manrique et le plus jeune, Ruy.

Son cœur tremblant faisait trembler sa barbe blanche;
Mais l'honneur roidissant ses vieux muscles glacés,
Il serra fortement les mains de l'aîné, Sanche.

Celui-ci, stupéfait, s'écria : — C'est assez!
Ah! vous me faites mal! — Et le second, Alfonse,
Lui dit : — Qu'ai-je donc fait, père? Vous me blessez! —

Puis Manrique : — Seigneur, votre griffe s'enfonce
Dans ma paume et me fait souffrir comme un damné! —
Mais il ne daigna pas leur faire une réponse.

Sombre, désespérant en son cœur consterné
D'enter sur un bras fort son antique courage,
Diego Laynez marcha vers Ruy, le dernier-né.

Il l'étreignit, tâtant et palpant avec rage
Ces épaules, ces bras frêles, ces poignets blancs,
Ces mains, faibles outils pour un si grand ouvrage.

Il les serra, suprême espoir, derniers élans!
Entre ses doigts durcis par la guerre et le hâle.
L'enfant ne baissa pas ses yeux étincelants.

Les yeux froids du vieillard flamboyaient. Ruy tout pâle,
Sentant l'horrible étau broyer sa jeune chair,
Voulut crier; sa voix s'étrangla dans un râle.

Il rugit : — Lâche-moi, lâche-moi, par l'enfer!
Sinon, pour t'arracher le cœur avec le foie,
Mes mains se feront marbre et mes dix ongles fer! —

Le Vieux tout transporté dit en pleurant de joie :
— Fils de l'âme, ô mon sang, mon Rodrigue, que Dieu
Te garde pour l'espoir que ta fureur m'octroie! —

Avec des cris de haine et des larmes de feu,
Il dit alors sa joue insolemment frappée,
Le nom de l'insulteur et l'instant et le lieu;

Et tirant du fourreau Tizona bien trempée,
Ayant baisé la garde ainsi qu'un crucifix,
Il tendit à l'enfant la haute et lourde épée.

— Prends-la. Sache en user aussi bien que je fis.
Que ton pied soit solide et que ta main soit prompte.
Mon honneur est perdu. Rends-le-moi. Va, mon fils. —

Une heure après, Ruy Diaz avait tué le Comte.

LA

REVANCHE DE DIEGO LAYNEZ

Ce soir, seul au haut bout, car il n'a pas d'égaux,
Diego Laynez, plus pâle aux lueurs de la cire,
S'est assis pour souper avec ses hidalgos.

Ses fils, ses trois aînés, sont là; mais le vieux sire
En son cœur angoissé songe au plus jeune. Hélas!
Il n'est point revenu. Le Comte a dû l'occire.

Le vin rit dans l'argent des brocs; le coutelas
Dégainé, l'écuyer, ayant troussé sa manche,
Laisse échauffer le vin et refroidir les plats.

Car le maître et seigneur n'a pas dit : Que l'on tranche!
Depuis que dans sa chaise il est venu s'asseoir,
Deux longs ruisseaux de pleurs mouillent sa barbe blanche.

Et le grave écuyer se tient près du dressoir,
Devant la table vide et la foule béante,
Et nul, fils ou vassal, ne soupera ce soir.

Comme pour ne pas voir le spectre qui le hante,
Laynez ferme les yeux et baisse encor le front;
Mais il voit son fils mort et sa honte vivante.

Il a perdu l'honneur, il a gardé l'affront;
Et ses aïeux, de race irréprochable et forte,
Au jour du Jugement le lui reprocheront.

L'outrage l'accompagne et le mépris l'escorte.
De tout l'orgueil antique il ne lui reste rien.
Hélas! hélas! Son fils est mort, sa gloire est morte!

— Seigneur, ouvre les yeux. C'est moi. Regarde bien.
Cette table sans viande a trop piètre figure;
Aujourd'hui j'ai chassé sans valet et sans chien;

J'ai forcé ce ragot; je t'en offre la hure! —
Ruy dit, et tend le chef livide et hérissé
Qu'il tient empoigné par l'horrible chevelure.

Diego Laynez d'un bond sur ses pieds s'est dressé :
— Est-ce toi, Comte infâme? Est-ce toi, tête exsangue,
Avec ce rire fixe et cet œil convulsé?

Oui, c'est bien toi! Tes dents mordent encor ta langue;
Pour la dernière fois l'insolente a raillé,
Et le glaive a tranché le fil de sa harangue! —

Sous le col d'un seul coup par Tizona taillé,
D'épais et noirs caillots pendent à chaque fibre;
Le Vieux frotte sa joue avec le sang caillé.

D'une voix éclatante et dont la salle vibre,
Il s'écrie : — O Rodrigue, ô mon fils, cher vainqueur,
L'affront me fit esclave et ton bras me fait libre!

Et toi, visage affreux qui réjouis mon cœur,
Ma main va donc, au gré de ma haine indomptable,
Satisfaire sur toi ma gloire et ma rancœur! —

Et souffletant alors la tête épouvantable :
— Vous avez vu, vous tous, il m'a rendu raison!
Ruy, sieds-toi sur mon siège au haut bout de la table.

Car qui porte un tel chef est Chef de ma maison. —

LE

TRIOMPHE DU CID

Les portes du palais s'ouvrirent toutes grandes,
Et le roi Don Fernan sortit pour recevoir
Le jeune chef rentrant avec ses vieilles bandes.

Quittant cloître, métier, champ, taverne et lavoir,
Clercs, bourgeois ou vilains, tout le bon peuple exulte;
Les femmes aux balcons se penchent pour mieux voir.

C'est que, vengeur du Christ que le Croissant insulte,
Rodrigue de Bivar, vainqueur, rentre aujourd'hui
Dans Zamora qu'emplit un merveilleux tumulte.

Il revient de la guerre, et partout devant lui,
Sur son genet rapide et rayé comme un zèbre
Le cavalier berbère en blasphémant a fui.

Il a tout pris, pillé, rasé, brûlé, de l'Èbre
Jusques au Guadiana qui roule un sable d'or,
Et de l'Algarbe en feu monte un long cri funèbre.

Il revient tout chargé de butin, plus encor
De gloire, ramenant cinq rois de Morérie.
Ses captifs l'ont nommé le Cid Campeador.

Tel Ruy Diaz, à travers le peuple qui s'écrie,
La lance sur la cuisse, en triomphal arroi,
Rentre dans Zamora pavoisée et fleurie.

Donc, lorsque les huissiers annoncèrent : Le Roi!
Telle fut la clameur, que corbeaux et corneilles
Des tours et des clochers s'envolèrent d'effroi.

Et Don Fernan debout sous les portes vermeilles,
Un instant, ébloui, s'arrêta sur le seuil
Aux acclamations qui flattaient ses oreilles.

Il s'avançait, charmé du glorieux accueil...
Tout à coup, repoussant peuple, massiers et garde,
Une femme apparut, pâle, en habits de deuil.

Ses yeux resplendissaient dans sa face hagarde,
Et, sous le voile épars de ses longs cheveux roux,
Sanglotante et pâmée, elle cria : — Regarde!

Reconnais-moi! Seigneur, j'embrasse tes genoux.
Mon père est mort qui fut ton fidèle homme lige;
Fais justice, Fernan, venge-le, venge-nous!

Je me plains hautement que le Roi me néglige
Et ne veux plus attendre, au gré du meurtrier,
La vengeance à laquelle un grand serment t'oblige.

Oui, certe, ô Roi, je suis lasse de larmoyer;
La haine dans mon cœur bout et s'irrite et monte
Et me prend à la gorge et me force à crier :

Vengeance, ô Roi, vengeance et justice plus prompte!
Tire de l'assassin tout le sang qu'il me doit! —
Et le peuple disait : C'est la fille du Comte.

Car d'un geste rigide elle montrait du doigt
Cid Ruy Diaz de Bivar qui, du haut de sa selle,
Lui dardait un regard étincelant et droit.

Et l'œil sombre de l'homme et les yeux clairs de celle
Qui l'accusait, alors se croisèrent ainsi
Que deux fers d'où jaillit une double étincelle.

Don Fernan se taisait, fort perplexe et transi,
Car l'un et l'autre droit que son esprit balance
Pèse d'un poids égal qui le tient en souci.

Il hésite. Le peuple attendait en silence.
Et le vieux Roi promène un regard incertain
Sur cette foule où luit l'éclair des fers de lance.

Il voit les cavaliers qui gardent le butin,
Glaive au poing, casque en tête, au dos la brigandine,
Rangés autour du Cid impassible et hautain.

Portant l'étendard vert consacré dans Médine,
Il voit les captifs pris au Miramamolin,
Les cinq Émirs vêtus de soie incarnadine;

Et derrière eux, plus noirs sous leurs turbans de lin,
Douze nègres, chacun menant un cheval barbe.
Or, le bon prince était à la justice enclin :

— Il a vengé son père, il a conquis l'Algarbe;
Elle, au nom de son père, inculpe son amant. —
Et Don Fernan pensif se caresse la barbe.

— Que faire, songe-t-il, en un tel jugement? —
Chimène à ses genoux pleurait toutes ses larmes.
Il la prit par la main et très courtoisement :

— Relève-toi, ma fille, et calme tes alarmes,
Car sur le cœur d'un prince espagnol et chrétien
Les larmes de tes yeux sont de trop fortes armes.

Certes, Bivar m'est cher; c'est l'espoir, le soutien
De Castille; et pourtant j'accorde ta requête,
Il mourra si tu veux, ô Chimène, il est tien.

Dispose, il est à toi. Parle, la hache est prête! —
Ruy Diaz la regardait, grave et silencieux.
Elle ferma les yeux, elle baissa la tête.

Elle n'a pu braver ce front victorieux
Qu'illumine l'ardeur du regard qui la dompte;
Elle a baissé la tête, elle a fermé les yeux.

Elle n'est plus la fille orgueilleuse du Comte,
Car elle sent rougir son visage, enflammé
Moins encor de courroux que d'amour et de honte.

— C'est sous un bras loyal par l'honneur même armé
Que ton père a rendu son âme — que Dieu sauve!
L'homme applaudit au coup que le prince a blâmé.

Car l'honneur de Laynez et de Laÿn le Chauve,
Non moins pur que celui des rois dont je descends,
Vaut l'orgueil du sang goth qui dore ton poil fauve.

Condamne, si tu peux... Pardonne, j'y consens.
Que Gormaz et Laynez à leur antique souche
Voient par vous reverdir des rameaux florissants.

Parle, et je donne à Ruy, sur un mot de ta bouche,
Belforado, Saldagne et Carrias del Castil. —
Mais Chimène gardait un silence farouche.

Fernan lui murmura : — Dis; ne te souvient-il,
Ne te souvient-il plus de l'amour ancienne? —
Ainsi parle le Roi gracieux et subtil.

Et la main de Chimène a frémi dans la sienne.

LES CONQUÉRANTS DE L'OR

LES

CONQUÉRANTS DE L'OR

I

Après que Balboa, menant son bon cheval
Par les bois non frayés, droit, d'amont en aval,
Eut, sur l'autre versant des Cordillères hautes,
Foulé le chaud limon des insalubres côtes
De l'Isthme qui partage avec ses monts géants
La glauque immensité des deux grands Océans,
Et qu'il eut, s'y jetant tout armé de la berge,
Planté son étendard dans l'écume encor vierge,

Tous les aventuriers, dont l'esprit s'enflamma,
Rêvaient, en arrivant au port de Panama,
De retrouver, espoir cupide et magnifique,
Aux rivages dorés de la mer Pacifique,
El Dorado promis qui fuyait devant eux,
Et, mêlant avec l'or des songes monstrueux,
De forcer jusqu'au fond de ces torrides zones
L'âpre virginité des rudes Amazones
Que n'avait pu dompter la race des héros,
De renverser des dieux à têtes de taureaux
Et de vaincre, vrais fils de leur ancêtre Hercule,
Les peuples de l'Aurore et ceux du Crépuscule.

Ils savaient que, bravant ces illustres périls,
Ils atteindraient les bords où germent les béryls
Et Doboyba qui comble, en ses riches ravines,
Du vaste écroulement des temples en ruines,
La nécropole d'or des princes de Zenu;
Et que, suivant toujours le chemin inconnu
Des Indes, par delà les îles des Épices
Et la terre où bouillonne au fond des précipices
Sur un lit d'argent fin la Source de Santé,
Ils verraient, se dressant en un ciel enchanté
Jusqu'au zénith brûlé du feu des pierreries,
Resplendir au soleil les vivantes féeries
Des sierras d'émeraude et des pics de saphir
Qui recèlent l'antique et fabuleux Ophir.

Et quand Vasco Nuñez eut payé de sa tête
L'orgueil d'avoir tenté cette grande conquête,
Poursuivant après lui ce mirage éclatant,
Malgré sa mort, la fleur des Cavaliers, portant
Le pennon de Castille écartelé d'Autriche,
Pénétra jusqu'au fond des bois de Côte-Riche
A travers la montagne horrible, ou navigua
Le long des noirs récifs qui cernent Veragua,
Et vers l'Est atteignit, malgré de grands naufrages,
Les bords où l'Orénoque, enflé par les orages,
Inondant de sa vase un immense horizon,
Sous le fiévreux éclat d'un ciel lourd de poison,
Se jette dans la mer par ses cinquante bouches.

Enfin cent compagnons, tous gens de bonnes souches,
S'embarquèrent avec Pascual d'Andagoya
Qui, poussant encor plus sa course, côtoya
Le golfe où l'Océan Pacifique déferle,
Mit le cap vers le Sud, doubla l'île de Perle,
Et cingla devant lui toutes voiles dehors,
Ayant ainsi, parmi les Conquérants d'alors,
L'heur d'avoir le premier fendu les mers nouvelles
Avec les éperons des lourdes caravelles.

Mais quand, dix mois plus tard, malade et déconfit,
Après avoir très loin navigué sans profit

Vers cet El Dorado qui n'était qu'un vain mythe,
Bravé cent fois la mort, dépassé la limite
Du monde, ayant perdu quinze soldats sur vingt,
Dans ses vaisseaux brisés Andagoya revint,
Pedrarias d'Avila se mit fort en colère;
Et ceux qui, sur la foi du récit populaire,
Hidalgos et routiers, s'étaient tous rassemblés
Dans Panama, du coup demeurèrent troublés.

Or les seigneurs, voyant qu'ils ne pouvaient plus guère
Employer leur personne en actions de guerre,
Partaient pour Mexico; mais ceux qui, n'ayant rien,
Étaient venus tenter aux plages de Darien,
Désireux de tromper la misère importune,
Ce que vaut un grand cœur à vaincre la fortune,
S'entretenant à jeun des rêves les plus beaux,
Restaient l'épée oisive et la cape en lambeaux,
Quoique tous bons marins ou vieux batteurs d'estrade,
A regarder le flot moutonner dans la rade,
En attendant qu'un chef hardi les commandât.

II

Deux ans étaient passés, lorsqu'un obscur soldat
Qui fut depuis titré Marquis pour sa conquête,
François Pizarre, osa présenter la requête
D'armer un galion pour courir par delà
Puerto Pinas. Alors Pedrarias d'Avila
Lui fit représenter qu'en cette conjoncture
Il n'était pas prudent de tenter l'aventure
Et ses dangers sans nombre et sans profit; d'ailleurs
Qu'il ne lui plaisait point de voir que les meilleurs
De tous ses gens de guerre, en entreprises folles,
Prodiguassent le sang des veines espagnoles,
Et que nul avant lui, de tant de Cavaliers,
N'avait pu triompher des bois de mangliers

Qui croisent sur ces bords leurs nœuds inextricables;
Que, la tempête ayant rompu vergues et câbles
A leurs vaisseaux en vain si loin aventurés,
Ils étaient revenus mourants, désemparés,
Et trop heureux encor d'avoir sauvé la vie.

Mais ce conseil ne fit qu'échauffer son envie.
Si bien qu'avec Diego d'Almagro, par contrats,
Ayant mis en commun leur fortune et leurs bras,
Et don Fernan de Luque ayant fourni les sommes,
En l'an mil et cinq cent vingt-quatre, avec cent hommes,
Pizarre le premier, par un brumeux matin
De novembre, montant un mauvais brigantin,
Prit la mer, et lâchant au vent toute sa toile,
Se fia bravement en son heureuse étoile.

Mais tout sembla d'abord démentir son espoir.
Le vent devint bourrasque, et jusqu'au ciel très noir
La mer terrible, enflant ses houles couleur d'encre,
Défonça les sabords, rompit les mâts et l'ancre,
Et fit la triste nef plus rase qu'un radeau.
Enfin après dix jours d'angoisse, manquant d'eau
Et de vivres, sa troupe étant d'ailleurs fort lasse,
Pizarre débarqua sur une côte basse.

Au bord, les mangliers formaient un long treillis;
Plus haut, impénétrable et splendide fouillis

De lianes en fleur et de vignes grimpantes,
La berge s'élevait par d'insensibles pentes
Vers la ligne lointaine et sombre des forêts.

Et ce pays n'était qu'un très vaste marais.

Il pleuvait. Les soldats, devenus frénétiques
Par le harcèlement venimeux des moustiques
Qui noircissaient le ciel de bourdonnants essaims,
Foulaient avec horreur, en ces bas-fonds malsains,
Des reptiles nouveaux et d'étranges insectes
Ou voyaient émerger des lagunes infectes,
Sur leur ventre écaillé se traînant d'un pied tors,
Ces lézards monstrueux qu'on nomme alligators.
Et quand venait la nuit, sur la terre trempée,
Dans leurs manteaux, auprès de l'inutile épée,
Lorsqu'ils s'étaient couchés, n'ayant pour aliment
Que la racine amère ou le rouge piment,
Sur le groupe endormi de ces chercheurs d'empires
Flottait, crêpe vivant, le vol mou des vampires,
Et ceux-là qu'ils marquaient de leurs baisers velus
Dormaient d'un tel sommeil qu'ils ne s'éveillaient plus.

C'est pourquoi les soldats, par force et par prière,
Contraignirent leur chef à tourner en arrière,
Et, malgré lui, disant un éternel adieu

Au triste campement du port de Saint-Mathieu,
Pizarre, par la mer nouvellement ouverte,
Avec Bartolomé suivant la découverte,
Sur un seul brigantin d'un faible tirant d'eau
Repartit, et, doublant Punta de Pasado,
Le bon pilote Ruiz eut la fortune insigne,
Le premier des marins, d'avoir franchi la Ligne
Et poussé plus au sud du monde Occidental.

La côte s'abaissait, et les bois de santal
Exhalaient sur la mer leurs brises parfumées.
De toutes parts montaient de légères fumées,
Et les marins joyeux, accoudés aux haubans,
Voyaient les fleuves luire en tortueux rubans
A travers la campagne, et tout le long des plages
Fuir des champs cultivés et passer des villages.

Ensuite, ayant serré la côte de plus près,
A leurs yeux étonnés parurent les forêts.

Au pied des volcans morts, sous la zone des cendres,
L'ébénier, le gayac et les durs palissandres,
Jusques aux confins bleus des derniers horizons
Roulant le flot obscur des vertes frondaisons,
Variés de feuillage et variés d'essence,

Déployaient la grandeur de leur magnificence;
Et du nord au midi, du levant au ponent,
Couvrant tout le rivage et tout le continent,
Partout où l'œil pouvait s'étendre, la ramure
Se prolongeait avec un éternel murmure
Pareil au bruit des mers. Seul, en ce cadre noir,
Étincelait un lac, immobile miroir
Où le soleil, plongeant au milieu de cette ombre,
Faisait un grand trou d'or dans la verdure sombre.

Sur le sable marneux, d'énormes caïmans
Guettaient le tapir noir ou les roses flamants.
Les majas argentés et les boas superbes
Sous leurs pesants anneaux broyaient les hautes herbes,
Ou, s'enroulant autour des troncs d'arbres pourris,
Attendaient l'heure où vont boire les pécaris.
Et sur les bords du lac horriblement fertile
Où tout batracien pullule et tout reptile,
Alors que le soleil décline, on pouvait voir
Les fauves par troupeaux descendre à l'abreuvoir :
Le puma, l'ocelot et les chats-tigres souples,
Et le beau carnassier qui ne va que par couples
Et qui par-dessus tous les félins est cité
Pour sa grâce terrible et sa férocité,
Le jaguar. Et partout dans l'air multicolore
Flottait la végétale et la vivante flore;

Tandis que des cactus aux hampes d'aloès,
Les perroquets divers et les kakatoès
Et les aras, parmi d'assourdissants ramages,
Lustraient au soleil clair leurs splendides plumages,
Dans un pétillement d'ailes et de rayons,
Les frêles oiseaux-mouche et les grands papillons,
D'un vol vibrant, avec des jets de pierreries,
Irradiaient autour des lianes fleuries.

Plus loin, de toutes parts élancés, des halliers,
Des gorges, des ravins, des taillis, par milliers,
Pillant les monbins mûrs et les buissons d'icaques,
Les singes de tout poil, ouistitis et macaques,
Sakis noirs, capucins, trembleurs et sapajous,
Par les figuiers géants et les hauts acajous,
Sautant de branche en branche ou pendus par leurs queues,
Innombrables, de l'aube au soir, durant des lieues,
Avec des gestes fous hurlant et gambadant,
Tout le long de la mer les suivaient.

Cependant,
Poussé par une tiède et balsamique haleine,
Le navire, doublant le cap de Sainte-Hélène,
Glissa paisiblement dans le golfe d'azur
Où, sous l'éclat d'un jour éternellement pur,
La mer de Guayaquil, sans colère et sans lutte,

Arrondissant au loin son immense volute,
Frange les sables d'or d'une écume d'argent.

Et l'horizon s'ouvrit magnifique et changeant.

Les montagnes, dressant les neiges de leur crête,
Coupaient le ciel foncé d'une brillante arête .
D'où s'élançaient tout droits au haut de l'éther bleu
Le Prince du Tonnerre et le Seigneur du Feu :
Le mont Chimborazo dont la sommité ronde,
Dôme prodigieux sous qui la foudre gronde,
Dépasse, gigantesque et formidable aussi,
Le cône incandescent du clair Cotopaxi.

Attentif aux gabiers en vigie à la hune,
Dans le pressentiment de sa haute fortune,
Pizarre, sur le pont avec les conquérants,
Jetait sur ces splendeurs des yeux indifférents,
Quand, soudain, au détour du dernier promontoire,
L'équipage, poussant un long cri de victoire,
Dans un repli du golfe où tremblent les reflets
Des temples couverts d'or et des riches palais,
Avec ses quais noircis d'une innombrable foule,
Entre l'azur du ciel et celui de la houle,
Au bord de l'Océan vit émerger Tumbez.

Alors, se recordant ses compagnons tombés
A ses côtés, ou morts de soif et de famine,
Et voyant que le peu qui restait avait mine
De gens plus disposés à se ravitailler
Qu'à reprendre leur course, errer et batailler,
Pizarre comprit bien que ce serait démence
Que de s'aventurer dans cet empire immense;
Et jugeant sagement qu'en ce dernier effort
Il fallait à tout prix qu'il restât le plus fort,
Il prit langue parmi ces nations étranges,
Rassembla beaucoup d'or par dons et par échanges,
Et, gagnant Panama sur son vieux brigantin
Plein des fruits de la terre et lourd de son butin,
Il mouilla dans le port après trois ans de courses.
Là, se trouvant à bout d'hommes et de ressources,
Bien que fort malhabile aux manières des cours,
Il résolut d'user d'un suprême recours
Avant que de tenter sa dernière campagne,
Et de Nombre de Dios s'embarqua pour l'Espagne.

III

Or, lorsqu'il toucha terre au port de San-Lucar,
Il retrouva l'Espagne en allégresse, car
L'Impératrice-Reine, en un jour très prospère,
Comblant les vœux du prince et les désirs du père,
Avait heureusement mis au monde l'Infant
Don Philippe — que Dieu conserve triomphant!
Et l'Empereur joyeux le fêtait dans Tolède.
Là, Pizarre, accouru pour implorer son aide,
Conta ses longs travaux et, ployant le genou,
Lui fit en bon sujet hommage du Pérou.
Puis ayant présenté, non sans quelque vergogne
D'offrir si peu, de l'or, des laines de vigogne
Et deux lamas vivants avec un alpaca,
Il exposa ses droits. Don Carlos remarqua

Ces moutons singuliers et de nouvelle espèce
Dont la taille était haute et la toison épaisse;
Même, il daigna peser entre ses doigts royaux,
Fort gracieusement, la lourdeur des joyaux;
Mais quand il dut traiter l'objet de la demande,
Il répondit avec sa rudesse flamande :
Qu'il trouvait, à son gré, que le vaillant Marquis
Don Hernando Cortès avait assez conquis
En subjuguant le vaste empire des Aztèques;
Et que lui-même ainsi que les saints Archevêques
Et le Conseil étaient fermement résolus
A ne rien entreprendre et ne protéger plus,
Dans ses possessions des mers occidentales,
Ceux qui s'entêteraient à ces courses fatales
Où s'abîma jadis Diego de Nicuessa.
Mais, à ce dernier mot, Pizarre se dressa
Et lui dit : Que c'était chose qui scandalise
Que d'ainsi rejeter du giron de l'Église,
Pour quelques onces d'or, autant d'infortunés,
Qui, dans l'idolâtrie et l'ignorance nés,
Ne demandaient, voués au céleste anathème,
Qu'à laver leurs péchés dans l'eau du saint baptême.
Ensuite il lui peignit en termes éloquents
La Cordillère énorme avec ses vieux volcans
D'où le feu souverain, qui fait trembler la terre
Et fondre le métal au creuset du cratère,
Précipite le flux brûlant des laves d'or

Que garde l'oiseau Rock qu'ils ont nommé condor.
Il lui dit la nature enrichissant la fable;
D'innombrables torrents qui roulent dans leur sable
Des pierres d'émeraude en guise de galets;
La chicha fermentant aux celliers des palais
Dans des vases d'or pur pareils aux vastes jarres
Où l'on conserve l'huile au fond des Alpujarres;
Les temples du Soleil couvrant tout le pays,
Revêtus d'or, bordés de leurs champs de maïs
Dont les épis sont d'or aussi bien que la tige
Et que broutent, miracle à donner le vertige
Et fait pour rendre même un Empereur pensif,
Des moutons d'or avec leurs bergers d'or massif.

Ce discours étonna Don Carlos, et l'Altesse,
Daignant enfin peser avec la petitesse
Des secours implorés l'honneur du résultat,
Voulut que sans tarder Don François répétât,
Par-devant Nosseigneurs du Grand Conseil, ses offres
De dilater l'Église et de remplir les coffres.
Après quoi, lui passant l'habit de chevalier
De Saint-Jacque, il lui mit au cou son bon collier.
Et Pizarre jura sur les saintes reliques
Qu'il resterait fidèle aux Rois Très-Catholiques,
Et qu'il demeurerait le plus ferme soutien
De l'Église Romaine et du beau nom chrétien.
Puis l'Empereur dicta les augustes cédules

Qui faisaient assavoir, même aux plus incrédules,
Que, sauf les droits anciens des hoirs de l'Amiral,
Don François Pizarro, lieutenant général
De Son Altesse, était sans conteste et sans terme
Seigneur de tous pays, îles et terre ferme,
Qu'il avait découverts ou qu'il découvrirait.
La minute étant lue et quand l'acte fut prêt
A recevoir les seings au bas des protocoles,
Pizarre, ayant jadis peu hanté les écoles,
Car en Estremadure il gardait les pourceaux,
Sur le vélin royal d'où pendaient les grands sceaux
Fit sa croix, déclarant ne savoir pas écrire,
Mais d'un ton si hautain que nul ne put en rire.
Enfin, sur un carreau brodé, le bâton d'or
Qui distingue l'Alcade et l'Alguazil Mayor
Lui fut remis par Juan de Fonseca. La chose
Ainsi dûment réglée et sa patente close,
L'Adelantade, avant de reprendre la mer,
Et bien qu'il n'en gardât qu'un souvenir amer,
Visita ses parents dans Truxillo, leur ville,
Puis, joyeux, s'embarqua du havre de Séville
Avec les trois vaisseaux qu'il avait nolisés.
Il reconnut Gomère, et les vents alizés,
Gonflant d'un souffle frais leur voilure plus ronde,
Entraînèrent ses nefs sur la route du monde
Qui fit l'Espagne grande et Colomb immortel.

IV

Or donc, un mois plus tard, au pied du maître-autel,
Dans Panama, le jour du noble Évangéliste
Saint Jean, fray Juan Vargas lut au prône la liste
De tous ceux qui montaient la nouvelle Armada
Sous Don François Pizarre, et les recommanda.
Puis, les deux chefs ayant entre eux rompu l'hostie,
Voici de quelle sorte on fit la départie.

Lorsque l'Adelantade eut de tous pris congé,
Ce jour même, après vêpre, en tête du clergé,
L'Évêque ayant béni l'armée avec la flotte,
Don Bartolomé Ruiz, comme royal pilote,
En pompeux apparat, tout vêtu de brocart,

Le porte-voix au poing, montant au banc de quart,
Commanda de rentrer l'ancre en la capitane
Et de mettre la barre au vent de tramontane.
Alors, parmi les pleurs, les cris et les adieux,
Les soldats inquiets et les marins joyeux,
Debout sur les haubans ou montés sur les vergues
D'où flottait un pavois de drapeaux et d'exergues,
Quand le coup de canon de partance roula,
Entonnèrent en chœur l'Ave maris stella;
Et les vaisseaux, penchant leurs mâts aux mille flammes,
Plongèrent à la fois dans l'écume des lames.

La mer étant fort belle et le nord des plus frais,
Leur voyage fut prompt, et sans souffrir d'arrêts
Ou pour cause d'aiguade ou pour raison d'escale,
Courant allégrement par la mer tropicale,
Pizarre saluait avec un mâle orgueil,
Comme d'anciens amis, chaque anse et chaque écueil.
Bientôt il vit, vainqueur des courants et des calmes,
Monter à l'horizon les verts bouquets de palmes
Qui signalent de loin le golfe, et débarquant,
Aux portes de Tumbez il vint planter son camp.
Là, s'abouchant avec les Caciques des villes,
Il apprit que l'horreur des discordes civiles
Avait ensanglanté l'Empire du Soleil;
Que l'orgueilleux bâtard Atahuallpa, pareil
A la foudre, rasant villes et territoires,

Avait conquis, après de rapides victoires,
Cuzco, nombril du monde, où les Rois, ses aïeux,
Dieux eux-mêmes, siégeaient parmi les anciens Dieux,
Et qu'il avait courbé sous le joug de l'épée
La terre de Manco sur son frère usurpée.

Aussitôt, s'éloignant de la côte à grands pas,
A travers le désert sablonneux des pampas,
Tout joyeux de mener au but ses vieilles bandes,
Pizarre commença d'escalader les Andes.

De plateaux en plateaux, de talus en talus,
De l'aube au soir allant jusqu'à n'en pouvoir plus,
Ils montaient, assaillis de funèbres présages.
Rien n'animait l'ennui des mornes paysages.
Seul, parfois, ils voyaient miroiter au lointain
Dans sa vasque de pierre un lac couleur d'étain.
Sous un ciel tour à tour glacial et torride,
Harassés et tirant leurs chevaux par la bride,
Ils plongeaient aux ravins ou grimpaient aux sommets;
La montagne semblait prolonger à jamais,
Comme pour épuiser leur marche errante et lasse,
Ses gorges de granit et ses crêtes de glace.
Une étrange terreur planait sur la sierra
Et plus d'un vieux routier dont le cœur se serra
Pour la première fois y connut l'épouvante.
La terre sous leurs pas, convulsive et mouvante,

Avec un sourd fracas se fendait, et le vent,
Au milieu des éclats de foudre, soulevant
Des tourmentes de neige et des trombes de grêles,
Se lamentait avec des voix surnaturelles.
Et roidis, aveuglés, éperdus, les soldats,
Cramponnés aux rebords à pic des quebradas,
Sentaient sous leurs pieds lourds fuir le terrain qui glisse.
Sur leurs fronts la montagne était abrupte et lisse,
Et plus bas, ils voyaient, dans leurs lits trop étroits,
Rebondissant le long des bruyantes parois,
Aux pointes des rochers qu'un rouge éclair allume,
Se briser les torrents en poussière d'écume.
Le vertige, plus haut, les gagna. Leurs poumons
Saignaient en aspirant l'air trop subtil des monts,
Et le froid de la nuit gelait la triste troupe.
Tandis que les chevaux, tournant en rond leur croupe,
L'un sur l'autre appuyés, broutaient un chaume ras,
Les soldats, violant les tombeaux Aymaras,
En arrachaient les morts cousus dans leurs suaires
Et faisaient de grands feux avec ces ossuaires.

Pizarre seul n'était pas même fatigué.
Après avoir passé vingt rivières à gué,
Traversé des pays sans hameaux ni peuplade,
Souffert le froid, la faim, et tenté l'escalade
Des monts les plus affreux que l'homme ait mesurés,
D'un regard, d'une voix et d'un geste assurés,

Au cœur des moins hardis il soufflait son courage;
Car il voyait, terrible et somptueux mirage,
Au feu de son désir briller Caxamarca.

Enfin, cinq mois après le jour qu'il débarqua,
Les pics de la sierra lui tenant lieu de phare,
Il entra, les clairons sonnant tous leur fanfare,
A grand bruit de tambours et la bannière au vent,
Sur les derniers plateaux, et poussant en avant,
Sans laisser aux soldats le temps de prendre haleine,
En hâte, il dévala le chemin de la plaine.

V

Au nombre de cent six marchaient les gens de pied.
L'histoire a dédaigné ces braves, mais il sied
De nommer par leur nom, qu'il soit noble ou vulgaire,
Tous ceux qui furent chefs dans cette illustre guerre
Et de dire la race et le poil des chevaux,
Ne pouvant, au récit de leurs communs travaux,
Ranger en même lieu que des bêtes de somme
Ces vaillants serviteurs de tout bon gentilhomme.

Voici. Soixante et deux cavaliers hidalgos
Chevauchent, par le sang et la bravoure égaux,
Autour des plis d'azur de la royale enseigne
Où près du château d'or le pal de gueules saigne

Et que brandit, flanqué du chroniqueur Xerez,
Le fougueux Gabriel de Rojas, l'alferez,
Dont le pourpoint de cuir bordé de cannetilles
Est gaufré du royal écu des deux Castilles,
Et qui porte à sa toque en velours d'Aragon
Un saint Michel d'argent terrassant le dragon.
Sa main ferme retient ce fameux cheval pie
Qui s'illustra depuis sous Carbajal l'Impie;
Cet andalou de race arabe, et mal dompté,
Qui mâche en se cabrant son mors ensanglanté
Et de son dur sabot fait jaillir l'étincelle,
Peut dépasser, ayant son cavalier en selle,
Le trait le plus vibrant que saurait décocher
Du nerf le mieux tendu le plus vaillant archer.

A l'entour de l'enseigne en bon ordre se groupe,
Poudroyant au soleil, tout le gros de la troupe :
C'est Juan de la Torre; Cristobal Peralta,
Dont la devise est fière : Ad summum per alta;
Le borgne Domingo de Serra-Luce; Alonze
De Molina, très brun sous son casque de bronze;
Et François de Cuellar, gentilhomme andalous,
Qui chassait les Indiens comme on force des loups;
Et Mena qui, parmi les seigneurs de Valence,
Était en haut renom pour manier la lance.
Ils s'alignent, réglant le pas de leurs chevaux
D'après le train suivi par leurs deux chefs rivaux,

Del Barco qui, fameux chercheur de terres neuves,
Avec Orellana descendit les grands fleuves,
Et Juan de Salcedo qui, fier d'un noble sang,
Quoique sans barbe encor, s'avance au premier rang
Sur un brave étalon cap de more qui fume
Et piaffe en secouant son frein blanchi d'écume.

Derrière, tout marris de marcher sur leurs pieds,
Viennent les démontés et les estropiés.
Juan Forès pique en vain d'un carreau d'arbalète
Un vieux rouan fourbu qui bronche et qui halète;
Ribera l'accompagne, et laisse à l'abandon
Errer distraitement la bride et le bridon
Au col de son bai-brun qui boite d'un air morne,
S'étant, faute de fers, usé toute la corne.
Avec ces pauvres gens marche don Pèdre Alcon,
Lequel en son écu porte d'or au faucon
De sable, grilleté, chaperonné de gueules;
Ce vieux seigneur jadis avait tourné les meules
Dans Grenade, du temps qu'il était prisonnier
Des mécréants. Ce fut un bon pertuisanier.

Ainsi bien escortés, à l'amble de leurs mules,
Fort pacifiquement s'en vont les deux émules :
Requelme, le premier, comme bon Contador,
Reste silencieux, car le silence est d'or;

Quant au licencié Gil Tellez, le Notaire,
Il dresse en son esprit le futur inventaire,
Tout prêt à prélever, au taux juste et légal,
La part des Cavaliers après le Quint Royal.

Or, quelques fourrageurs restés sur les derrières,
Pour rejoindre leurs rangs, malgré les fondrières,
A leurs chevaux lancés ayant rendu la main,
Et bravant le vertige et brûlant le chemin,
Par la montagne à pic descendaient ventre à terre.
Leur galop furieux fait un bruit de tonnerre.
Les voici : bride aux dents, le sang aux éperons,
Dans la foule effarée, au milieu des jurons,
Du tumulte, des cris, des appels à l'Alcade,
Ils débouchent. Le chef de cette cavalcade,
Qui, d'aspect arrogant et vêtu de brocart,
Tandis que son cheval fait un terrible écart,
Salue Alvar de Paz qui devant lui se range,
En balayant la terre avec sa plume orange,
N'est autre que Fernan, l'aîné, le plus hautain
Des Pizarre, suivi de Juan, et de Martin
Qu'on dit d'Alcantara, leur frère par le ventre.
Briceño qui, depuis, se fit clerc et fut chantre
A Lima, n'étant pas très habile écuyer,
Dans cette course folle a perdu l'étrier,
Et, voyant ses amis déjà loin, se dépêche
Et pique sa jument couleur de fleur de pêche.

Le brave Antonio galope à son côté;
Il porte avec orgueil sa noble pauvreté,
Car, s'il a pour tout bien l'épée et la rondache,
Son cimier héraldique est ceint des feuilles d'ache
Qui couronnent l'écu des ducs de Carrion.

Ils passent, soulevant un poudreux tourbillon.

A leurs cris, un seigneur, de ceux de l'avant-garde,
S'arrête, et, retournant son cheval, les regarde.
Il monte un genet blanc dont le caparaçon
Est rouge, et pour mieux voir se penche sur l'arçon.
C'est le futur vainqueur de Popayan. Sa taille
Est faite pour vêtir le harnois de bataille.
Beau comme un Galaor et fier comme un César,
Il marche en tête, ayant pour nom Benalcazar.
Près d'Oreste voici venir le bon Pylade :
Très basané, le chef coiffé de la salade,
Il rêve, enveloppé dans son large manteau;
C'est le vaillant soldat Hernando de Soto
Qui, rude explorateur de la zone torride,
Découvrira plus tard l'éclatante Floride
Et le père des eaux, le vieux Meschacébé.
Cet autre qui, casqué d'un morion bombé,
Boucle au cuir du jambard la lourde pertuisane
En flattant de la voix sa jument alezane,
C'est l'aventurier grec Pedro de Candia,

Lequel ayant brûlé dix villes, dédia,
Pour expier ces feux, dix lampes à la Vierge.
Il regarde, au sommet dangereux de la berge,
Caracoler l'ardent Gonzalo Pizarro,
Qui depuis, à Lima, par la main du bourreau,
Ainsi que Carbajal, eut la tête branchée
Sur le gibet, après qu'elle eut été tranchée
Aux yeux des Cavaliers qui, séduits par son nom,
Dans Cuzco révolté haussèrent son pennon.
Mais lui, bien qu'à son roi déloyal et rebelle,
Étant bon hidalgo, fit une mort très belle.

A quelques pas, l'épée et le rosaire au flanc,
Portant sur les longs plis de son vêtement blanc
Un scapulaire noir par-dessus le cilice
Dont il meurtrit sa chair et dompte sa malice,
Chevauche saintement l'ennemi des faux dieux,
Le très savant et très miséricordieux
Moine dominicain fray Vincent de Valverde
Qui, tremblant qu'à jamais leur âme ne se perde
Et pour l'éternité ne brûle dans l'Enfer,
Fit périr des milliers de païens par le fer
Et les auto-da-fés et la hache et la corde,
Confiant que Jésus, en sa miséricorde,
Doux rémunérateur de son pieux dessein,
Recevrait ces martyrs ignorants dans son sein.

Enfin, les précédant de dix longueurs de vare,
Et le premier de tous, marche François Pizarre.

Sa cape, dont le vent a dérangé les plis,
Laisse entrevoir la cotte et les brassards polis ;
Car, seul parmi ces gens, pourtant de forte race,
Qui tous avaient quitté l'acier pour la cuirasse
De coton, il gardait, sous l'ardeur du Cancer,
Sans en paraître las, son vêtement de fer.

Son barbe cordouan, rétif, faisait des voltes
Et hennissait; et lui, châtiant ces révoltes,
Laissait parfois sonner contre ses flancs trop prompts
Les molettes d'argent de ses lourds éperons,
Mais sans plus s'émouvoir qu'un cavalier de pierre,
Immobile, et dardant de sa sombre paupière
L'insoutenable éclat de ses yeux de gerfaut.

Son cœur aussi portait l'armure sans défaut
Qui sied aux conquérants, et, simple capitaine,
Il caressait déjà dans son âme hautaine
L'espoir vertigineux de faire, tôt ou tard,
Un manteau d'Empereur des langes du bâtard.

VI

Ainsi précipitant leur rapide descente
Par cette route étroite, encaissée et glissante,
Depuis longtemps, suivant leur chef, et, sans broncher,
Faisant crouler sous eux le sable et le rocher,
Les hardis cavaliers couraient dans les ténèbres
Des défilés en pente et des gorges funèbres
Qu'éclairait par en haut un jour terne et douteux;
Lorsque, subitement, s'effondrant devant eux,
La montagne s'ouvrit sur le ciel comme une arche
Gigantesque, et, surpris au milieu de leur marche
Et comme s'ils sortaient d'une noire prison,
Dans leurs yeux aveuglés l'espace, l'horizon,

L'immensité du vide et la grandeur du gouffre
Se mêlèrent, abîme éblouissant. Le soufre,
L'eau bouillante, la lave et les feux souterrains,
Soulevant son échine et crevassant ses reins,
Avaient ouvert, après des siècles de bataille,
Au flanc du mont obscur cette splendide entaille.

Et, la terre manquant sous eux, les Conquérants
Sur la corniche étroite ayant serré leurs rangs,
Chevaux et cavaliers brusquement firent halte.

Les Andes étageaient leurs gradins de basalte,
De porphyre, de grès, d'ardoise et de granit,
Jusqu'à l'ultime assise où le roc qui finit
Sous le linceul neigeux n'apparaît que par place.
Plus haut, l'âpre forêt des aiguilles de glace
Fait vibrer le ciel bleu par son scintillement;
On dirait d'un terrible et clair fourmillement
De guerriers cuirassés d'argent, vêtus d'hermine,
Qui campent aux confins du monde et que domine
De loin en loin, colosse incandescent et noir,
Un volcan qui, dressé dans la splendeur du soir,
Hausse, porte-étendard de l'hivernal cortège,
Sa bannière de feu sur un peuple de neige.

Mais tous fixaient leurs yeux sur les premiers gradins
Où, près des cours d'eau chaude, au milieu des jardins,
Ils avaient vu, dans l'or du couchant éclatantes,
Blanchir à l'infini les innombrables tentes
De l'Inca, dont le vent enflait les pavillons;
Et de la solfatare en de tels tourbillons
Montaient confusément d'épaisses fumerolles,
Que dans cette vapeur, couverts de banderoles,
La plaine, les coteaux et le premier versant
De la montagne avaient un aspect très puissant.

Et tous les Conquérants, dans un morne silence,
Sur le col des chevaux laissant pendre la lance,
Ayant considéré mélancoliquement
Et le peu qu'ils étaient et ce grand armement,
Pâlirent. Mais Pizarre, arrachant la bannière
Des mains de Gabriel Rojas, d'une voix fière :
— Pour Don Carlos, mon maître, et dans son Nom Royal,
Moi, François Pizarro, son serviteur loyal,
En la forme requise et par-devant Notaire,
Je prends possession de toute cette terre;
Et je prétends de plus que si quelque rival
Osait y contredire, à pied comme à cheval,
Je maintiendrai mon droit et laverai l'injure;
Et par mon saint patron, Don François, je le jure! —

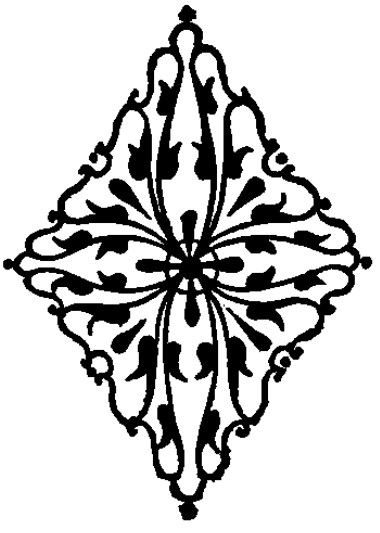
Et ce disant, d'un bras furieux, dans le sol
Qui frémit, il planta l'étendard espagnol
Dont le vent des hauteurs qui soufflait par rafales
Tordit superbement les franges triomphales.

Cependant les soldats restaient silencieux,
Éblouis par la pompe imposante des cieux.

Car derrière eux, vers l'ouest, où sans fin se déroule
Sur des sables lointains la Pacifique houle,
En une brume d'or et de pourpre, linceul
Rougi du sang d'un Dieu, sombrait l'antique Aïeul
De celui qui régnait sur ces tentes sans nombre.
En face, la sierra se dressait haute et sombre.
Mais quand l'astre royal dans les flots se noya,
D'un seul coup, la montagne entière flamboya
De la base au sommet, et les ombres des Andes,
Gagnant Caxamarca, s'allongèrent plus grandes.
Et tandis que la nuit, rasant d'abord le sol,
De gradins en gradins haussait son large vol,
La mourante clarté, fuyant de cime en cime,
Fit resplendir enfin la crête plus sublime;
Mais l'ombre couvrit tout de son aile. Et voilà
Que le dernier sommet des pics étincela,

Et s'éteignit.

Alors, formidable, enflammée
D'un haut pressentiment, tout entière, l'armée,
Brandissant ses drapeaux sur l'occident vermeil,
Salua d'un grand cri la chute du Soleil.



Sonnets

et

Poèmes divers

A MON PÈRE

dont les cheveux avaient blanchi avant l'âge

Le sépulcre est la porte où s'ouvre un nouveau monde.
L'homme sage et pieux l'a toujours attesté,
Mais le méchant épouvanté
Redoute le sépulcre et son horreur profonde!

Vérité trois fois sainte! Ah! pour la démontrer
Ta douleur, ô mon père! est assez éloquente;
Et dans mon âme que tourmente
Un doute criminel, cette foi va rentrer!

Brave la calomnie et sa perfide adresse :
Ton cœur s'est reposé docile, en la promesse
Qu'autrefois jura le Seigneur :
« Pour l'homme tendre et doux je garde ma douceur. »

Témoins de tes vertus, les peuples te bénissent,
Et sur le front hideux de ceux qui te haïssent
Versent la malédiction,
De leurs noirs attentats juste punition.

Tes cheveux blancs du temps n'attestent point l'injure,
Mais un noble malheur!... Regarde à l'horizon
Ce volcan! Et dis-moi, si sa neige est si pure,
N'est-ce pas que le Ciel est voisin de son front?

1859.

A LA FONTAINE DE LA INDIA

Seul, quand finit le jour auprès de la fontaine,
J'aime à m'asseoir, rêvant à sa douce fraîcheur,
A laisser la pensée échapper de mon cœur,
Comme les gouttes d'eau de son urne trop pleine.

A la tiède splendeur de la lune sereine,
Sous ton blanc vêtement que traça le sculpteur,
Tu sembles t'animer, et ma charmante erreur
Prête des traits amis à ta forme incertaine.

O ma belle Indienne, amante du Soleil,
Que Colomb éveilla du virginal sommeil,
Où te berçait le chant des vagues amoureuses,

Cuba, ô mon pays, sous tes palmiers si beaux,
Qu'il est doux d'écouter la voix de tes ruisseaux,
Les murmures d'amour de tes nuits lumineuses!

La Havane, 5 mars 1860.

LES BOIS AMÉRICAINS

(FRAGMENT)

Les érables, rayés de blanc et de bleu pâle,
Dressent avec orgueil leurs colonnes d'argent;
Les papayers aux fruits d'émeraude et d'opale
Croissent près du figuier au feuillage changeant;
Les lianes rampant, s'entrelaçant aux branches,
Vont lancer hardiment au ciel leurs grappes blanches,
Et ces arbres moussus, ces palmiers, ces taillis,
Inextricable amas de fougères géantes,
D'indissolubles nœuds et de fleurs éclatantes,
Forment un incroyable et splendide fouillis.

La lagune verdit, morne et silencieuse;
Juché sur une patte et l'air triste et songeur,
Comme sondant de l'œil l'onde mystérieuse,
Le flamant rose dort. — Déjà l'oiseau plongeur
Ne trouble plus des flots l'immobilité sombre,

Ne fait plus ruisseler en feux étincelants
Sur son aile d'azur des arcs-en-ciel tremblants
Dans une goutte d'eau. Sous ces soleils sans ombre,
La vie est en suspens. — L'esprit anéanti
Ne peut plus réveiller le sang appesanti.

Alors, étendu sous un toit de branches vertes,
Et regardant sans voir les pages entr'ouvertes,
Que c'est bon de rêver, solitaire, au doux bruit
De la source qui pleure un éternel ennui;
De se sentir à l'ombre et de laisser les rêves
Printaniers s'élever avec l'odeur des sèves!
Que c'est bon d'admirer vaguement la beauté
Splendide des grands bois ruisselants de lumière,
L'esprit anéanti dans la Tranquillité
Qui berce sur son sein rêveur la terre entière!

Cependant le soleil dans le ciel embrasé
Descendait, se penchant, plein d'amour, pour baiser
De sa lèvre de feu les cimes empourprées.
Le *musicien* s'éveille, et ses notes cuivrées
Semblent l'écho plaintif d'un orchestre lointain;
Un bruit inexplicable, un murmure incertain
Flottent dans l'air brûlant et tout chargé d'aromes;
Sur la mousse fleurie on entend bourdonner
Les abeilles, on voit dans l'air tourbillonner,
Comme une poudre d'or, des millions d'atomes.

Les nuages, oiseaux voyageurs dans les cieux,
Découpent sur l'azur leurs bords capricieux,
Leurs bizarres dessins et leurs franges dorées
De l'oblique soleil; les cimes empourprées
Commencent à frémir sous la brise du soir
Qui monte lentement, comme un reste d'espoir
Dans une âme lassée. — A ces faibles bouffées,
Répondent au lointain en plaintes étouffées
Les rumeurs des forêts. — Les *filaos* géants
Tordent leurs grêles troncs, comme des bras vivants;
Et quand l'astre du jour, étincelant, splendide,
Jetait, en s'abîmant dans des flots d'or fluide,
Le sourire si doux de ses derniers adieux,
Les grands bois s'éveillaient, et mille bruits joyeux,
Semblant monter du sein de la mère nature,
Couraient comme un frisson aux cimes de verdure.

1860.

*
* *

C'ÉTAIT un soir d'été; — j'étais tout auprès d'elle
Assis dans le salon. La fraîche odeur du foin
Montait avec la nuit qui s'étoilait au loin;
Aux rayons de la lune, oh! comme elle était belle!

Je crois encor la voir dans sa taille élancée;
Sa tête illuminée aux éclairs de ses yeux...
Ses yeux aux longs cils noirs où se miraient les cieux,
Dans leur azur profond reflétant sa pensée.

Nous nous tûmes longtemps. — La nuit et le silence
Murmuraient à nos cœurs leur langage divin;
Sa main, sans y songer, alla presser ma main;
O premières amours! O souvenirs d'enfance!

Alors en se levant avec un doux sourire,
Comme ta Georgina dans le Saule, ô Musset,
Elle dit d'une voix d'un pénétrant effet,
Comme les flots plaintifs ou le vent qui soupire :

« Pâle étoile du soir, messagère lointaine... »
— Et la nuit frissonnant dans les bois rafraîchis
Versait ses flots d'argent sur les gazons blanchis,
Et mon âme buvait sa volupté sereine.

Quand elle soupirait : « Un seul instant, arrête,
« Étoile de l'Amour, ne descends pas des cieux, »
Sa voix tremblait, des pleurs avaient mouillé ses yeux,
Sur mon sein frémissant elle pencha sa tête.

Oh ! qui me la rendra, l'illusion perdue?
La jeunesse, la foi, l'espérance qui fuit?
La céleste lueur a glissé dans la nuit,
L'étoile de l'Amour du ciel est descendue.

Pour briser cet amour embaumé d'innocence,
Vase plein du parfum de nos cœurs de seize ans,
Et ces chers souvenirs si frais et si vivants,
Hélas! il a suffi de quelques mois d'absence!

Un autre peut t'aimer et te dire : « Je t'aime! »
Un autre peut fermer tes lèvres d'un baiser,
Un autre peut pleurer de tes larmes, oser
Te serrer dans ses bras de l'étreinte suprême!

Et moi qui t'aimais comme on adore Marie
Quand on est tout enfant, d'un amour si pieux;
Moi qui lisais ton cœur dans l'azur de tes yeux...
Oh! je ne puis pleurer, car la source est tarie!

Vous du moins, pauvres vers, pleurez sur mon doux rêve,
Soyez un souvenir d'immortelles amours,
Un pur myosotis que je garde toujours
Et qui rappelle au cœur ton nom, ô Geneviève!

Fortuna, 4 octobre 1860.

A UNE MORTE

Pour les cœurs purs la mort n'est qu'un sommeil.

Chere âme, lorsque Dieu t'a prise à cette terre,
Le coup fut si cruel que je n'ai pas pleuré :
C'était un trop vil prix, et je m'étais juré
De garder à jamais ce triste et doux mystère.

Je ne t'ai pas pleurée! Un vulgaire malheur
A des larmes aussi. — Les pleurs ont leur ivresse,
Et pour le saint amour d'une telle maîtresse,
Je n'ai voulu chanter qu'un hymne intérieur.

Maintenant qu'il n'est rien de ce qui fut la femme,
Que la terre a le corps que j'avais tant aimé,
Et que j'ai pu compter dans mon cœur refermé
Goutte à goutte tombant les larmes de mon âme;

Maintenant que je sens le plus pur de moi-même,
Mon amour, que la mort m'avait rendu plus cher,
S'élever par la foi vers un espoir suprême
Et rompre sans effort les liens de la chair;

Je veux, ô mon amie, embaumer ta mémoire
Dans ces versets pieux; je veux frapper mon cœur
Pour en faire jaillir la sublime liqueur :
Je ne veux pas pleurer, je veux prier et croire.

Croyons ! Pour les cœurs purs la mort n'est qu'un sommeil;
Le corps n'est que poussière et l'âme est immortelle,
Et le souffle d'en haut qui soulève son aile
L'emporte par l'amour vers un divin soleil.

Prions ! Aux cœurs blessés Dieu donna la prière.
Les deux genoux en terre et le front vers le ciel,
Je te revois encor, Rêve Immatériel !
Flotter dans la céleste et sereine lumière !

Paris, 18 décembre 1862.

NUIT D'ÉTÉ

I

Tout vivait, tout chantait; les stridentes cigales
Commençaient leur concert : les grillons dans les prés
Remplissaient l'air vibrant de leurs notes égales,
Et les champs se teignaient de reflets empourprés.

O parfums, ô désirs, ô rougeurs de la Terre,
Frémissant au baiser du soleil qui s'enfuit!
O murmures d'amour, ô pudique mystère
Que cherchent les amants dans l'ombre de la nuit!

Et tout semblait s'unir dans la même harmonie :
Un soupir amoureux errait dans les roseaux;
Et j'entendais monter cette plainte infinie
De l'invisible esprit qui fait chanter les eaux.

Découpés sur le ciel où la lune étincelle,
Je voyais se pencher les sveltes peupliers;
Comme un frémissement de l'âme universelle
Passait dans leurs rameaux par la brise pliés.

Il me semblait entendre un long battement d'ailes,
Et des fleurs de cactus qui vont s'épanouir
Des formes s'élevant indistinctes et frêles
Dans un rayon de lune allaient s'évanouir.

Les sylphes, qui dormaient dans le fond de leurs urnes,
S'échappent lestement de leur douce prison,
Et, se baignant sans peur dans les fraîcheurs nocturnes,
Valsent légèrement sans courber le gazon.

II

Viens! l'amour est si doux et la nuit est si pure!
Les parfums vers le ciel comme d'un encensoir
S'élèvent, et j'entends dans le calme du soir
Palpiter vaguement le cœur de la nature.

Viens! La nuit est si pure et l'amour est si doux!
La beauté, l'harmonie et l'immortelle ivresse,
Tous ces hymnes sans fin d'amour et de tendresse,
Ne forment qu'une voix qui soupire pour nous.

Dans un air embaumé les molles rêveries
Se balancent sans bruit sur les ailes du vent;
Il est doux, deux à deux, d'écouter en rêvant
Les insectes chanter dans l'herbe des prairies.

Il est doux de sentir tout son être abîmé
Dans cette volupté de l'amour sans mélange
Et de goûter bien loin de la terrestre fange
L'ineffable bonheur de se savoir aimé.

Aimons-nous chastement, car c'est là qu'est la force.
Allons loin des humains et du monde moqueur
Dans le calme des nuits écouter notre cœur;
Car pour trouver la sève il faut creuser l'écorce.

Il est beau de s'aimer d'un amour virginal,
D'être deux dans le monde et ne faire qu'une âme,
Et d'aller, confiant dans le cœur d'une femme,
Appuyé sur l'amour conquérir l'idéal!

III

J'étais jeune, ignorant de l'humaine science,
Quand j'entrai dans la vie, et je gardais en moi
Comme un trésor sacré la noble bonne foi
Et du bien et du beau l'immuable croyance.

Après tant de vaincus je voulais à mon tour
Par de nobles ardeurs régénérer le monde,
Et je croyais pouvoir d'une cendre inféconde
Faire jaillir le feu de l'immortel amour.

Mais je n'ai rencontré que froide indifférence,
Et le dégoût au fond de mon cœur attristé;
Après avoir vu l'homme, il ne m'est rien resté
De mes illusions, si ce n'est l'espérance.

Lorsque vers l'idéal mon âme se tendait,
J'espérais un sauveur qui pour moi devait naître,
Car je t'aimais longtemps avant de te connaître,
Et c'était toujours toi que mon cœur attendait.

Je crus quand je te vis si belle, ô bien-aimée!
Qu'un coup rude et soudain droit au cœur me frappait,
Et je compris alors qu'il se développait
Comme une âme nouvelle en moi-même enfermée.

T'en souviens-tu? Pour moi je n'oublierai jamais
Ta splendide beauté; sous ton regard de flamme,
Comme un souffle héroïque a passé sur mon âme;
Je me sentis heureux et meilleur, car j'aimais!

MARS

Voici mars! C'est le mois où la grêle et la pluie
Semblent tomber afin qu'un rayon les essuie :
On dirait des larmes d'amour.
Déjà, malgré le froid, la sève monte aux branches,
Et, faisant des lilas fleurir les grappes blanches,
Sourit le Printemps de retour.

Le dieu court au soleil par les jeunes feuillées,
Ranimant de baisers les fleurs ensommeillées
Que tenait captives l'hiver ;
Il échauffe la terre où le germe repose,
Et pour épanouir quelque bouton de rose
Entr'ouvre son corselet vert.

Tout fermente, tout vit; la nature inquiète
Sent la sève et l'amour lui monter à la tête.
O frais et printanier réveil!
O premières ardeurs! La terre, ivre, se noie
Dans la blonde lumière et la féconde joie
Que verse à longs flots le soleil.

Mais Mars est inconstant! Viennent les giboulées!
Et les fleurs qui, déjà, se riant des gelées,
Commençaient à s'épanouir,
Verront en un seul jour, sous les coups de la grêle,
Leurs pétales tomber, neige rose, et leur frêle
Espérance s'évanouir.

La nature par là nous avertit, mignonne,
De profiter du temps où notre âge fleuronne
En sa printanière saison;
Car le cœur, dont aussi la virginité passe,
Ne retrouve jamais la fraîcheur et la grâce
De sa première floraison.

BALLADE SENTIMENTALE

L'AUBE froide et décolorée
Traîne après elle un jour blafard;
Il pleut, et la terre éplorée
S'enveloppe dans le brouillard.
Ma vie est toute déflorée.

La vigne frappe tristement
Le vieux mur de ses branches mortes;
Le vent siffle lugubrement
Et gémit à travers les portes.
L'ennui m'envahit lentement.

Ma douleur même est ignorée!
Et quand mon pauvre cœur flétri
Veut sortir de l'ombre abhorrée,
Il y retombe tout meurtri.
Ma vie est toute déflorée.

Calme, cœur blessé, ton tourment;
Souviens-toi de la bien-aimée.
— La fleur ne s'ouvre qu'un moment,
Et mon âme s'est refermée. —
L'ennui m'envahit lentement.

Jadis la lumière sacrée
Brillait sur deux fronts de vingt ans.
J'aimais une fière adorée,
J'aimais... Hélas! depuis ce temps
Ma vie est toute déflorée.

Le soleil lutte vainement
Pour percer le brouillard. La pluie
Tombe silencieusement,
Et pas un rayon qui l'essuie!
L'ennui m'envahit lentement.

Aurore longtemps désirée!
Amour, du cœur divin réveil,
Illuminant l'âme enivrée,
Quand te lèveras-tu, soleil!
Sur ma jeunesse déflorée?

CHANSON

C'ÉTAIT un soir embaumé de printemps :
Tes yeux brillaient, et moi j'avais vingt ans!
Je te parlais, et sous la mousseline
Ton cœur battait dans ta jeune poitrine;
— Depuis ce jour qu'il s'est passé de temps! —
Et je pressais une taille mutine
Par un beau soir embaumé de printemps.

Tes yeux brillaient, et moi j'avais vingt ans!
Tout soupirait dans les prés éclatants;
L'amour versait à notre âme attendrie
Une sereine et molle rêverie :
— C'était un soir embaumé de printemps, —
Nous allongions la douce causerie,
Tes yeux brillaient, et moi j'avais vingt ans.

Depuis ce jour qu'il s'est passé de temps!
Comme autrefois sur les prés éclatants
Le dieu-soleil en souriant s'incline,
Cœurs amoureux, robes de mousseline,
Se voient encore au doux mois de printemps,
Mais rien ne bat dans ta froide poitrine.
Le cœur, hélas! n'a pas toujours vingt ans!

COUCHER DE SOLEIL

L'Orient commençait à s'obscurcir. — La terre,
Immobile et pâmée, en silence buvait
La torride chaleur : tout dormait. — La lumière
En minces filets d'or du feuillage pleuvait,
Et les arbres géants sur les gazons plus sombres
Dessinaient leurs grands troncs que prolongent les ombres.

Et le soleil versait ses obliques rayons,
Et, laissant dans l'éther d'éblouissants sillons,
Des lambeaux enflammés de pourpre triomphale,
Descendait lentement vers l'onde occidentale;
Mais avant d'y plonger, dans le ciel embrasé
Il s'attardait encor, plein d'amour, pour baiser
La terre et les forêts de lumière enivrées.

Le musicien s'éveille, et ses notes cuivrées
Semblent l'écho plaintif d'un orchestre lointain;
Un bruit inexplicable, un murmure incertain
Flottent dans l'air brûlant et tout chargé d'aromes;
Sur la mousse fleurie on entend bourdonner
Les abeilles; l'on voit dans l'air tourbillonner,
Comme une poudre d'or, des millions d'atomes.

Les nuages, oiseaux voyageurs dans les cieux,
Découpent sur l'azur leurs bords capricieux,
Leurs bizarres dessins et leurs franges dorées
Par l'oblique soleil. — Les cimes empourprées
Commencent à frémir sous la brise du soir
Qui monte lentement comme un reste d'espoir
Dans une âme lassée. — A ces faibles bouffées
S'élèvent par degrés des rumeurs étouffées;
Les *filaos* que berce un souffle aérien
Rendent les sons légers du luth éolien,
Et quand l'astre du jour étincelant, splendide,
Jetait, en s'abîmant dans des flots d'or fluide,
Le sourire si doux de ses derniers adieux,
Les grands bois s'éveillaient, et mille bruits joyeux,
Semblant monter du sein de la Mère-Nature,
Couraient comme un frisson aux cimes de verdure.
C'est l'heure où, secouant les terrestres ennuis,
Le poète s'enivre à la brise des nuits;

Dans un air sillonné par des mouches de flamme,
Tous les êtres, vaincus par la chaleur du jour,
Semblent se réunir et n'avoir plus qu'une âme
Pour boire la fraîcheur et palpiter d'amour!
Heure mystérieuse, où la fleur demi-close
Du nocturne cactus, de sa corolle rose,
Laisse échapper dans l'air des parfums pénétrants,
Si perfides, si doux, que l'on croit, par instants,
Sentir passer sur soi comme un chant de sirène,
Tout imprégné d'amour; alors la lune, reine,
Mélancolique et douce, entr'ouvrant ses beaux yeux,
Verse aux gazons plus frais ses pleurs silencieux,
Illumine la nuit en semant sur ses voiles
Les grains étincelants de son collier d'étoiles.

LA MORT D'AGAMEMNON

Dans le fond du palais, sur sa couche d'airain,
Agamemnon repose et son âme se noie
Dans le divin sommeil; le souvenir de Troie
Vient à peine parfois plisser son front serein.

Il dort, et pour ses yeux le jour du lendemain
Ne luira pas. Le cœur plein de haine et de joie,
Clytemnestre déjà désigne de la main
A son timide amant cette royale proie.

Il tremble : ses cheveux se hérissent d'effroi;
Mais, vers le lit de pourpre où repose le roi,
L'enlaçant fortement d'une étreinte enivrante,

Elle le pousse; ils vont, sans haleine, à pas lents...
Égisthe va frapper... Et la lampe mourante
Les éclaire tous deux de ses reflets sanglants.

L'HÉLIOTROPE

L'HÉLIOTROPE entr'ouvre à l'Orient sa fleur,
Où tremble en se jouant la lumière irisée,
Et sourit au travers de l'humide rosée,
Comme un bel œil d'azur où se suspend un pleur.

Il est midi. La fleur par le soleil baisée
Aspire avidement son ardente chaleur;
Le flamboyant amant, de sa lèvre embrasée,
La brûle et fait pâlir sa vivante couleur.

Enfin, toute flétrie, elle demande l'ombre;
Mais le Dieu, la criblant de ses flèches sans nombre,
Lui verse sans pitié son implacable jour.

C'est après ce destin que soupire mon âme,
Et dût-elle en mourir, ah! verse-lui ta flamme,
Soleil ardent, soleil de l'invincible amour!

LE TRIOMPHE D'IACCHOS

Évohé! La cymbale a frappé les échos;
C'est le Dieu deux fois né, fils de Zeus, Iacchos.
Il mène en souriant des tigres d'Hyrcanie,
Symbole de la force aux ordres du génie.

Pâle, et saignante encor des blessures d'Éros,
Ariane, oubliant l'infidèle héros,
De sa lèvre enivrée où flotte l'ambroisie
Rit amoureusement au dompteur de l'Asie.

Il s'avance, et Cybèle a frémi dans ses flancs;
Les coteaux soleillés de vendanges pourprées
S'égaient; le blond raisin sur les dents altérées

S'écrase, et, dans la danse aux sauvages élans,
Les Bacchantes, frappant du pied l'herbe des prées,
Guident le vieux Silène et ses pas chancelants.

LE LIS

I

Splendide honneur de Mai, j'aime le Lis royal!
Sa tige est haute afin que rien ne le salisse;
Il s'exhale, la nuit, de son large calice,
Comme d'un encensoir, un parfum virginal.

Lorsque sur la nature a souri Floréal,
Il ouvre au bord des eaux sa robe blanche et lisse;
Malheur au criocère imprudent qui s'y glisse!
Il meurt, ivre d'amour. O fleur de l'Idéal!

O lis immaculé! Couronnant ta corolle,
Tes pistils d'or te font une fière auréole,
Et l'honneur pour emblème a choisi ta blancheur.

Dieu t'aimait, car il fit la Vierge à ton image,
Et mit sur la beauté de son jeune visage
Ta pudique noblesse et ta pâle fraîcheur.

II

La vierge est comme un lis éclatant de candeur;
Elle a ses cheveux blonds pour royale couronne,
Jeunesse et chasteté! De toute sa personne,
Il semble s'exhaler un parfum de pudeur.

Si la limpidité de ses grands yeux étonne
Et des propos d'amour sait arrêter l'ardeur,
C'est que dans l'ignorance il est une grandeur,
Et que, voile divin, la vertu l'environne.

Mais, un jour de désir, la vierge se pâmant
Laissera profaner par la main de l'amant
Tes fragiles trésors, Virginité sacrée!

Tel, au brûlant baiser de la brise égarée
Où flotte le pollen amoureux, s'enflammant
Le lis sème dans l'air sa poussière dorée!

VOEU

J'AURAIS dû naître au temps où les femmes de Grèce
Nourrissaient des héros dans leurs flancs ingénus;
Quand les Muses, dorant au soleil leurs seins nus,
Menaient le chœur rythmé de l'antique allégresse.

J'aurais lutté parmi l'Olympique jeunesse,
Et, rival inspiré d'Orphée ou de Linus,
Senti frémir en moi l'invisible déesse.
On espérait alors en des dieux inconnus.

Mais le sort m'a nié la douceur de l'Attique,
Et la forme savante où rit la grâce antique
Est morte avec l'Amour; et tes pensers altiers,

Poète, qu'un espoir invincible dévore,
Qui ne sais plus aimer et t'obstines encore,
Dans l'éternelle Nuit descendront tout entiers.

LES SCALIGER

Dans Vérone, la belle et l'antique guerrière,
Il est de grands tombeaux, où, tout bardés de fer,
Muets, et les deux mains jointes pour la prière,
Sur leurs écus sculptés gisent les Scaliger.

Rigidement serrés dans leur robe de pierre,
Sur leur front fatigué par l'outrage de l'air
Et des siècles nombreux, sous leur morte paupière,
Ils gardent un reflet orgueilleux de l'Enfer.

C'étaient de durs seigneurs, ces vieux Can, fils de l'ombre,
De qui Pétrarque a dit cette parole sombre :
« Que dans Vérone, entre eux, se dévoraient les chiens. »

Et pourtant mieux vaudraient de tels tyrans, ô ville,
Que d'entendre en tous lieux sur ton pavé servile
Traîner insolemment des sabres autrichiens!

PROMÉTHÉE

Quand le Titan roula des voûtes immortelles,
Foudroyé par le bras du Kronide irrité,
Les pleurs ne mouillaient point ses farouches prunelles.
Il se sentait vaincu, mais toujours indompté.

Sous l'ongle du vautour à ses flancs incrusté,
Il amassait en lui les douleurs fraternelles,
Et gardait sur son front, meurtri de grands coups d'ailes,
L'espoir de la vengeance et de la liberté.

Nous subissons encor cet antique supplice,
Mais nous n'attendons plus la trop lente justice :
Héraklès ne vient pas, car il n'est plus de Dieux.

Et nous sentons peser sur notre âme écrasée
Toute une mer de honte, et l'ardente rosée
De l'honneur révolté ruisselle de nos yeux.

L'ÉCRAN

C'est un écran bizarre au parfum exotique,
En soie, où sont brodés des kiosques et des bois,
Et l'on y voit voguer sur un lac fantastique
Dans une jonque d'or des élégants chinois.

Sous un parasol vert s'abrite le minois
D'une jeune Lettrée au pied microscopique,
Qui regarde, en riant d'un air tendre et sournois,
Deux mandarins ventrus que son silence pique.

Ils dévorent des yeux de l'amour méconnu
Ses ongles effilés et son bras rose et nu
Qu'elle laisse tremper dans les ondes de moire.

Elle est charmante ainsi, jouant de l'éventail,
La petite Chinoise à figure d'ivoire,
Aux longs yeux retroussés avivés par l'émail.

MONUMENT

Tout périra : le marbre aussi bien que l'argile.
La matière que dompte une savante main
N'en saurait recevoir qu'une forme fragile.

Ce qui vécut mille ans disparaîtra demain;
Car le Temps brise, aidé par la fureur de l'homme,
Les œuvres du génie et de l'orgueil humain.

Oui, toujours, ignorant du nom dont on les nomme,
Le barbare soldat de Mummius ou d'Athel
Mêle la cendre grecque à la cendre de Rome.

Le Dieu que Phidias fit jaillir immortel
Du Paros, chair sublime où l'Olympe respire,
Est entré dans la terre en tombant de l'autel;

Et de plus d'un César qu'il fût mauvais ou pire,
Dont l'orgueil s'incarnait au bronze souverain,
On a fondu la gloire et monnayé l'empire :

Car la foule, en ses jours de colère sans frein,
Précipite du faîte et traîne dans la rue
Le dieu de marbre ainsi que le tyran d'airain.

Sans craindre que jamais elle soit abattue,
Dans un marbre ignoré, dans un divin métal,
Le Poète a sculpté lui-même sa statue.

Il peut rire du Temps et de l'homme brutal;
L'insulte de la ronce et l'injure de l'herbe
Ne sauraient ébranler son ferme piédestal.

Car ses mains ont dressé le monument superbe
A l'abri de la foudre, à l'abri du canon :
Il l'a taillé dans l'or harmonieux du Verbe.

Immortel et pareil à ce granit sans nom
Dont les siècles éteints ont légué la mémoire,
Il chante, dédaigneux de l'antique Memnon :

Car ton soleil se lève et l'illumine, ô Gloire!

LA TERRE DE KHÈMI

I

Dans son lit de roseaux le Nil sommeille encor,
Bercé par la rumeur des brises apaisées;
Les astres, jaillissant ainsi que des fusées,
Dans l'éther qui blanchit effeuillent leurs fleurs d'or.

Parfois une gazelle, au lointain, vers Louqsor,
Se dresse sur le ciel teint de lueurs rosées,
Immobile, un instant hume l'air des rosées,
Et fuit, et de ses pieds précipite l'essor.

Au milieu des rougeurs de plus en plus splendides,
L'Est flamboie, et, couvrant de feu les Pyramides,
Comme un trait de métal vibre un rayon vermeil :

C'est le jour. Un soupir, un chant insaisissable
Flotte et semble onduler sur l'océan de sable :
C'est la voix de Memnon saluant le soleil.

III

Par la rizière immense et le désert torride,
Comme un ruban d'acier, morne et silencieux
Le fleuve, sous l'azur incandescent des cieux,
Se déployant sans fin, roule des eaux sans ride.

Et ta barque, ô Soleil! que de son sceptre guide
Ammon-Ra, le nocher resplendissant des Dieux,
Enflammant derrière elle un sillon glorieux,
Plonge comme un bloc rouge en des flots d'or fluide.

C'est l'heure où les fellahs vers l'eau sainte du Nil,
Par les champs de maïs qu'un pâle rayon dore,
Descendent, deux à deux, brunes au doux profil;

Au rhythme de leurs pas se balance l'amphore;
Elles vont, et dans l'air où court un vent brûlant
S'égrène en frais éclats le rire étincelant.

IV

Superbe, effarouchant dans leurs nids les oiseaux,
Un buffle nubien entre dans la rizière,
Tel qu'Apis, éclatant d'une blancheur entière
Et de son sabot lourd écrasant les roseaux ;

Il s'avance. La soif qui fume à ses naseaux
L'a chassé du sommeil de l'antique litière,
Et, noyant ses grands yeux dans la pourpre dernière,
Il beugle largement vers la fraîcheur des eaux.

Mais le jour par degrés à l'Occident recule
Et décroît. Il s'éteint. L'ombre du crépuscule
Dans un brouillard doré s'allonge sur le sol.

Et, brusquement, voici que la Nuit solennelle,
Au ciel immense et sombre où frissonne son vol,
S'élance, enveloppant l'Égypte d'un coup d'aile.

CHANSON DE TORERO

Debout au milieu de l'arène,
Sous l'œil des taureaux andalous
Je n'ai jamais tremblé, ma Reine,
Qu'à l'éclair de tes yeux jaloux.

J'ai vu crier vingt mille bouches,
J'ai vu sur moi doux ou hagards,
Parmi les beuglements farouches,
Se poser vingt mille regards;

J'ai vu, — comme moi tu t'en railles! —
Avec des bonds désespérés,
Traînant de lourds paquets d'entrailles,
Courir les chevaux éventrés;

J'ai vu sortir la corne rouge
Du dos troué d'un picador.
Mais, pour si peu, mon cœur ne bouge
Sous le satin pailleté d'or.

Ni le bravo d'une main blanche,
Ni l'œillade d'un long œil noir...
Je reste le poing sur la hanche,
Sans rien entendre et sans rien voir.

C'est mon taureau que je regarde
Et, souriant, j'attends le choc,
Pour lui pousser jusqu'à la garde
Un éblouissant coup d'estoc...

Mais sous tes yeux ardents je tremble
Et me signe à leurs feux maudits,
Car j'y vois flamber tout ensemble
Et l'Enfer et le Paradis.

MALAGUEÑA

Du temps d'Hérode, en Palestine,
Les Saintes Femmes, au tombeau,
Dans un linceul de toile fine
Portaient le Christ inerte et beau.

C'était l'une et l'autre Marie
Qui sur le cadavre embaumé
Pleuraient à larme non tarie
En invoquant le Bien-Aimé :

Et — c'est parole d'Évangile —
Jésus touché de tant d'amour,
Soulevant la pierre fragile,
Est ressuscité le tiers jour.

Comme on fait d'une bête morte,
Auprès de ton judas grillé
J'ai cloué mon cœur sur ta porte;
Le seuil est noir de sang caillé.

Oh! qu'il bat fort ta porte rose,
Ce marteau vif et pantelant!...
Ta porte rouge reste close.
Il bat moins fort... il bat plus lent...

Mon cœur se meurt tant il est triste,
Mon cœur est mort, las d'être seul;
Dans ta chemise de batiste
Il faut tailler un fin linceul.

Sur mon cœur mort, à larme vive
Pleureras-tu, Carmencita,
Afin que notre amour revive
Comme Jésus ressuscita?

LE COMBAT

L'UNE sur l'autre leurs forces se sont ruées,
Et le mont a frémi de formidables heurts
Quand ils se sont chargés, par la brume, aux lueurs
De grands éclairs suivis d'ombres tumultuées.

Avec de sourds fracas, des cris et des huées,
Le vent vertigineux emporte leurs clameurs.
Halmgunnar hurle : Tue! et l'autre répond : Meurs!
Lorsqu'un jet fulgurant déchire les nuées.

Agnar déraciné chancelle. Sous le choc
Il s'abat, brandissant un vain tronçon d'estoc,
Et son corps gigantesque a mesuré la poudre;

Et devant lui, du bras armé le protégeant,
La Valkure, livide à l'éclat de la foudre,
Bat le ciel sulfureux de ses ailes d'argent.

LA MESSE NOIRE

A Félicien Rops.

Enlace-moi plus fort! Que mon désir soit tel
Qu'il prête à nos baisers une ivresse sublime!
Que ton sein soit le gouffre où le remords s'abîme;
Prends, et brûle mon cœur sur le bûcher charnel!

Parjure du serment que je crus éternel,
Mon amour s'est pour toi grandi de tout mon crime
Et, sacrificateur aussi bien que victime,
J'ai de ton flanc divin fait mon suprême autel.

Que m'importent la mort, l'éternité future,
Dieu, l'ineffable espoir, l'indicible torture?
Rien ne peut de tes bras me distraire un instant;

Car en ta chair ardente où se dissout mon âme,
J'ai savouré, caresse ou brûlure de flamme,
Et le Ciel que je brave et l'Enfer qui m'attend!

SALUT A L'EMPEREUR

Pax et Robur.

Très illustre Empereur, fils d'Alexandre Trois!
La France, pour fêter ta grande bienvenue,
Dans la langue des Dieux par ma voix te salue,
Car le poète seul peut tutoyer les rois.

Et Vous, qui près de Lui, Madame, à cette fête
Pouviez seule donner la suprême beauté,
Souffrez que je salue en Votre Majesté
La divine douceur dont votre grâce est faite.

Voici Paris! Pour vous les acclamations
Montent de la cité riante et pavoisée
Qui, partout, aux palais comme à l'humble croisée,
Unit les trois couleurs de nos deux nations.

Pour vous, Paris en fête, au long du large fleuve
Qui roule dans ses flots les sons et les couleurs,
Gigantesque bouquet de flammes et de fleurs,
Met aux arbres d'automne une floraison neuve.

Et sur le ciel, au loin, ce Dôme éblouissant
Garde encor des héros de l'époque lointaine
Où Russes et Français en un tournoi sans haine,
Prévoyant l'avenir, mêlaient déjà leur sang.

Sous ses peupliers d'or, la Seine aux belles rives
Vous porte la rumeur de son peuple joyeux;
Nobles Hôtes, vers vous les cœurs suivent les yeux.
La France vous salue avec ses forces vives!

La Force accomplira les travaux éclatants
De la Paix, et ce pont jetant une arche immense
Du siècle qui finit à celui qui commence,
Est fait pour relier les peuples et les temps.

Qu'il soit indestructible, hospitalier à l'hôte,
Que le ciment, la pierre et que le métal pur
S'y joignent, et qu'il soit assez large et si sûr
Que les peuples unis y passent côte à côte.

Et quand l'aube du siècle à venir aura lui,
Paris, en un transport d'universelle joie,
Ouvrira fièrement la triomphale voie
Au couple triomphal qu'il acclame aujourd'hui.

Sur la berge historique avant que de descendre,
Si ton généreux cœur aux cœurs français répond,
Médite gravement, rêve devant ce pont.
La France le consacre à ton père Alexandre.

Tel que ton Père fut, sois fort et sois humain.
Garde au fourreau l'épée illustrement trempée
Et guerrier pacifique appuyé sur l'épée,
Tsar, regarde tourner le globe dans ta main.

Le geste impérial en maintient l'équilibre;
Ton bras doublement fort n'en est point fatigué,
Car Alexandre, avec l'Empire, t'a légué
L'honneur d'avoir conquis l'amour d'un peuple libre!

Oui, ton père a lié d'un lien fraternel
La France et la Russie en la même espérance;
Tsar, écoute aujourd'hui la Russie et la France
Bénir, avec le tien, le saint nom paternel.

Achève donc son œuvre. Héritier de sa gloire,
De ta loyale main prends l'outil vierge encor,
Étale le mortier sous la truelle d'or,
Frappe avec le marteau d'acier, d'or et d'ivoire;

Viens!... Puisse l'Avenir t'imposer à jamais
Le surnom glorieux de ton ancêtre Pierre,
Noble Empereur qui vas sceller la grande pierre,
Granit inébranlable où siégera la Paix!

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

LA FRANCE EN FLEURS

La bruyère est la fleur préférée de l'Impératrice.

Pour que votre retour, Madame, soit fêté,
Voyez! La France entière est tout en fleurs. Septembre
A fait la terre rose et les feuillages d'ambre;
Le soleil est plus clair aux derniers jours d'été.

Il n'est pas un sentier de France, une clairière,
Pas un talus bordant le plus humble chemin,
Qui n'ait sonné pour vous ses cloches de carmin
Et ne vous veuille offrir son bouquet de bruyère.

Les forêts du Valois, sous le bouleau mouvant,
Sont, ainsi que là-bas, dans votre autre patrie,
Un immense jardin de bruyère fleurie
Dont l'éclosion fraîche ondule au gré du vent.

Et, par toute la France, en ce mois de l'année,
Vous verriez la bruyère en fleur, depuis le mur
Des Alpes, jusqu'aux bords où les lames d'azur
Frangent d'un fil d'argent la Méditerranée;

Vous verriez sur la lande, ou la dune, ou l'écueil
De l'Atlantique dont elle fleurit les roches,
Jusqu'au dernier versant des frontières trop proches,
Partout s'épanouir la fleur de Bon Accueil...

Et la brume d'automne, en légère fumée,
S'exhalerait du sol comme d'un encensoir,
Et vos pieds fouleraient partout, de l'aube au soir,
Un tapis triomphal de pourpre parfumée.

Paris, 17 septembre 1901.

BLASON ROYAL

QUITTANT l'écu royal qu'il défend et qu'elle orne,
Le Lion s'est jeté sur la blanche Licorne
Et dans son beau poitrail le monstre carnassier
Tient enfoncés ses crocs et ses griffes d'acier.
Ce lion, c'est la Force, et la bête qu'il blesse
Est l'emblème sacré de la pure Noblesse.

De l'écu Britannique ils sont les deux supports.

Médite le conseil du symbole héraldique,
Prince! Un Nil rouge coule à l'autre bout d'Afrique;
La vertu des vivants s'y trempe au sang des morts.
Impérial Édouard! Rentre au fourreau le Glaive;
Qu'une aurore d'amour sur ton règne se lève.
Magnanime et puissant, sois le vrai successeur,
Par l'âme et par le nom, du saint roi Confesseur,
Et, pour que ta grandeur à la gloire aboutisse,
N'étends sur l'univers que la Main de Justice!

PEGASE

Voici le Monstre ailé, mon fils, lui dit la Muse.
Sous son poil rose court le beau sang de Méduse;
Son œil réfléchit tout l'azur du ciel natal,
Les sources ont lavé ses sabots de cristal,
A ses larges naseaux fume une brume bleue
Et l'Aurore a doré sa crinière et sa queue...

Flatte-le, parle-lui. Dis-lui : « Fils de Gorgo,
Pégase! écoute-moi : mon nom, Victor Hugo,
Vibre plus éclatant que celui de ta mère;
Mieux que Bellérophon j'ai vaincu la Chimère...
Ne me regarde pas d'un œil effarouché;
Viens! Je suis le dernier qui t'aurai chevauché.
Par le ciel boréal où mes yeux ont su lire,
Ton vol m'emportera vers la céleste Lyre;

Car mes doigts fatigués, sous l'archet souverain,
D'avoir fait retentir l'or, l'argent et l'airain,
Veulent, à la splendeur de la clarté première,
Faire enfin résonner des cordes de lumière!... »

. . . . . .

Il renâcle, il s'ébroue, il hennit, et ses crins
Se lèvent! C'est l'instant. Saute-lui sur les reins!
Son aile, qui se gonfle en un frisson de plume,
Palpite dans la nuit où Sirius s'allume.
Pars! tu l'abreuveras au grand fleuve du ciel,
Qui roule à flots d'argent le lait torrentiel...

. . . . . .

Enfonce le zénith et, riant de l'abîme,
Monte plus loin, plus haut, dans l'azur plus sublime!
Que l'envergure d'or du grand Cheval ailé
Projette une ombre immense en l'éther étoilé
Et que son battement d'ailes multicolore
Fasse osciller la flamme aux astres près d'éclore.
Monte! Pousse plus haut l'essor de l'étalon
Vertigineux! Va, monte! Et, battant du talon
Le Monstre que ton bras irrésistible dompte,
Monte encore, toujours, éternellement! Monte!

LA MORT DU TAUREAU

Lorsque dans le cirque hurlant
Sonne la dernière fanfare,
Le taureau blessé qu'elle effare
S'arrête, sinistre et sanglant.

Il est las d'éventrer des rosses
Et de trouer les vestes d'or,
Car la lance du picador
Lui fait des morsures atroces;

Et le regard est torve et fou
Qui sous ses hautes cornes brille,
Quand le dard de la banderille
Comme un taon lui pique le cou.

Alors, levant son mufle où coule
La bave en un long filament,
Le noir taureau, stupidement,
Considère l'étrange foule.

L'arène, sous le ciel vermeil,
Grouillante, éblouissante et sombre,
S'enfonce du côté de l'ombre
Ou grille et flambe au plein soleil.

Par-dessus la rumeur qui gronde,
Crépite un bruit sec d'éventail :
— Brave course et vaillant bétail!
S'exclame le peuple à la ronde.

Lui, morne et saignant, voudrait fuir
Ce vain tumulte qui l'ennuie.
Il a soif. Une chaude pluie
Ruisselle le long de son cuir.

Sa chair souffre dans chaque fibre;
Il flaire, oubliant le péril,
Là-bas, loin, bien loin du toril,
Les herbes, l'eau vive, l'air libre.

Il sent la fraîcheur du matin
Sur les Pacages du Grand Fleuve
Où, vers lui, sa génisse veuve
Pousse un mugissement lointain...

Et voici qu'une loque rouge
Bat ses naseaux, lui saute aux yeux!
La corne basse, furieux,
Il charge... Elle fuit, va, vient, bouge...

Un silence, un éclair... un choc!
Le cirque autour de lui tournoie,
Et, sous vingt mille cris de joie,
Il s'est abattu d'un seul bloc.

Il se dresse, retombe, beugle,
Et balance son cou puissant.
Il a soif, il lèche le sang
Mêlé de larmes qui l'aveugle.

Mais *rien ne peut plus l'assouvir*,
Il meurt... et ses grands yeux inertes
S'emplissent de visions vertes
Où roule le Guadalquivir.

L'ENLÈVEMENT D'ANTIOPE

Tel qu'un aigle élancé du plus noir firmament,
Le héros a saisi dans sa puissante serre
L'Amazone. Il l'a prise, il la tient et la serre
Et l'emporte au galop de l'étalon fumant.

A ses cris, à ses bras levés éperdument
Le ciel n'a répondu que par un sourd tonnerre,
Et la bête sous qui fuit et tremble la terre
Redouble sa terreur à son hennissement.

L'air que déchire leur vertigineuse allure
Fait voler derrière eux la longue chevelure
Et lui cingle la gorge avec le fouet des crins.

Et partout, sur sa chair férocement baisée,
Elle a senti courir de sa nuque à ses reins
Le rire triomphal des lèvres de Thésée.

Octobre 1904.

LA VISION D'AJAX

C'est Elle! Je la vois, dans la nuit étoilée,
Ombre céruléenne et géante. Au ciel clair
Sa main droite brandit la lance où luit l'éclair,
Et l'autre tient captive une Victoire ailée.

Pallas!... D'une nuée éclatante voilée
Dont la splendeur bleuit l'ivoire de sa chair,
Et de ses pieds foulant l'impondérable éther
Elle me dit : — Prends garde à toi, fils d'Oïlée!

Elle approche. Elle vient. Je ne recule pas.
Mais je sens que grandit à chacun de ses pas
La divine terreur de la Force et de l'Ordre.

En ses yeux glauques brille un sinistre dessein,
Et chaque battement de son cœur fait se tordre
Les vipères d'azur qui rampent sur son sein.

18 juin 1905.

LE KRATÈR

Ce sont des vases peints, Étranger curieux,
Les uns hauts d'une palme et d'autres d'une orgye,
Qui sur leur galbe étroit ou leur panse élargie
Font tourner, rouge et noir, tout l'Olympe à tes yeux.

Choisis : canthare, amphore ou rhyton ?... Mais, j'ai mieux :
Le potier, modelant la terre de Phrygie
Du sang viril d'Atys molle encore et rougie,
A formé ce kratèr pour l'ivresse des Dieux.

Vois. Il est sans défaut du bord jusqu'à la base.
Certe, il sera payé par quelque Pharnabaze
Au prix d'un bassin d'or, d'électrum ou d'argent.

Euphronios a fait ce chef-d'œuvre d'argile
Qu'il signa de sa pointe illustre, le jugeant
D'autant plus précieux qu'il le fit plus fragile.

Juillet 1901.

LA FILEUSE

Elle est morte, Platthis, morte, la bonne vieille
Qui, tout le long des jours anciens et des nouveaux,
A filé, dévidé, roulé les écheveaux
De laine blanche dont débordait sa corbeille.

Si parfois s'inclinait la tête qui sommeille,
Les doigts de la fileuse actifs et sans rivaux
D'un geste inconscient poursuivaient leurs travaux;
Seule la Mort a pu mettre un terme à sa veille.

A peine fut trouvée en son pauvre taudis
L'obole qui, glissée aux doigts enfin roidis,
Paya le dur nocher de la dernière barque;

Et Platthis a franchi le fleuve aux sombres eaux,
Curieuse de voir si, mieux qu'elle, la Parque
Savait tordre le fil et tourner les fuseaux.

LES FLEUVES D'OMBRE

. . . Et quos fumantia torquens
Aequora, gurgitibus Phlegethon perlustrat anhelis.
C. CLAUDIANI *de raptu Proserpinae.*

Ce n'est pas, tel qu'Orphée, en héros de l'Amour
Que j'ai, bravant l'Érèbe et devançant la Moire,
Sans obole, passé le fleuve sans mémoire
Dont l'onde bat sans bruit la rive sans retour.

J'ignore si j'entrai dans l'infernal séjour
Par la porte de corne ou la porte d'ivoire,
Car je suis remonté du fond de la nuit noire,
Nouveau Pirithoüs qu'éblouissait le jour.

J'ai vu l'Ombre; j'ai vu hurler Cerbère aphone
En l'éternel silence où règne Perséphone
Sur le Léthé, le Styx, et le Cocyte lent;

Et j'ai vu fuir, vengeurs qu'épouvante un grand spectre,
Aux bords du Phlégéthon où roule un flot sanglant,
Oreste pâlissant que suit la pâle Électre.

LES ROSTRES

Franchis l'arc triomphal qui croulera demain
Et regarde, plus vaste à la splendeur nocturne,
Du lac de Curtius à celui de Juturne,
Ce qui naguère fut le grand forum romain.

Un vil peuple y débat le sort du genre humain
Et le vote vénal emplit la ciste et l'urne.
Les consuls sont muets, le Sénat taciturne.
Un homme tient le monde et Rome dans sa main.

César a rebâti la tribune aux harangues;
L'univers y défile et dispute en cent langues;
Bientôt on y verra des rhéteurs de Thulé.

Plus loin gisent épars sous la poussière et l'herbe
Les vieux Rostres. C'est là que Gracchus a parlé
Et l'airain vibre encor de la rumeur du verbe.

HORTORUM DEUS

Interque cunctos ultimum Deos omen.
Cucurbitarum ligneus vocor custos.
Veterum Poet. Catalecta.

Faudra-t-il donc, comme hier, seul aujourd'hui, demain,
Toujours, garder ce clos que l'herbe folle encombre,
Où le lupin se meurt près du pâle concombre
En ce désert qui fut jadis le Champ Romain?

Hélas! je ne suis plus qu'un pieu, sans faulx, sans main,
Vermoulu, fatigué depuis des jours sans nombre
De voir sans fin tourner au soleil ma grande ombre
Et de servir de cible aux passants du chemin.

Tandis que, loin de Rome, ici je me délabre,
Vertumne a sa statue au coin du grand Vélabre.
Nul ne m'adore plus. Je suis las d'être Dieu.

Ah! béni le rôdeur, par ce froid crépuscule,
Dont la main sacrilège, en me jetant au feu,
De Priape oublié ferait un autre Hercule!

1904.

SUR UN BUSTE DE PSYCHÉ

Au fond du parc désert d'un palais très lointain
Où, seul, un oiseau chante et l'abeille butine,
Le buste, dans sa grâce hellène ou florentine,
Fleur de marbre, fleurit un fût de serpentin.

De l'églantier qui l'enguirlande, au frais matin,
A la rosée, à peine éclose, une églantine
Épanouit sa rose à la lèvre enfantine,
Dont l'invisible chant semble un rire argentin.

Faisant poudroyer l'or des étamines frêles
Sous le frémissement azuré de ses ailes,
Voici qu'un papillon s'y pose et boit le miel;

Et j'ai cru voir, mêlant en un rêve d'Attique
La beauté de la terre et l'ivresse du ciel,
Sur ta bouche, ô Psyché! palpiter l'âme antique.

A UN POÈTE

Tu vivras toujours jeune, et grâce aux Piérides,
Gallus, jamais ton front ne connaîtra les rides;
Leurs mains, leurs belles mains sans trêve tresseront
Le laurier dont la feuille ombragera ton front,
Et, sous le jour divin qui fait mouvoir les ombres,
Tes grands yeux tour à tour éblouissants ou sombres
Refléteront ainsi qu'au miroir de tes vers
Le spectacle éternel du mobile univers,
Indifférent aux Dieux comme aux hommes moroses :
Et tu n'en retiendras que la beauté des choses.

Écrit le 26 février 1905,
jour anniversaire de la naissance
de Victor Hugo.

UN NOM

Quand je dis, à voix haute et du fond de la gorge,
La liste des Seigneurs qui conquirent le val
De Mexico, suivant le Marquis sans rival,
J'entends dans l'air sonore un bruit d'acier qu'on forge.

Les cinq Alvarado, de Pierre jusqu'à Jorge,
Velasquez, Avila, Montejo, Sandoval,
Olid, Ordaz.. chacun avec son bon cheval
Nourri de maïs d'or au lieu d'épeautre ou d'orge.

Et parmi ces beaux noms plus vibrants que l'airain,
Il en est un qui tient tout un alexandrin,
Si grand qu'il peut sembler trop lourd pour un seul homme.

Celui qui le porta, simple caballero,
M'apparaît tel qu'un Cid géant, car il se nomme
Alonso Hernandez de Puertocarrero.

Sonnets

écrits par José-Maria de Heredia en 1903

à l'occasion du centenaire de son cousin

le poète cubain, son homonyme.

(Communication de M. Armand Godoy.)

*
* *

Desde la Francia, madre bendecida
De la sublime Libertad, que bella
Sobre los mundos de Colón destella
En onda ardiente de pujante vida;

A ti, soldado de coraza unida
Por la virtud que el combatir no mella,
A ti, creador de la radiante estrella
De la Isla riente por el mar mecida;

A ti, de Cuba compeón glorioso
Que no pudiste ver tu venturoso
Sueño de amor y de esperanza, cierto;

Con entusîasmo en mi cantar saludo,
De pie, tocando tu vibrante escudo,
Que es immortal porque tu voz no ha muerto.

*
* *

Desde la Francia, madre generosa
De la Belleza y de su luz divina,
Cuya diadema de robusta encina
Tiene la gracia de viviente rosa;

A ti, pintor de la Natura hermosa
De la esplendente América latina;
A ti, gran rey de la Oda, peregrina
Por tu gallarda fuerza melodiosa;

A ti, cantor del Niágara rugiente
Que diste en versos su tronar al mundo
Y el cambiante color iridiscente

De su masa revuelta en lo profundo
Del hondo abismo que al mortal espanta,
Gran Heredia, otro Heredia aqui te canta!

*
* *

Y abandonando el habla de la Francia
En que dije el valor de los mayores,
Al evocar á los Conquistadores
En su viril, magnífica arrogancia,

Hoy recuerdo la lengua de mi infancia
Y sueño con sus ritmos y colores
Para hacerte corona con sus flores
Y envolver tu sepulcro en su fragancia.

Oh! Sombra immensa que la Luz admira!
Yo que cogí de tu heredad la Lira
Y que llevo tu sangre con tu nombre,

Perdón si balbuceo tu lenguaje
Al rendir en mi siglo este homenaje
Al gran Poeta conque honraste al Hombre!

Notes et Variantes

NOTES ET VARIANTES

Cette édition reproduit le dernier texte publié du vivant de l'auteur, ou, à défaut, le premier publié après sa mort. Pour *les Trophées,* c'est celui de la *Petite Bibliothèque littéraire,* in-12, Paris, Alphonse Lemerre, 1895. Il n'y a pas à tenir compte de l'exemplaire unique imprimé pour M. Paul Hébert en 1898 d'après le texte de 1895.

Deux éditions de luxe des *Trophées* furent publiées après la mort de José-Maria de Heredia :

1° l'édition Descamps-Scrive, in-4°, 1907 (commencée d'ailleurs avant le décès du poète), précédée d'un remerciement qu'il n'y a pas lieu de reproduire ici, ornée de compositions de Luc Olivier-Merson, tirée à 175 exemplaires, et contenant deux sonnets nouveaux : *les Rostres* et *Un Nom;*

2° l'édition Ferroud, in-4°, 1914, illustrée de dessins de Georges Rochegrosse, tirée à 512 exemplaires, et contenant, en

plus de la précédente, quatre sonnets nouveaux : *l'Enlèvement d'Antiope, la Vision d'Ajax, le Kratèr* et *Sur un Buste de Psyché*, soit, en tout, six sonnets de plus que dans l'édition de 1895.

Ces deux éditions présentent des particularités et quelques variantes qui seront notées au fur et à mesure.

Les *Sonnets et Poèmes divers* sont classés dans leur ordre chronologique ou de publication.

La plupart des poésies de J.-M. de Heredia ont paru d'abord dans des revues littéraires et souvent un certain nombre de fois, avec des différences pouvant porter même sur les titres. Nous avons relevé scrupuleusement ces variantes en reproduisant les vers où elles se trouvent et en y imprimant en italiques les passages offrant le moindre écart avec la présente édition. Toutefois nous avons négligé les majuscules et aussi la ponctuation lorsque sa modification ne change pas le sens.

Le texte de 1895 ne diffère des deux éditions in-8° et in-18 de 1893 que sur deux ou trois points que nous avons indiqués. Il était inutile, pour *les Trophées*, de mentionner dans les listes de publications celles qui ne sont plus que de simples reproductions de l'édition in-8° de 1893.

Lorsqu'un poème fut publié plusieurs fois avant l'édition princeps des *Trophées*, ces listes distinguent par des lettres, A, B, C, etc., suivant les dates successives, les périodiques où chaque pièce a paru, et même, le cas échéant, les éditions in-8° et in-18 de 1893. Les chiffres précédant les variantes se réfèrent à l'ordre des vers contenus dans chaque page.

La bibliographie des poésies de J.-M. de Heredia a été donnée par Georges Vicaire dans le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* du 15 janvier 1906, réimprimée la même année dans *In Memoriam, José-Maria de Heredia;* puis par M. Jacques Madeleine dans son article de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* d'avril-

juin 1912, intitulé : *Chronologie des Sonnets de J.-M. de Heredia,* complété par son autre article, de janvier-mars 1913 de la même revue, sur *les premiers vers* du poète ; enfin par M. Miodrag Ibrovac dans sa thèse sur *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre,* 1923.

Les Trophées

Page 1. — Les Trophées.

Sur la couverture et le titre de l'édition princeps, in-8°, 1893 (achevé d'imprimer le 29 décembre 1892), on lit cette épigraphe :

> L'amour sans plus du verd Laurier m'agrée.
>
> Pierre de Ronsard.

Ce vers, tiré d'une ode à Charles de Pisseleu (livre III, ode I, en 1560; livre III, ode XIX, en 1584), a toujours été imprimé comme il suit dans les éditions de Ronsard de 1560 à 1630 :

> *L'honneur* sans plus du verd laurier m'agrée.

Page 9. — L'Oubli.

A. *La République des Lettres,* 16 juillet 1876, p. 40. — B. *Revue félibréenne,* janvier-février 1888, p. 14.

Titre : En Campanie (A, B)

1. Le temple est *renversé sur le haut* promontoire ; (A, B)
3. Les Déesses de marbre et les *Tritons* d'airain (A, B)
5. Seul parfois, un *berger* menant ses buffles boire, (A)
13. Écoute sans frémir, *pendant les* nuits sereines, (A)
    Écoute sans frémir, *au* fond des nuits sereines, (B)

Page 11. — Hercule et les Centaures.

Les six sonnets compris dans ce cycle, inédits ou non, ont été publiés dans le même ordre et sous la même rubrique par la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1888, pp. 429-432.

Page 13. — NÉMÉE.

A. *La Jeune France,* juillet 1884, p. 110. — B. Catulle Mendès, *La Légende du Parnasse contemporain,* 1884, p. 261. — C. *Revue des Deux Mondes,* 15 janvier 1888, p. 429. — D. *Anthologie des Poètes français du XIX*e *siècle,* tome III, 1888, p. 35.

6. Le pâtre épouvanté qui s'enfuit vers *Corinthe* (A, B)

Page 14. — STYMPHALE.

Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1888, p. 430.

4. Sur le *sinistre* lac dont clapotaient les eaux.

Page 15. — NESSUS.

Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1888, p. 430.

Sans variantes.

Page 16. — LA CENTAURESSE.

Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1888, p. 431.

Sans variantes.

Page 17. — CENTAURES ET LAPITHES.

Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1888, p. 431.

2. Centaures et guerriers ivres, *joyeux* et beaux;

Page 18. — FUITE DE CENTAURES.

A. *Revue des Deux Mondes,* 15 janvier 1888, p. 432. — B. *Anthologie des Poètes français du XIX*e *siècle,* tome III, 1888, p. 36. — C. *Le Livre des Sonnets,* 1892, p. 129.

Sans variantes.

Page 19. — LA NAISSANCE D'APHRODITÉ.

Probablement inédit jusqu'à l'édition in-8° des *Trophées,* 1893, p. 13.

Page 20. — JASON ET MÉDÉE.

A. *La Renaissance littéraire et artistique,* 28 septembre 1872, p. 181. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 171. — C. *Les Chefs-d'Œuvre d'art à l'exposition universelle de 1878, sous la*

direction de M. E. Bergerat, Paris, 1879, tome I, p. 32.

Dédicace : *A Gustave Moreau.* (A, C)
A G. M., peintre. (B)

1. *Dans* un calme enchanté, sous l'ample frondaison (A, B, C)
5. *Dans* l'air magique où flotte un parfum de poison, (A, B, C)
12. *Hellas* leur souriait, mais la fatale épouse (A, B, C)

Page 21. — LE THERMODON.

La Nouvelle Revue, 15 février 1893, p. 783.

N'est pas dans l'édition in-8° des *Trophées*; n'a été inséré que depuis l'édition in-18.

5. Où sont *Marpé, Phœbé,* Philippis, Aella,

Page 25. — ARTÉMIS.

Le Parnasse contemporain, 1866, p. 14.

5. *Et tout le jour* tu fais retentir Ortygie
6. Du rugissement *fou* des rauques léopards,
(Les deux vers sont transposés.)
8. Des grands chiens éventrés *dans* l'herbe rouge épars.

Page 26. — LA CHASSE.

Le Parnasse contemporain, 1866, p. 274.

Texte des vers 1 à 10 :

Le quadrige *divin, en de hardis élans,*
Monte au faîte du ciel, et les chaudes haleines
Ont fait onduler l'or bariolé des plaines.
La Terre sent *le feu circuler dans* ses flancs.

La lumière filtrant sous les feuillages lents,
Dans l'ombre où rit le timbre argentin des fontaines,
Fait trembler à travers les cimes incertaines,
Au caprice du vent, ses jeux étincelants.

C'est l'heure flamboyante, où, par *les hautes herbes,*
Bondissant au milieu des molosses *superbes,*

Page 27. — NYMPHÉE.

A. Miodrag Ibrovac, *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre,* Paris, 1923, in-8°, p. 479 (première ébauche). — B. *Ibidem* (deuxième ébauche). — Un fac-similé de ces deux premières versions a été publié dans le numéro d'octobre 1923 de *la Grande Revue,* article de M. Eugène Vaillé intitulé : *Trois formes d'un sonnet de J.-M. de Heredia* (1). — C. *La Muse orientale,* n° 4, 15 octobre 1877, p. 59. — D. *La Vie moderne,* première année, n° 13, 3 juillet 1879, p. 206. — E. *Les Trophées,* éd. in-8°, 1893, p. 19.

A (première ébauche).

Phoibos échevelé vers l'horizon descend,
Et dans la poudre d'or qu'il soulève au passage
Retient au bord des mers le farouche attelage
Des étalons cabrés *au ciel* incandescent.

Thétis sourit au Dieu que son désir pressent,
Le quadrige suivi d'un flamboyant sillage
S'abîme, — et dans l'éther profond et sans nuage
Silencieusement s'argente le croissant.

Voici l'heure, *Artémis, où, près* des sources fraîches,
Tes nymphes dont le cœur se réjouit des flèches
Laissent en paix bondir les chevreuils et les lynx.

Sous tes regards amis elles mènent la danse —
Et Pan ralentissant ou pressant la cadence
Rit de voir son haleine animer *la Syrinx.*

1. Il est à remarquer que l'auteur de l'article ne connaît que « trois formes », les deux ébauches et le texte définitif des éditions, et qu'il paraît avoir ignoré les trois états intermédiaires fournis par *la Muse orientale* (que M. Ibrovac ne cite pas non plus), par *la Vie moderne* et par l'édition in-8° de 1893.

B (deuxième ébauche) diffère de la précédente par les variantes qui suivent :

2. Et *sur le bord fumant de la dernière plage*
3. *Pousse l'irrésistible et* farouche attelage
4. Des étalons cabrés *dans l'or* incandescent.
5. *La mer* sourit au Dieu que son désir pressent,
6. *Le char plonge* suivi d'un flamboyant sillage
7. *Et dans le ciel lassé du glorieux voyage*

C offre les mêmes rimes que le texte définitif, mais avec ces variantes :

1. Le quadrige *ébloui dans la flamme* descend :
2. Et, *sur la plage où bout* l'occidentale arène,
3. Le Dieu retient en vain de *sa* quadruple rêne
7. Et, *vers l'Est d'où la Nuit monte immense et* sereine,

D. Dédicace : *A Corot.*

1. Le quadrige *emporté dans la flamme* descend,
3. Le Dieu retient en vain de *sa* quadruple rêne
7. Et *vers l'est d'où la nuit monte immense et* sereine

E. L'édition in-8° de 1893 donne ainsi le 7e vers :
Tandis qu'à l'Est d'où vient la grande Nuit sereine

Page 28. — PAN.

A. *Revue française,* mai-août 1863, p. 102. — B. *La Renaissance littéraire et artistique,* 28 septembre 1872, p. 181. — C. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 172.

A. Le sonnet est dédié *A M. Leconte de Lisle,* avec trois autres, *le Triomphe d'Iacchos* et *le Lis* I et II.

Le Printemps rit au ciel, les antiques forêts
Se bercent comme au temps des saisons disparues,
Et Pan, guettant le bal des Nymphes *demi*-nues,
Se glisse, l'œil *en feu,* sous *l'ombre des retraits.*

Il est doux d'écouter les *murmures si* frais
Qui montent à midi des sources inconnues
Quand le soleil, *criblant les cimes chevelues,*
Sous l'ombrage mouvant fait poudroyer ses rais.

Une nymphe *s'écarte* et s'arrête : elle écoute
Les larmes du matin qui *tombent* goutte à goutte
Sur la mousse, *et, sentant l'ivresse dans son* cœur,

Elle songe. Le Dieu *l'aperçoit, il* s'élance,
La saisit : *l'air résonne à* son rire moqueur,
L'écho vibre et les bois retombent au silence.

B et C présentent le texte définitif sauf ces variantes :

3. Le chèvre-pied *divin, chasseur* de nymphes nues,
4. Se glisse, l'œil *en feu,* sous les hautes forêts.

Page 29. — LE BAIN DES NYMPHES.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 461.

Titre : NYMPHÉE.

Épigraphe : Sic niger, in ripis errat quum forte Caystri,
Inter Ledæos ridetur corvus olores.
MARTIAL.

Sans variantes.

Page 31. — LE VASE.

A. *L'Artiste,* 1er février 1868, p. 254. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 176.

7. Les Bacchantes, *enfants de l'ardente saison,* (A, B)
8. Enguirlandent le *front* des taureaux qu'on dételle. (A, B)
10. Puis, les héros rentrant *sur les longs* boucliers (A)

Dans l'édition Descamps-Scrive, ce sonnet est placé dans les *Épigrammes et Bucoliques,* entre *le Chevrier* et *les Bergers.*

Page 32. — ARIANE.

A. *Le Siècle littéraire,* 1er janvier 1876, p. 139. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 174.

Dédicace : *A J. C., sculpteur.* (B)

2. *S'allongeant sur le* dos d'un grand tigre, la Reine (A, B)

9. Laissant *ses cheveux d'or sur* son flanc qui se cambre (A, B)

10. Parmi les noirs raisins rouler *les* grappes d'ambre, (A, B)

12. *Car sa lèvre* éperdue, ivre enfin d'ambroisie, (A)
Car sa bouche éperdue, ivre enfin d'ambroisie, (B)

14. Rit *aux baisers divins* du Dompteur de l'Asie. (A, B)

Voir, aux *Sonnets et Poèmes divers, le Triomphe d'Iacchos,* qu'on peut considérer comme le premier jet d'*Ariane,* et dont quelques mots se retrouvent dans les différentes leçons de *Bacchanale.*

Page 33. — BACCHANALE.

Le Parnasse contemporain, 1876, p. 173.

Première version assez différente du texte des *Trophées :*

Une *clameur immense* épouvante le Gange.
Les tigres ont *brisé* leurs jougs *étincelants* :
Ils bondissent, et sous leurs *sauvages* élans
Les Bacchantes en fuite écrasent la vendange.

Le pampre *échevelé sous* l'ongle *qui l'*effrange
Lâche les noirs raisins sur la gorge et les flancs,
Où, près des reins rayés, luisent *les* ventres blancs
Des léopards roulés dans la pourpre et la fange.

Sur les corps *palpitants* les fauves éblouis,
Avec des *hurlements* que prolonge un long râle,
Flairent un sang plus rouge à travers l'or du hâle.

Mais le Dieu s'enivrant *de* ces jeux inouïs
Par le thyrse et les cris les exaspère et mêle
Le mâle rugissant *à la blanche* femelle.

Page 34. — LE RÉVEIL D'UN DIEU.

A. *Le Livre des Sonnets,* in-8°, 1874, p. 98. — B. *Le Livre des Sonnets,* in-12, 1875, p. 134. — C. *La République des Lettres,*

20 janvier 1876, p. 35. — D. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 178. — E. *Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle,* t. III, 1888, p. 37.

5. Car sur le lit jonché d'*hyacinthe* fleurie, (A, B)

6. La mort *ayant fermé* ses *beaux* yeux languissants, (A, B, C, D)

Page 35. — LA MAGICIENNE.

Le Parnasse contemporain, 1876, p. 177.

1. En *tout lieu,* même au pied des autels que j'embrasse,

6. *Agité sur* le seuil les longs manteaux sanglants :

7. Et *cependant* je fuis, le cœur las, les pieds lents,

10. Les noirs enchantements et les *antiques* charmes

Page 36. — SPHINX.

Probablement inédit jusqu'à l'édition in-8° des *Trophées,* 1893, p. 28.

Page 37. — MARSYAS.

A. *La Revue libre,* n° 117, mai 1888, Seconde série de *la Jeune France,* onzième année, tome XI, p. 49. — B. *Revue des Deux Mondes,* 15 mai 1890, p. 462.

Épigraphe (B) : Ton père Hyagnis ne t'aurait pas pleuré.
ANTIPATER.

12. Non, vous n'entendrez plus, sous *ses doigts trop savants,* (A)

14. Car la peau du Satyre est le jouet *des vents.* (A)

Page 39. — PERSÉE ET ANDROMÈDE.

Triptyque publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1885, pp. 451-453.

Page 41. — ANDROMÈDE AU MONSTRE.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1885, pp. 451-452.

Épigraphes : Elle fut exposée au monstre.
APOLLODORE.
Le cavalier Persée.
HÉSIODE.

1. La Vierge *inanimée*, hélas! encor vivante,
6. *Jette* à ses pieds glacés l'âcre bave des flots

Page 42. — PERSÉE ET ANDROMÈDE.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1885, p. 452.

Épigraphe : Et Persée s'envola...
HÉSIODE.

Sans variantes. Même texte dans l'in-8° de 1893. Depuis la 61e édition in-18 on lit cette variante fautive au vers 4 :

Emporte *dans* ses bras la vierge aux cheveux d'or.

Page 43. — LE RAVISSEMENT D'ANDROMÈDE.

A. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1885, p. 453. — B. Cité tel quel, mais sans épigraphes, dans la *Revue bleue* du 19 décembre 1885, p. 791, article de Jules Lemaître, et dans *les Contemporains*, 2e série, p. 61, du même critique.

Épigraphes (A) : Athènè le plaça parmi les astres.
ARATUS.
Elle fut, dit-on, mise au nombre des étoiles.
HYGIN.

2. Soufflant de ses naseaux *des jets d'ardente brume*, (A, B)
3. Les emporte *dans* un frémissement de plume, (A, B)
6. Puis *le désert, l'Asie et* le Liban *qui fume*, (A, B)
11. Aux amants *enivrés* font un tiède berceau; (A, B)
12. Tandis que, l'œil au ciel *et s'étreignant dans l'*ombre, (A, B)
13. Ils voient, *étincelant* du Bélier au Verseau, (A, B)

Page 45. — ÉPIGRAMMES ET BUCOLIQUES.

La *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1888 publia sous ce titre les sept sonnets suivants, qui parurent avec un classement différent dans les éditions des *Trophées : Le Chevrier, les Bergers, Épigramme votive, Épigramme funéraire, A Sextius, Pour le Vaisseau de Virgile, Médaille antique.* Les quatre premiers furent seuls maintenus dans la série *Épigrammes et Bucoliques*.

Page 47. — LE CHEVRIER.

A. *Revue des Deux Mondes,* 1er janvier 1888, p. 208. — B. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* t. III, 1888, p. 37.

3. Aux *gorges* du Ménale où l'été nous exile, (A, B)

Page 48. — LES BERGERS.

Revue des Deux Mondes, 1er janvier 1888, p. 209.

1. Viens. Le sentier s'enfonce *au vallon de* Cyllène.

A partir de la 61e édition in-18, on lit par erreur, au vers 1 : *de* Cyllène, et au vers 7 : *du fromage.*

Page 49. — ÉPIGRAMME VOTIVE.

Revue des Deux Mondes, 1er janvier 1888, pp. 209-210.

Sans variantes.

Page 50. — ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE.

A. *Revue des Deux Mondes,* 1er janvier 1888, p. 210. — B. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* 1888, p. 38.

Sans variantes.

Page 51. — LE NAUFRAGÉ.

La Revue blanche, 25 janvier 1893, p. 44.

Sans variantes.

Page 52. — LA PRIÈRE DU MORT.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 462.

Épigraphe : Au nom de Zeus hospitalier!
DAMAGÈTE.

12. Approche-toi *sans peur, parle-lui sans alarmes :*

Page 53. — L'ESCLAVE.

La Nouvelle Revue, 15 février 1893, p. 784.

Sans variantes.

Page 54. — LE LABOUREUR.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 463.

Épigraphe : Ces dons sont consacrés à la Déesse.
PHILIPPE DE THESSALONIQUE.

Sans variantes.

Page 55. — A HERMÈS CRIOPHORE.
La Revue blanche, 25 janvier 1893, p. 43.
Sans variantes.

Page 56. — LA JEUNE MORTE.
La Lecture, 25 septembre 1892, p. 612.
Sans variantes.

Page 57. — REGILLA.
Revue des Deux Mondes, 1er février 1893, p. 658.
Sous-titre : Inscription Triopéenne du Louvre.
Sans variantes.

Page 58. — LE COUREUR.
Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 463.
Sous-titre : Sur une statue de Myron.
Ce sous-titre, non reproduit dans les deux éditions de 1893, l'a été dans celle de 1895.
Sans variantes.

Page 59. — LE COCHER.
La Revue blanche, 25 janvier 1893, p. 45.
Sans variantes.

Page 60. — SUR L'OTHRYS.
A. *Le Temps,* 8 septembre 1889, page 2, colonne 2, dans un des « Billets du Matin » de Jules Lemaître, daté de Paris, 7 septembre 1889. Réimprimé dans *les Contemporains,* du même auteur, 5e série, 1892, p. 285. — B. *Le Livre des Sonnets,* 1892, p. 130.
Titre et sous-titre : PAYSAGE. *Sur l'Othrys.* (A)

La dédicace : *A Puvis de Chavannes*, n'existe que dans l'in-12 de 1895.

7. Le mot Tymphreste est écrit *Thymphreste* dans A et B, de même que dans l'édition in-8° de 1893. L'*h* qui suit le T a été supprimée dans l'in-18 de 1893 ainsi que dans l'in-12 de 1895.

Dans *le Temps*, le sonnet est précédé de cette lettre de J.-M. de Heredia adressée à Jules Lemaître à propos de la réforme de l'orthographe :

« Je voulais depuis beau temps vous remercier et vous dire, cher ami, que vous aviez bien raison de croire que je ne me soumettrais jamais à cette barbare réforme de l'orthographe, si pédante sous couleur de simplification et qui gâte la beauté des mots en dénaturant leur physionomie, leur retire leurs lettres de noblesse et veut supprimer la rareté, la bizarrerie, la difficulté, les nuances, tout ce qui fait le charme d'écrire. On commence par les mots, on finirait par la langue, et ce serait le volapük!

« Si j'ai tant tardé, c'est que je voulais joindre à ma protestation contre les logoclastes un joli exemple. *Ichtyophage,* fi donc! J'aime mieux *Thymphreste.* Quant à *Erymanthe,* si je ne l'ai jamais employé, c'est que je n'ai pas osé, par respect pour le divin André.

« J.-M. DE HEREDIA.

« Voyez-vous mon nom écrit sans H...? »

Un autographe de ce sonnet, appartenant à M. Gaston de Bar, à Croissy (Seine-et-Oise), qui le tient, avec plusieurs autres, de Catulle Mendès, son oncle, porte le titre *Paysage* biffé et remplacé, de la main de l'auteur, par *Sur l'Othrys*, et, en épigraphe :

Salut, terre illustre!

Anonyme.

Page 63. — POUR LE VAISSEAU DE VIRGILE.

Revue des Deux Mondes, 1er janvier 1888, pp. 211-212.

Sans variantes.

Page 64. — VILLULA.

A. *Revue des Deux Mondes,* 15 mai 1890, p. 464. — B. *Le Livre des Sonnets,* 1892, p. 131.

Épigraphe (A) : Ecquis vivit fortunatior?
TÉRENCE.

13. Gallus *se laisse* vivre où jadis il est né. (A)

Page 65. — LA FLUTE.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 464.

Épigraphe : Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula...
VIRGILE.

Sans variantes.

Page 66. — A SEXTIUS.

A. *La Vie moderne,* 25 mars 1882, p. 180. Autographe avec encadrement d'Habert-Dys. — B. *Revue des Deux Mondes,* 1er janvier 1888, p. 211.

Épigraphe (A) : Solvitur acris hyems.
HORAT. Ode IV.

13. D'immoler à Faunus, *dans* ses retraites sombres, (A)

Page 67. — HORTORUM DEUS.

Cette série, qui comprend cinq sonnets dont le premier est antérieur aux quatre suivants, s'est augmentée d'un sixième sonnet publié après la mort de l'auteur et qu'on trouve aux *Poèmes divers.*

L'ensemble des cinq sonnets des *Trophées* est dédié à Paul Arène, mais cette dédicace, dans l'in-8° de 1893, semblait n'affecter que le premier sonnet.

Page 69. — I. *N'approche pas! Va-t'en!...*

La Revue indépendante, n° 17 (tome VI), mars 1888, p. 422.

Ce sonnet, étant alors unique, est intitulé *Hortorum Deus* sans numéro d'ordre sous le titre.

Épigraphe : Rustica conformata securi...
CATULL. IX.

Sans variantes.

Page 70. — II. *Respecte, ô Voyageur,...*

Mercure de France, nº 26, tome IV, février 1892, pp. 105-107, avec les trois suivants, où ils sont numérotés I, II, III, IV. Mêmes épigraphes que dans les éditions des *Trophées.*

Sans variantes.

Page 71. — III. *Holà, maudits enfants!...*

3. Qu'on vienne, sous couleur d'y *chercher* un caïeu

Page 72. — IV. *Entre donc. Mes piliers...*

4. Avril jonche la terre en *fleurs* d'un frais tapis.

Page 73. — V. *Quel froid! le givre brille...*

Sans variantes.

Page 75. — LE TEPIDARIUM.

A. *Le Siècle littéraire,* 15 novembre 1875, p. 71. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 179.

3. Et le brasier de *cuivre* illuminant la chambre (A, B)
5. *Dans les* coussins *épais, sur* la pourpre des lits, (A, B)
9. Une femme d'Asie, au milieu de l'étuve, (A, B)
10. Sentant *sur* sa chair nue errer l'ardent effluve, (A, B)

(Les vers 9 et 10 sont transposés)

11. Tord ses bras énervés *dans* un ennui serein. (A, B)

Dans l'édition Descamps-Scrive, ce sonnet est placé entre *A Sextius* et *Hortorum Deus.*

Page 76. — TRANQUILLUS.

La Nouvelle Revue, 15 février 1893, p. 784.

L'indication : *C. Plinii...* n'est pas dans cette publication.

Sans variantes.

Page 77. — LUPERCUS.

Probablement inédit jusqu'à l'édition in-8° des *Trophées*, 1893, p. 69.

Page 78. — LA TREBBIA.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 465.

Épigraphe : Recentis animi Sempronius, eoque ferocior.
TITE-LIVE.

14. Le *sourd piétinement* des légions en marche.

Page 79. — APRÈS CANNES.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 465.

Épigraphe : Augebant metum prodigia.
TITE-LIVE.

1. Un des Consuls *est mort*, l'autre fuit vers Linterne
2. Ou Vénuse. L'Aufide a *reflué*, trop plein
3. De *nos cadavres*. La foudre au Capitolin
7. D'un long sanglot, l'aïeul, la veuve *et* l'orphelin

Page 80. — A UN TRIOMPHATEUR.

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1890, p. 466.

Épigraphe : Bellorum exuviæ... victæque triremis
Aplustre...
JUVÉNAL.

Sans variantes.

Dans l'édition Descamps-Scrive, ce sonnet est suivi du sonnet *les Rostres,* non recueilli auparavant dans *les Trophées*.

Page 81. — ANTOINE ET CLÉOPATRE.

Ce triptyque fut publié, avec son titre général : 1° dans *le Monde poétique;* 2° dans le *Supplément littéraire du Figaro;* 3° dans l'*Anthologie des Poètes français du XIX*e *siècle,* tome III; 4° dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg;* 5° dans *la Lecture.* — Dans ces divers recueils, les trois sonnets sont numérotés I, II,

III. Mais deux d'entre eux parurent isolément dans d'autres publications.

Page 83. — Le Cydnus.

A. *Le Monde poétique,* 10 décembre 1884, p. 303. — B. *Le Figaro, supplément littéraire,* 5 mai 1888, p. 1. — C. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* tome III, 1888, p. 39. — D. *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* 15 juillet 1888, p. 140. — E. *La Lecture,* 10 avril 1890, p. 57. — F. *Revue encyclopédique,* 1er janvier 1891, col. 76. — G. Anatole France, *La Vie littéraire,* tome IV, 1892, p. 128.

Épigraphe (A, B, D) : A ses côtés se tenaient les Érôs.
Plutarque.

4. Avec des *chants* de flûte et des frissons de soie. (A, B, C, D, E, F, G)
7. Cléopâtre, debout *dans* la splendeur du soir, (A, C, D, E, F, G)
12. Et ses yeux n'ont pas vu, *présages* de son sort, (A, B, C, D, E, G)

Page 84. — Soir de Bataille.

A. *Le Monde poétique,* 10 décembre 1884, p. 304. — B. *Le Figaro, supplément littéraire,* 5 mai 1888, p. 1. — C. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* tome III, 1888, p. 39. — D. *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* 15 juillet 1888, pp. 140-141. — E. *La Lecture,* 10 avril 1890, pp. 57-58. — F. Paul Verlaine, *Les Hommes d'aujourd'hui,* 8e volume, no 405, mars 1892. Article réimprimé dans les *Œuvres complètes,* tome V, pp. 462-469.

Épigraphe (A, D) :

O Charmion, où crois-tu qu'il est maintenant?
Est-il à pied ou à cheval?... O heureux cheval
chargé du poids d'Antoine!
Shakespeare.

Épigraphe (B) :

O heureux cheval chargé du poids d'Antoine!
SHAKESPEARE.

7. *Tourbillonner au loin* les archers de Phraortes; (A, B, C, D, E, F)
10. Rouge du *feu* vermeil de ses blessures fraîches, (D)
Rouge *d'un* flux vermeil de ses blessures fraîches, (F)
14. *Sous* le ciel enflammé, l'Imperator sanglant. (D)

Page 85. — ANTOINE ET CLÉOPATRE.

A. *Le Monde poétique,* 10 décembre 1884, p. 305. — B. *Le Figaro, supplément littéraire,* 5 mai 1888, p. 1. — C. *Anthologie des Poètes français du XIX*e *siècle,* tome III, 1888, p. 40. — D. *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* 15 juillet 1888, p. 141. — E. *La Lecture,* 10 avril 1890, p. 58.

Titre (D) : LE NIL.

Épigraphe (A, B, D) :

Nous avons perdu en baisers des royaumes et des provinces.
SHAKESPEARE.

Cette épigraphe reproduirait un contre-sens de François-Victor Hugo. Benjamin Laroche traduit : « Nous venons de dire adieu de gaieté de cœur à des royaumes et à des provinces. »

Sans variantes.

M. Gaston de Bar possède un autographe du triptyque offrant les mêmes variantes que A pour les deux premiers sonnets; au troisième, le titre *le Nil* a été biffé par l'auteur et non remplacé.

Page 87. — SONNETS ÉPIGRAPHIQUES.

Quatre des sonnets de cette série parurent, avec la même dénomination, dans *les Lettres et les Arts* du 1er mars 1886, pp. 311-315, savoir : *Nymphée* [primitivement *Nymphis Aug. Sacrum* et plus tard *la Source*], *le Dieu Hêtre, l'Exilée* et *le Vœu.*

Un portrait de l'auteur figure en tête. Les épigraphes sont gravées dans des cartouches. A la suite du dernier sonnet, après la signature, se lit la date : Bagnères-de-Luchon, Septembre 188., non reproduite dans l'édition princeps in-8° des *Trophées*, mais seulement dans l'in-18 et dans l'in-12, au-dessous du faux-titre.

Page 89. — LE VŒU.

Les Lettres et les Arts, 1er mars 1886, pp. 314-315.

7. Et Fabia Festa, *sur* ce même chemin,

Page 90. — LA SOURCE.

A. *La Jeune France,* 1er novembre 1882, p. 432. — B. *Les Lettres et les Arts,* 1er mars 1886, pp. 311-312.

Titre : NYMPHIS AUG. SACRUM. (A)
NYMPHÉE. (B)

Sous-titre : SONNET. (A)

1. L'autel gît *dans* la ronce et l'herbe enseveli; (A, B)

Page 91. — LE DIEU HÊTRE.

Les Lettres et les Arts, 1er mars 1886, pp. 312-313.

Sans variantes.

Page 92. — AUX MONTAGNES DIVINES.

A. Lettre de J.-M. de Heredia à Leconte de Lisle, 23 août 1881, citée par Miodrag Ibrovac, *José-Maria de Heredia*, pp. 300-301. — B. *Revue des Deux Mondes,* 1er février 1893, p. 659.

Voici la première version, qui diffère surtout par les quatrains :

Glaciers *étincelants*, pics de marbre, granits,
Précipices qu'ébranle un éternel tonnerre,
Ravins où l'isard passe, où l'aigle fait son aire,
Cascades, lacs, forêts pleines d'ombre et de nids!

Gorges, vallons *perdus où* les anciens bannis,
Las de la servitude et de César prospère,
Ont pris à l'ours sanglant son plus fauve repaire,
Moraines, *rocs*, torrents, *antres*, soyez bénis!

Ayant fui l'ergastule et le dur municipe,
L'esclave Géminus a dédié ce cippe
Aux Monts gardiens sacrés de l'âpre liberté;

Et sur ces *hauts* sommets où le silence vibre,
Dans l'air inviolable, immense, *illimité*,
Je crois entendre encor le cri d'un homme libre.

B. Sans variantes.

Page 93. — L'Exilée.

A. *Revue bleue,* 19 décembre 1885, p. 791, article de Jules Lemaître; les quatrains seulement reproduits dans *les Contemporains,* 2e série, p. 64. — B. *Les Lettres et les Arts,* 1er mars 1886, p. 313. — C. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* tome III, 1888, p. 41. — D. Marcel Fouquier, *Profils et Portraits,* 1891, pp. 48-49.

1. Dans *le* vallon sauvage où César t'exila, (D)
3. *Courbant* ton front qu'argente une précoce neige, (D)
7. Et *lorsque* le regret du sol latin *t'assiège* (A, B, C, D)
11. Emportent *dans* leur vol tes rêves familiers; (B, D)
12. Et seule, sans *désir*, n'espérant rien de l'homme, (D)

Page 97. — Vitrail.

La Lecture, 25 septembre 1892, p. 613.

Sans variantes.

Page 98. — Épiphanie.

A. *Paris-Noël,* 2e année, 1886-1887, page autographiée en tête du numéro. — B. *La Lecture,* 10 janvier 1889, p. 42. — C. *Les Annales politiques et littéraires,* 8 janvier 1893, pp. 25-26.

Épigraphe (A, B, C) : Ecce Magi ab Oriente venerunt.
S. Matth.

Sans variantes.

Page 99. — Le Huchier de Nazareth.

A. Edmond Bonnaffé, *le Meuble en France au XVIe siècle,*

1887, après le titre (non paginé). — B. *La Revue félibréenne*, novembre-décembre 1887, p. 54. — C. Édition in-8° des *Trophées*, 1893, p. 91. — D. Édition in-18 des *Trophées*, 1893, p. 93.

3. Maniant tour à tour le rabot, le *becdane* (A)

11. En s'essuyant le front *avec son* tablier; (A)
En s'essuyant le front au *cuir* du tablier; (B)

14. Voler *des* copeaux d'or au fil de sa varlope. (A, B, C, D)

Dans A et B ce sonnet est daté : Avril 1887.

Page 100. — MÉDAILLE.

La Nouvelle Revue, 15 février 1893, p. 785.

Sans variantes.

Dans les éditions in-8° et in-18 de 1893, ce sonnet est placé entre *l'Estoc* et *Suivant Pétrarque*, c'est-à-dire qu'il se trouve transposé avec *l'Estoc*.

Page 101. — L'ESTOC.

Revue des Deux Mondes, 1er février 1893, p. 659.

Sous-titre : Inventaire du Trésor de l'Alcazar de Ségovie.

2. La tiare, les clefs, la barque et le *tramail*

(Même variante dans les deux éditions de 1893.)

Voir la note précédente, relative à la transposition des sonnets *Médaille* et *l'Estoc*.

Page 102. — SUIVANT PÉTRARQUE.

Probablement inédit jusqu'à l'édition in-8° des *Trophées*, 1893, p. 94.

Page 103. — SUR LE LIVRE DES AMOURS DE PIERRE DE RONSARD.

A. *La Jeune France*, 1er septembre 1883, pp. 309-310. — B. *La Libre Revue*, n° 5, 1-15 décembre 1883.

Sans variantes. On peut cependant noter, au vers 11, l'orthographe du mot lys, écrit *lis* dans B, contrairement à toutes les autres publications. Heredia avait adopté *lys* avec un *y*, pour la

beauté de la forme, malgré l'étymologie. Il suivait en cela Théodore de Banville.

Page 104. — La Belle Viole.
Revue des Deux Mondes, 1er février 1893, p. 660.
La dédicace : *A Henry Cros,* n'existe que dans l'édition in-18 et dans l'édition in-12.
Sans variantes.

Page 105. — Épitaphe.
Revue des Deux Mondes, 1er février 1893, p. 660.
Sans variantes.

Page 106. — Vélin doré.
Revue des Deux Mondes, 1er février 1893, p. 661.
Sans variantes.

Page 107. — La Dogaresse.
A. *Revue des Lettres et des Arts,* 1re année, no 3, 27 octobre 1867, p. 68. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 180. — C. Catulle Mendès, *Recent French Poets, with Poems translated by Arthur O'Shaughnessy* (étude traduite en anglais), dans *The Gentleman's Magazine,* octobre 1879, p. 501.
A. Cette première version diffère sensiblement de la dernière, tant par le texte que par l'entrelacement des rimes :

Le palais est de marbre, où, *sous de hauts* portiques,
Circulent des seigneurs *tels qu'en peint* Titien ;
Et, *sur l'ample* splendeur des rouges dalmatiques,
Pendent de lourds colliers *dans un goût très* ancien.

Les yeux *calmes*, où *luit* l'orgueil patricien,
Regardent *à travers les feuillages* antiques,
Sous le pavillon clair *d'un* ciel vénitien,
Étinceler l'azur des mers Adriatiques.

Et, tandis que l'essaim brillant des cavaliers
Traîne la pourpre *en feu* par les blancs escaliers
Joyeusement baignés *dans la* lumière bleue,

Indolente et superbe, une Dame, à l'écart,
Se tournant à demi dans *des flots* de brocart,
Sourit au négrillon qui lui porte la queue.

Autres variantes :

1. Le palais est de marbre, où *sous de hauts* portiques (B)
2. Conversent des seigneurs *tels qu'en peint* Titien, (B, C)
3. Et *des* colliers massifs au poids du marc ancien (B, C)
11. Joyeusement baignés *dans la* lumière bleue; (B, C)
13. Se tournant à demi dans *des flots* de brocart, (B, C)

Page 108. — SUR LE PONT-VIEUX.

A. *Le Livre des Sonnets,* 1875, p. 133. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 181.

7. Et le soleil montant *dans* un ciel de vitrail, (A, B)
11. Les mains des fiancés au chaton de *leur* bague. (A, B)
13. Le jeune Cellini, *dans un coin,* ciselait (A, B)

Page 109. — LE VIEIL ORFÈVRE.

A. *Recherches sur l'orfèvrerie en Espagne au moyen âge et à la Renaissance,* par le baron Ch. Davillier, 1879, p. III. — B. *Paris moderne,* 1er avril 1882, p. 41. — C. *Revue bleue,* 19 décembre 1885, p. 790, article de Jules Lemaître. — D. Jules Lemaître, *les Contemporains,* 2e série, p. 58. — E. *Le Semeur,* 25 février 1888, p. 115. — F. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* tome III, 1888, p. 43.

Dédicace : *Au Baron Ch. Davillier.* (A, B, E)

7. Au lieu de Christ en croix *ou* du Saint sur le gril (A, B, C, E)
   Au lieu *du* Christ en croix *ou* du Saint sur le gril, (D)
10. Et, *dans* le vain orgueil de ces œuvres d'enfer, (A, B, C, D)
12. Aussi, voyant mon âge *incliné* vers le soir, (E)

Page 110. — L'Épée.

La République des Lettres, troisième volume de la deuxième série, 14 janvier 1877, p. 97.

Dédicace : *A Édouard de Beaumont.*

8. Les beaux muscles de fer de son *bras* surhumain.

9. Brandis-la. L'acier souple en *gerbes* d'étincelles

Page 111. — A Claudius Popelin.

A. *L'Artiste,* 1er février 1868, p. 252. — B. *Les Vieux Arts du Feu,* par Claudius Popelin, 1869, p. xi (non chiffrée). — C. *Cinq octaves de sonnets,* par Claudius Popelin, 1875, pp. 46-47. — D. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 183.

Titre et sous-titre : A Claudius Popelin, émailleur. (A)
A Claudius Popelin, maître émailleur. (B, C, D)

3 et 4. *Et fait agenouiller* des bourgeois en prières
Entre leurs doigts pieux tournant leurs chaperons. (A)
Et ployé *le* genou des bourgeois en prières,
Entre leurs doigts pieux tournant leurs chaperons. (B)

3. Et, *sous* leurs doigts pieux tournant leurs chaperons, (C, D)

7. Ou *faisaient* rutiler en traits souples et prompts (A)

10 et 11. A fixé son génie au solide métal
Et fait revivre en lui ces ouvriers sublimes. (A)

10. Faisant *renaître* en lui ces ouvriers sublimes, (B)

13. Faire autour de son front *revivre et* verdoyer, (B)

Page 112. — Émail.

A. *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* 15 mai 1888, p. 149 (fac-similé). — B. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* tome III, 1888, p. 43. — C. *Le Livre des Sonnets,* 1892, p. 133.

Dédicace : *A Claudius Popelin.* (A)

4. La poudre *éblouissante* où ton pinceau se trempe. (A, B)

Page 113. — Rêves d'Émail.

La Nouvelle Revue, 15 février 1893, p. 785.

Sans variantes.

Page 117. — Les Conquérants.

A. *Sonnets et Eaux-fortes,* 1869 (achevé d'imprimer le 20 décembre 1868), avec une eau-forte de Claudius Popelin représentant l'ancêtre du poète, Pedro de Heredia. — B. *Le Livre des Sonnets,* in-8°, 1874, p. 97. — C. *Le Livre des Sonnets,* in-12, 1875, p. 132. — D. Catulle Mendès, *la Légende du Parnasse contemporain,* 1884, pp. 259-260. — E. *Revue bleue,* 19 décembre 1885, p. 789, article de Jules Lemaître, réimprimé dans l'ouvrage du même auteur, *les Contemporains,* 2e série, p. 57. — F. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* t. III, 1888, p. 41. — G. *Le Livre des Sonnets,* 1892, p. 132. — H. Paul Verlaine, *les Hommes d'aujourd'hui,* 8e vol., n° 405, mars 1892. Article réimprimé dans les *Œuvres complètes,* tome V, pp. 462-469.

13. Ils regardaient monter *dans* un ciel ignoré (A, B, C, D, E, H)

Au 3e vers, E a imprimé par erreur *Palas,* et H, *Palar.*

Page 118. — Jouvence.

Le Parnasse contemporain, 1876, p. 185.

Sans variantes.

Le vers final :

La Gloire t'a donné la jeunesse immortelle.

est reproduit, avec la signature du poète en fac-similé d'autographe, dans le supplément du *Gil Blas* du 27 février 1885, édité en l'honneur du quatre-vingt-troisième anniversaire de Victor Hugo.

Page 119. — Le Tombeau du Conquérant.

La Conque, 1er mai 1891, p. xvii.

Épigraphe :

« Les Espagnols, après avoir vêtu de son armure leur Capitaine mort, le coulèrent au fond du Mississipi qu'ils venaient de découvrir. »

Conquête de la Floride.

Sans variantes.

Page 120. — CAROLO QUINTO IMPERANTE.

Le Parnasse contemporain, 1876, p. 182.

6. Les calmes *sur* la mer embrasée et sereine

8. Ont *neigé sur sa barbe et sur* ses cheveux bruns.

11. *Sur* lequel ne pouvait se coucher le soleil.

Dans l'édition Descamps-Scrive, ce sonnet est suivi de *Un Nom.*

Page 121. — L'ANCÊTRE.

A. *La Renaissance littéraire et artistique,* 2e année, no 29, 24 août 1873, p. 229. — B. *Cinq octaves de sonnets,* par Claudius Popelin, 1875, pp. 48-49. — C. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 184.

Titre : A CLAUDIUS POPELIN, SUR SON PORTRAIT DE L'ANCÊTRE. (B)

Dédicace : *A Claudius P.* (C)

8. Jusqu'au golfe orageux qui *baigne* les Florides. (A)

Page 122. — A UN FONDATEUR DE VILLE.

A. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 186. — B. *L'Ermitage,* février 1893, p. 88.

2. Tu fondas *sur les bords* de ce golfe enchanté (A)

7. *Dans le* mortier sanglant dont tu fis ta cité; (A)

10. Avec ses noirs *couvents* voit s'écrouler ton mur (A)

12, 13. Et *ton cimier bientôt, ô vieux* Conquistador,
Portera, seul témoin des splendeurs de ton rêve, (A)

Page 123. — AU MÊME.

L'Ermitage, février 1893, p. 89.

Sans variantes.

Page 124. — A UNE VILLE MORTE.

A. *La Revue indépendante,* février 1887, p. 200. — B. *Antho-*

*logie des Poètes français du XIX*e *siècle,* tome III, 1888, p. 42.

Lieu et dates : Cartagena de *Yndias.*

1533-1583-1697. (A, B)

4. *Dans* ta rade où roulaient les galions géants. (A, B)

Pages 127-129. — La Vision de Khèm.

Ce triptyque formait, dans la *Revue du Monde nouveau* du 1er avril 1874, un cycle de six sonnets sous le titre général de *la Terre de Khèmi :*

I. Dans son lit de roseaux..., p. 83.
II. Midi, l'air brûle..., p. 84.
III. Par la rizière immense..., p. 85.
IV. Superbe, effarouchant..., p. 85.
V. La Lune sur le Nil..., p. 86.
VI. Et la foule grandit..., p. 87.

Les sonnets II, V et VI furent seuls réimprimés dans *les Trophées.* On trouvera aux *Poèmes divers* les sonnets I, III et IV.

Page 127. — I. *Midi, l'air brûle...*

6. *S'allongent* sur leur flanc que baigne un sable blond,
7. *Et suivent* d'un regard mystérieux et long

Page 128. — II. *La lune sur le Nil...*

1. La Lune sur le Nil, *sinistre* et *froide,* luit.
6. *Du peuple de Khèmi* le cortège mystique,
7. Multitude qu'absorbe un *calme* granitique.

La variante *calme* a subsisté dans l'édition in-8° de 1893.

Page 129. — III. *Et la foule grandit...*

8. En tête, les grands dieux : *Bouto,* Phta, Neith, Hathor.
10. *Tous couronnés* du pschent *et portant le lotus,*
11. *Graves et beaux.* La pompe errante et triomphale
12. Ondule dans l'horreur des temples *abattus :*

Page 131. — Le Prisonnier.

A. *L'Artiste,* 1er février 1868, pp. 253-254. — B. *Le Parnasse*

contemporain, 1876, p. 187. — C. *Les Chefs-d'Œuvre d'art à l'exposition universelle de 1878, sous la direction de M. E. Bergerat,* Paris, 1879, tome I, p. 32.

Dédicace. Manque dans A. — B : *A G., peintre.* — C : *A Gérôme.*

1. Le ciel *à l'Occident* de pourpre et d'or se frange. (A)
2. Là-bas, les muezzins ont cessé leurs clameurs; (A)
   (Transposition des deux premiers vers.)
2. *Car* le ciel au couchant de pourpre et d'or se frange; (B, C)
3. *Les crocodiles lourds se taisent dans la* fange, (A)
   Les crocodiles lourds s'enfoncent dans la fange (B, C)
5. *Les deux* jambes en croix, comme il sied aux fumeurs, (A, B, C)
8. Deux nègres se courbaient *sur le* banc des rameurs. (A, B, C)
10. Grattant *son derbouka sur un rhythme* farouche, (A)
    Grattant l'aigre guzla *sur un rhythme* farouche, (B)
    Grattant *l'âpre* guzla *sur un rhythme* farouche, (C)
14. Les minarets pointus qui *tremblaient* dans le Nil. (A, B)

Page 132. — Le Samouraï.

A. *La Libre Revue,* 16-31 décembre 1883. — B. *Étrennes aux Dames. Calendrier des Dames françaises pour l'an de grâce 1884,* Charavay frères, éditeurs, pp. 86-87. — C. Catulle Mendès, *la Légende du Parnasse contemporain,* 1884, pp. 261-262. — D. *Revue bleue,* 19 décembre 1885, p. 789, article de Jules Lemaître, réimprimé dans *les Contemporains,* 2e série, pp. 56-57. — E. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* tome III, 1888, p. 45. — F. *Le Livre des Sonnets,* 1892, p. 134. — G. Paul Verlaine, *les Hommes d'aujourd'hui,* 8e volume, no 405, mars 1892, article réimprimé dans les *Œuvres complètes,* tome V, pp. 462-469.

L'épigraphe est omise dans F et dans l'édition princeps des *Trophées.*

3. Elle a vu, *sur* la plage éblouissante et plate, (A, B, C, D, G)
8. Le blason de Hizen *et* de Tokungawa. (D, G)

14. Les deux antennes d'or qui tremblent *sur* son casque. (A, B, C, D, G)

Page 133. — Le Daïmio.

Probablement inédit jusqu'à l'édition in-8° des *Trophées*, 1893, p. 125.

L'indication *Matin de bataille* n'existe que dans l'édition in-18 et dans l'édition in-12.

Page 134. — Fleurs de Feu.

Le Parnasse contemporain, 1866, p. 13.

Cette première version est assez différente de celle des *Trophées* :

Bien des siècles, depuis les siècles du Chaos,
La flamme par torrents *coula* de ce cratère,
Et *ce pic ébranlé d'un éternel tonnerre*
A flamboyé plus haut que les Chimborazos.

Tout s'est éteint. La nuit n'a plus rien qui l'éclaire.
Aucun grondement sourd n'éveille *les* échos.
Le sol est immobile, et le sang de la Terre,
La lave, en se figeant, lui laissa le repos.

Pourtant, *dernier* effort de l'antique incendie,
On voit, dans cette lave à peine refroidie,
Éclatant à travers les rocs pulvérisés,

Au milieu du feuillage aigu comme une lance,
Sur la tige de fer qui d'un seul jet s'élance,
S'épanouir la fleur des cactus embrasés.

Page 135. — Fleur séculaire.

A. *Le Parnasse contemporain*, 1876, p. 192. — B. Édition in-8° des *Trophées*, p. 127.

1. *Dans* le roc calciné, *sur* la dernière rampe (A)

3. La graine que le vent *sur le* Gualatieri (A)
   La graine que le vent *au haut* Gualatieri (B)
4. Elle grandit; *dans* l'ombre où sa racine trempe (A)
5. Son tronc, buvant la flamme *antique*, s'est nourri, (A)
10. *Comme une éruption flamboyante* il éclate (A)
11. Et *le pistil géant* lance le pollen d'or. (A)

Page 136. — LE RÉCIF DE CORAIL.

A. *Paris moderne,* 15 janvier 1882, p. 366. — B. *Revue bleue,* 19 décembre 1885, p. 790, article de Jules Lemaître, reproduit dans *les Contemporains,* 2e série, p. 59. — C. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* tome III, 1888, p. 44. — D. *Le Livre des Sonnets,* 1892, p. 135.

12. *Puis,* brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu, (A)
13. Il fait *dans* le cristal morne, immobile et bleu, (A, B)

Page 139. — MÉDAILLE ANTIQUE.

Revue des Deux Mondes, 1er janvier 1888, p. 212.

9. *Tout se transforme ou* meurt. Le marbre même s'use.
13. Garde *encor, dans l'éclat des* médailles d'argent,

Page 140. — LES FUNÉRAILLES.

A. *L'Artiste,* 1er février 1868, p. 255. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 170.

1er quatrain (vers transposés). (A)

> Quand les guerriers anciens descendaient aux Enfers,
> *Hellas* accompagnait leur image divine
> *Dans* la Phocide illustre, aux temples que domine
> La rocheuse Pytho toujours ceinte d'éclairs.

1. *Dans* la Phocide illustre, aux temples que domine (B)
4. *Hellas* accompagnait leur image divine. (B)
10. Mon corps sera cloué *sous* un étroit cercueil, (A)

Page 141. — VENDANGE.

A. *La Renaissance littéraire et artistique,* 28 septembre 1872, p. 181. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 175. — C. Catulle Mendès, *la Légende du Parnasse contemporain,* 1884, p. 260.

1. Les vendangeurs *joyeux* ayant rompu leurs lignes, (B)
2. Des voix claires sonnaient *dans* l'air vibrant du soir (A, B, C)

Page 142. — LA SIESTE.

Le Parnasse contemporain, 1876, p. 191.

Sans variantes.

Page 143. — LA MER DE BRETAGNE.

La dédicace : *A Emmanuel Lansyer,* placée au-dessous de ce faux-titre, indique que l'ensemble des dix sonnets est dédié au peintre. Dans l'édition in-8° de 1893, elle était placée au-dessous du titre du premier sonnet, *Un Peintre.*

Six de ces sonnets, inédits ou non, avaient été publiés dans *le Figaro* du 12 juillet 1891, page 1, avec, en tête, la dédicace *A Lansyer,* dans l'ordre que voici : *I. Un Peintre; II. Arvor* (Bretagne); *III. Floridum Mare; IV. Le Bain; V. Maris Stella; VI. Mer montante.*

Page 145. — UN PEINTRE.

Le Figaro, 12 juillet 1891, p. 1.

Sans variantes.

Page 146. — BRETAGNE.

A. *La Muse orientale,* 15 octobre 1877, p. 60. — B. *La Vie moderne,* 23 juillet 1887, p. 476. — C. *Le Figaro,* 12 juillet 1891, p. 1.

Titre : ARVOR (A, B, C)

Dédicace : *A E. Lansyer, peintre.* (A)

A Emmanuel Lansyer. (B)

3. Que le souffle *éternel* emplisse tes poumons. (A)
5. *Pour toi l'*ajonc fleurit et la bruyère est rose. (A)
   Les ajoncs sont fleuris et la bruyère est rose; (B)

7. Ami, te garde encor, *sous* le granit des monts, (B)
9. Viens. Partout tu verras, *dans* les landes d'Arèz, (A, B)
10. Monter vers le ciel *noir*, *infrangibles* cyprès, (A, B)
11. *Les menhirs* sous *lesquels* gît la cendre du brave; (A, B)
13. Is la voluptueuse et la *belle* Occismor, (A)

Dans B, on lit ce sonnet de Lansyer, qui précède celui de Heredia :

A José-Maria de Heredia

Au pied des noirs récifs de l'âpre Finistère,
Par la sauvage lande et les rustiques vaux,
Lorsque je m'essayais à mes premiers travaux,
Ta voix jeune a bercé ma tâche solitaire.

Tu chantais Artémis, la chasseresse austère,
Et l'Olympe exilé par les mythes nouveaux :
Et les dieux d'Ionie, éblouissants et beaux,
Debout à ton appel, souriaient à la terre.

A tes chants, qui versaient, comme une œnochoé,
L'ivresse ambroisienne, à ton clair évohé,
Ils évoquaient l'Hellas sur la rive celtique.

J'écoute encore, ami, l'hymne pur et serein
Où résonnaient, échos radieux de l'Attique,
Tes vers, retentissants comme un sistre d'airain!

17 janvier 1887.

Page 147. — FLORIDUM MARE.

Le Figaro, 12 juillet 1891, p. 1.

Sans variantes.

Page 148. — SOLEIL COUCHANT.

A. *Revue des Lettres et des Arts,* nº 19, 16 février 1868, p. 74. — B. *L'Art libre* (Bruxelles), nº 21, 15 novembre 1872, p. 326. — C. *L'Artiste,* juillet 1874. — D. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 189.

1. *La lande est âpre et haute où* le Couchant allume, (A, B, C)
2. *D'un dernier feu, le sol hérissé de* granit. (A, B, C)
(Transposition des deux premières rimes.)
3. Au loin, *brillant* encor par sa barre d'écume, (A, B, C)
10. *Des ravins, des taillis,* montent *les* voix lointaines (A, B, C)
11. *Des* pâtres attardés ramenant le bétail. (A, B, C)

La variante *gris* au lieu de *riche*, au 13e vers, qu'on lit à partir de la 61e édition in-18, provient d'une erreur.

Page 149. — MARIS STELLA.

A. *Le Semeur,* 10 mars 1888, p. 124. — B. *Le Figaro,* 12 juillet 1891, p. 1.

4. Regardent l'Océan blanchir l'île de *Bas.* (B)
5. *Leurs pères, leurs maris et leurs enfants,* là-bas, (A)
6. Avec ceux de Paimpol, *du Havre* et de Cancale, (A)
7. *Sont partis en chantant* pour la lointaine escale. (A)
9. Par-*dessous* la rumeur *immense de la côte,* (A)
10. *Leur* chant plaintif s'élève, invoquant à voix *haute* (A)

Page 150. — LE BAIN.

A. *Revue félibréenne,* janvier-février 1888, p. 15. — B. *Le Figaro,* 12 juillet 1891, p. 1.

6. Humant à pleins *naseaux* l'odeur du sel marin, (B)

Page 151. — BLASON CÉLESTE.

A. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 188. — B. Catulle Mendès, *Recent French Poets, with Poems translated by Arthur O'Shaughnessy* (étude traduite en anglais) dans *The Gentleman's Magazine,* octobre 1879, p. 502. — C. *Revue bleue,* 19 décembre 1885, p. 790, article de Jules Lemaître, reproduit dans *les Contemporains,* 2e série, p. 60.

1. J'ai vu parfois, ayant *le ciel bleu* pour émail, (A, B, C)
2. Les nuages d'argent *ou* de pourpre *ou* de cuivre, (A, B)

5. Pour cimier, pour *support*, l'héraldique bétail, (C)
9. Certe, aux champs de *l'azur, dans* ces combats étranges (A, B, C)

Page 152. — ARMOR.

A. *L'Artiste,* 1er février 1868, p. 252. — B. *Le Parnasse contemporain,* 1876, p. 190.

Titre : AR-MOR. (A, B)

1. Pour me conduire au Raz, j'avais pris à *Ker-hor* (A, B)
4. *La terre des Kymris* où croît le genêt d'or. (A)
8. Étendant *ses longs* bras, me dit : *Senez Ar-mor!* (A)
   Étendant *son* long bras, me dit : *Senèz ar-mor!* (B)
12. *L'âpre côte fumait dans la vapeur* du soir, (A)
13. Et mon cœur savoura devant l'horizon vide (A)

(Il y a transposition des vers 12-13 dans A, où les rimes des tercets sont dans cet ordre irrégulier : rose, arrose, noir, soir, vide, intrépide.)

13. Que reculait *encor* l'ombre immense du soir, (B)

La leçon du 8e vers : *Senèz Ar-mor!* existe encore dans l'édition in-8o des *Trophées,* 1893.

Page 153. — MER MONTANTE.

A. *La Conférence La Bruyère,* 1862-1863, p. 411. — B. *Revue de Paris,* 4 décembre 1864, p. 345. — C. *Le Figaro,* 12 juillet 1891, p. 1.

La version A, B diffère essentiellement de C, où ce sonnet est refondu tel qu'il parut dans *les Trophées.*

La tempête, sonnant ses charges triomphales,
Recommençait l'assaut des rocs inébranlés;
Les goëlands vaincus, par l'orage affolés,
Criaient, tourbillonnant sous le fouet des rafales.

La mer montait : et, comme un troupeau de cavales,
Les vagues, redressant leurs fronts échevelés,
Se cabraient sous le vent, écumantes rivales ; —
Les éclairs flamboyaient à mes yeux aveuglés, —

Et vous montiez en moi, bouillonnantes pensées,
Déceptions, regrets de forces dépensées
A battre le rocher sans jamais l'entamer. —

Un impossible espoir précipite la mer ;
Mon destin est pareil, puisqu'il n'est rien sur terre
Pour étouffer un cœur qui ne veut pas se taire.

Page 154. — BRISE MARINE.
La Lecture, 25 septembre 1892, pp. 612-613.
Sans variantes.

Page 155. — LA CONQUE.
Le Parnasse contemporain, 1866, p. 14.
Voici cette première version, dans laquelle les rimes sont croisées différemment :

Oh! qui dira jamais, conque *fine* et nacrée,
Dans combien d'océans, *pendant* combien d'hivers,
Tu supportas, au choc enflammé des éclairs,
L'assaut tumultueux de la haute marée !

Maintenant, sous le ciel, *parmi les fucus verts,*
Tu t'es fait un doux lit *dans* l'arène dorée.
Mais ton espoir est vain. Longue et désespérée,
En toi *pleure à jamais la voix sombre* des mers.

Mon âme est devenue une prison sonore.
Et comme *dans ton sein roule* et soupire encore
Un regret affaibli de *la grande* clameur ;

Ainsi, du plus profond de ce cœur trop plein d'Elle,
Triste, lente, insensible, et pourtant éternelle,
Toujours monte une étrange et confuse rumeur.

Dans l'édition in-8° des *Trophées,* 1893, le 3e vers se lit ainsi :

La houle *sous-marine* et les raz de marée

Dans l'édition Descamps-Scrive, ce sonnet est placé plus haut, entre *la Sieste* et *la Mer de Bretagne.* On y remarque, au 11e vers, la variante qui suit :

La plainte *et le* refrain de l'ancienne clameur :

Page 156. — Le Lit.

A. *Le Meuble en France au XVIe siècle,* par Edmond Bonnaffé, 1887 (non paginé). — B. *Revue félibréenne,* tome III, novembre-décembre 1887, p. 55, et tome IV, janvier-février 1888, p. 16. — C. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle,* tome III, 1888, p. 45.

A. Sans variantes.

B. La première publication dans la *Revue félibréenne* avait estropié ainsi le huitième vers :

De la première aurore au dernier cierge.

Le numéro suivant corrigea le vers et remplaça en outre, au douzième, le mot *peur* par le mot *crainte.* Les éditions des *Trophées* ont rétabli le mot *peur.*

C. Sans variantes.

Dans l'édition Descamps-Scrive, les sonnets terminant *la Nature et le Rêve,* après *la Mer de Bretagne,* sont imprimés dans cet ordre (*la Conque* étant reportée plus haut) : *La Mort de l'Aigle, Plus ultra, la Vie des Morts, Au Tragédien E. Rossi, Michel-Ange, le Lit, Sur un Marbre brisé.* — Même ordre dans l'édition Ferroud, où, de plus, entre *le Lit* et *Sur un Marbre brisé,* est intercalé *Sur un Buste de Psyché.*

Page 157. — La Mort de l'Aigle.

A. *Revue de Paris*, 4 décembre 1864, p. 345. — B. *La Nouvelle Revue*, 15 février 1893, p. 786.

A. Texte très différent :

Lorsque l'aigle a *fouetté* les neiges éternelles,
Pour ses larges poumons il veut chercher plus d'air,
Et, pour *chauffer* l'éclat de ses mornes prunelles,
Un soleil plus *prochain dans* un azur plus clair.

Il s'enlève : il aspire un torrent d'étincelles;
Toujours plus haut, enflant son vol tranquille et fier,
Il monte, *il monte avec la tempête et* l'éclair.
Mais la foudre d'un coup a rompu ses deux ailes.

Avec un cri *terrible* il tournoie, emporté
Par *le vent*, et, crispé, buvant d'un trait sublime
La flamme *avec la mort*, il plonge *dans l'*abîme.

Heureux qui pour la gloire ou pour la liberté,
Ivre de son génie et tout chaud du tonnerre,
Meurt, *foudroyé, mais sans avoir touché la terre!*

2. A *ses larges poumons* il veut chercher plus d'air (B)
7. Il *plane sur* l'orage *et monte vers* l'éclair; (B)

Ces deux vers sont tels quels dans l'édition in-8° des *Trophées*, 1893. Ils furent modifiés à partir de l'in-18.

Page 158. — Plus ultra.

Le Parnasse contemporain, 1876, p. 194.

2. Et celle des *poisons* et celle des reptiles
10. Car dans mon *sein* hardi je porte une âme lasse
14. *Trompe mon cœur vaincu* d'un murmure de gloire.

Page 159. — La Vie des Morts.

Le Parnasse contemporain, 1876, p. 193.

Dédicace : *A Armand S.*

6. *Dans* son vol noir chargé de silence et d'oublis,

Page 160. — Au Tragédien E. Rossi.

Probablement inédit jusqu'à l'édition in-8° des *Trophées*, 1893, p. 152.

Une copie autographe de ce sonnet porte : « A Ernesto Rossi, souvenir du théâtre Apollo, Venise, 18 mars 1867 » (Collection Charavay). [Note de M. Ibrovac, *José-Maria de Heredia*, p. 236.]

Page 161. — Michel-Ange.

Revue des Deux Mondes, 1er février 1893, p. 661.

Sans variantes.

Page 162. — Sur un Marbre brisé.

A. Catulle Mendès, *la Légende du Parnasse contemporain*, 1884, p. 262. — B. *Revue félibréenne*, mars-avril 1888, p. 90. — C. *Anthologie des Poètes français du XIXe siècle*, tome III, 1888, p. 46.

1. La mousse fut pieuse en *voilant* ses yeux mornes, (C)

La Lecture du 10 avril 1893, p. 45, quoique publiée après l'édition princeps des *Trophées*, imprime ce premier vers avec sa variante.

Page 163. — Romancero.

Revue des Deux Mondes, 1er décembre 1885, pp. 673-680.

Le texte de la revue est le même que celui des *Trophées*.

Page 165. — Le Serrement de Mains.

Une lettre de Leconte de Lisle à Heredia, datée de Paris, 23 septembre 1871, imprimée par M. Ibrovac dans son étude sur le poète, pp. 287-289, prouve que cette première partie du *Romancero* était composée dès cette époque. On y trouve huit vers corrigés plus tard et que nous citerons plus loin.

Le Serrement de mains est précédé, dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 673, de cette épigraphe :

Cuidando Diego Laynez
En la mengua de su casa
Fidalga, rica y antigua
Antes que Iñigo y Abarca.
(Romancero del Cid.)

Vers primitifs :

3. Diego Laynez *ne peut plus goûter* aux viandes.
4. Il ne dort plus, depuis *que son chef blanc branla*
5. *Et que son front rougit par le soufflet du* Comte,
6. *Que, pour être sans force, il a dû garder là.*

Page 166.

2. *Il pleure, il ne sort plus; tous ses amis l'ont fui.*
13. Puis Manrique : Seigneur, votre *serre* s'enfonce
14. Dans *mes paumes ainsi qu'en la chair d'un* damné!
15. Mais il ne daigna pas leur faire *de* réponse.

Page 169. — La Revanche de Diego Laynez.
Épigraphe de la *Revue des Deux Mondes*, p. 675 :

Sienta á yantar, el mi fijo,
Dó estoy á mi cabecera,
Que quien tal cabeza trae
Será en mi casa cabeza.
(Romancero del Cid.)

Page 173. — Le Triomphe du Cid.
Épigraphe de la *Revue des Deux Mondes*, p. 677 :

De Rodrigo de Bivar
Muy grande fama corria,
Cinco reyes ha vencido
Moros de la Moreria.
(Romancero del Cid.)

Page 183. — Les Conquérants de l'Or.

Le Parnasse contemporain, 1869-1871, pp. 369-395.

Titre : *La Détresse d'Atahuallpa, Prologue, Les Conquérants de l'Or.*

Dans *le Parnasse* il n'y a que trois divisions au lieu de six. Le chiffre II se trouve à la place du chiffre III des éditions, et le chiffre III à la place du chiffre IV.

8. Planté son étendard dans *cette* écume vierge,

Page 184.

5. *L'Eldorado* promis qui fuyait devant eux,

22. Ils verraient, se dressant *dans* un ciel enchanté

Page 185.

22. Avec les éperons des *sveltes* caravelles.

(Leçon des éditions Descamps-Scrive et Ferroud.)

Page 186.

1. Vers cet *Eldorado* qui n'était qu'un vain mythe,

Page 187.

1. Deux ans *s'étaient* passés, lorsqu'un obscur soldat

2. Qui fut depuis titré marquis *de la* Conquête,

Page 188.

5. Et trop heureux encor d'avoir sauvé *leur* vie.

Page 191.

6. Pareil au bruit des mers. Seul, *dans* ce cadre noir,

Page 192. Au vers 13, l'édition princeps de 1893 seulement imprime *carcajous* au lieu de *sapajous*, qui est dans *le Parnasse* et dans les éditions in-18 et in-12 des *Trophées.*

Page 193.

11. Le cône incandescent du *vieux* Cotopaxi.

(Leçon du *Parnasse* et de l'édition princeps des *Trophées.*)

Page 197.

5. *Le maté* fermentant aux celliers des palais.

Page 198.

L'édition Descamps-Scrive présente une variante au vers 21 et, aux deux suivants, une ponctuation différente qui change le mouvement de la phrase :

Puis, joyeux, *s'embarquant au* havre de Séville,
Avec les trois vaisseaux qu'il avait nolisés,
Il reconnut Gomère ; et les vents alizés,
Gonflant...

L'édition Ferroud donne la même ponctuation pour ces trois vers, mais au premier elle imprime *s'embarqua au*, ce qui constitue un hiatus et, vu cette ponctuation, une phrase boiteuse.

Page 201.

7. *Au* travers *du* désert sablonneux des pampas

Page 202.

7. Sentaient sous leurs pieds lourds fuir le *chemin* qui glisse.
(Leçon du *Parnasse* et des deux éditions des *Trophées* de 1893.)

Page 203.

3. Au feu de son désir briller *Caxamalca*.
10. *A toute hâte il prit* le chemin de la plaine.

Page 204.

4. Tous ceux qui furent chefs *en* cette illustre guerre,
(Leçon du *Parnasse* et des deux éditions des *Trophées* de 1893.)

Page 205.

1. Et que brandit, *d'après le* chroniqueur Xerez,
(Parnasse.)
Et que brandit, *suivant le* chroniqueur Xerez,
(Éd. princeps des *Trophées*.)
21. *Puis* François de Cuellar, gentilhomme andalous,

Page 206.

3. Et Juan de Salcedo qui, *fils* d'un noble sang,
(*Parnasse* et éd. princeps.)

4. Quoique sans barbe encor, *galope* au premier rang.
(*Parnasse* et éd. princeps.)

Les vers 5 et 6 manquent dans *le Parnasse* et dans l'éd. princeps.

21. *Sous cette brave escorte, au trot de leurs deux* mules,
(*Parnasse* et éd. princeps.)

Page 209.

1. Lequel, ayant brûlé *Coïmbo*, dédia
2. Pour expier *ce fait Carthagène* à la Vierge.
12. A quelques pas, *sinistre*, et le rosaire au flanc,
24. Doux rémunérateur *d'un si* pieux dessein,
(Éd. Descamps-Scrive et Ferroud.)
25. *Recevra* ces martyrs ignorants dans son sein.

Page 211.

4. Faisant *rouler* sous eux le sable et le rocher,
(*Parnasse* et éd. princeps.)
9. La montagne s'ouvrit *dans* le ciel comme une arche

Page 212.

11. De porphyre, de grès, *de schiste* et de granit
12. Jusqu'à *la haute* assise où le roc qui finit
21. *Arbore, Pendragon* de l'hivernal cortége,
22. *Son étendard* de feu sur *tous ces fronts* de neige.

Page 213.

15. *Frémirent*. Mais Pizarre, arrachant la bannière
19. *Dans* la forme requise et par-devant notaire,

Page 214.

3. *Et* le vent des hauteurs qui soufflait par rafales

9. *Dans* une brume d'or et de pourpre, linceul
16. Gagnant *Caxamalca*, s'allongèrent plus grandes.

Page 215.
1. *Puis* s'éteignit.

Alors formidable, enflammée
(*Parnasse* et les deux éd. de 1893.)

Sonnets et Poèmes divers

Page 219. — A MON PÈRE DONT LES CHEVEUX AVAIENT BLANCHI AVANT L'AGE.

Miodrag Ibrovac, *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre*, p. 39.

M. Ibrovac suppose que cette pièce « a sans doute été composée pour le dixième anniversaire de la mort de Domingo de Heredia », père du poète, décédé le 15 avril 1849.

Page 221. — A LA FONTAINE DE LA INDIA.

Ibidem, p. 43.

Ce premier sonnet de José-Maria de Heredia est daté de la Havane, 5 mars 1860.

Page 222. — LES BOIS AMÉRICAINS.

Ibidem, p. 40.

Ce fragment de cinquante-six vers était adressé en 1860 à M. Fauvelle, professeur de J.-M. de Heredia, dans une lettre dont voici un extrait :

« Puisque vous voulez bien vous intéresser à mes faibles élucubrations de rimailleur, je vous confierai que je prépare pour le mois prochain un poëme (que dites-vous de ma modestie?) intitulé *les Bois Américains*, et dédié à Mme Michelet pour la remercier de son charmant cadeau. Je vous en envoie sans pré-

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE

TABLE

Les Trophées

DÉDICACE 3
ÉPÎTRE LIMINAIRE 5

LA GRÈCE ET LA SICILE

L'Oubli 9
HERCULE ET LES CENTAURES 11
Némée 13
Stymphale 14
Nessus 15
La Centauresse 16
Centaures et Lapithes 17
Fuite de Centaures 18
La Naissance d'Aphrodité 19
Jason et Médée 20
Le Thermodon 21

ARTÉMIS ET LES NYMPHES 23
Artémis 25
La Chasse 26
Nymphée 27
Pan 28
Le Bain des Nymphes 29
Le Vase 31
Ariane 32
Bacchanale 33
Le Réveil d'un Dieu 34
La Magicienne 35
Sphinx 36
Marsyas 37
PERSÉE ET ANDROMÈDE 39
Andromède au Monstre 41
Persée et Andromède 42
Le Ravissement d'Andromède 43
ÉPIGRAMMES ET BUCOLIQUES 45
Le Chevrier 47
Les Bergers 48
Épigramme votive 49
Épigramme funéraire 50
Le Naufragé 51
La Prière du Mort 52
L'Esclave 53
Le Laboureur 54
A Hermès Criophore 55
La Jeune Morte 56
Regilla 57
Le Coureur 58
Le Cocher 59
Sur l'Othrys 60

ROME ET LES BARBARES

Pour le Vaisseau de Virgile 63
Villula. 64
La Flûte 65
A Sextius. 66
HORTORUM DEUS. 67
I. N'approche pas! Va-t'en!... 69
II. Respecte, ô Voyageur.... 70
III. Holà, maudits enfants!... 71
IV. Entre donc. Mes piliers... 72
V. Quel froid! le givre brille... 73
Le Tepidarium 75
Tranquillus. 76
Lupercus. 77
La Trebbia 78
Après Cannes. 79
A un Triomphateur 80
ANTOINE ET CLÉOPATRE. 81
Le Cydnus. 83
Soir de Bataille. 84
Antoine et Cléopâtre 85
SONNETS ÉPIGRAPHIQUES. 87
Le Vœu. 89
La Source 90
Le Dieu Hêtre 91
Aux Montagnes divines 92
L'Exilée. 93

LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE

Vitrail 97
Épiphanie. 98
Le Huchier de Nazareth. 99
Médaille 100
L'Estoc. 101
Suivant Pétrarque 102
Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard 103
La Belle Viole. 104
Épitaphe 105
Vélin doré 106
La Dogaresse 107
Sur le Pont-Vieux 108
Le Vieil Orfèvre. 109
L'Épée 110
A Claudius Popelin 111
Émail 112
Rêves d'Émail. 113
LES CONQUÉRANTS. 115
Les Conquérants 117
Jouvence. 118
Le Tombeau du Conquérant 119
Carolo Quinto imperante. 120
L'Ancêtre 121
A un Fondateur de Ville. 122
Au Même 123
A une Ville morte 124

L'ORIENT ET LES TROPIQUES

LA VISION DE KHÈM. *I. Midi. L'air brûle...* 127
II. La lune sur le Nil... 128
III. Et la foule grandit... 129
Le Prisonnier 131
Le Samouraï 132
Le Daïmio 133
Fleurs de Feu 134
Fleur séculaire 135
Le Récif de Corail 136

LA NATURE ET LE RÊVE

Médaille antique 139
Les Funérailles 140
Vendange 141
La Sieste 142
LA MER DE BRETAGNE 143
Un Peintre 145
Bretagne 146
Floridum Mare 147
Soleil couchant 148
Maris Stella 149
Le Bain 150
Blason céleste 151
Armor 152
Mer montante 153
Brise marine 154

La Conque 155
Le Lit 156
La Mort de l'Aigle. 157
Plus ultra. 158
La Vie des Morts 159
Au Tragédien E. Rossi. 160
Michel-Ange 161
Sur un Marbre brisé 162

ROMANCERO

LE SERREMENT DE MAINS. 165
LA REVANCHE DE DIEGO LAYNEZ 169
LE TRIOMPHE DU CID 173

LES CONQUÉRANTS DE L'OR

LES CONQUÉRANTS DE L'OR 183

Sonnets et Poèmes divers

A mon Père, dont les cheveux avaient blanchi avant l'âge. 219
A la Fontaine de la India 221
Les Bois américains 222
C'était un soir d'été 225

A une Morte 228
Nuit d'Été 230
Mars. 235
Ballade sentimentale 237
Chanson 239
Coucher de Soleil 241
La Mort d'Agamemnon. 244
L'Héliotrope 245
Le Triomphe d'Iacchos. 246
Le Lis 247
Vœu. 249
Les Scaliger. 250
Prométhée 251
L'Écran. 252
Monument 253
La Terre de Khèmi. 256
Chanson de Torero 259
Malagueña 261
Le Combat 263
La Messe noire 264
Salut à l'Empereur. 265
La France en Fleurs 269
Blason royal. 271
Pégase. 272
La Mort du Taureau 274
L'Enlèvement d'Antiope 277
La Vision d'Ajax. 278
Le Kratèr. 279
La Fileuse 280
Les Fleuves d'Ombre. 281
Les Rostres. 282
Hortorum Deus 283

Sur un Buste de Psyché. 284
A un Poète. 285
Un Nom. 286
Sonnets écrits en 1903 à l'occasion du centenaire de son cousin le poète cubain, son homonyme. 287

Notes et Variantes. 293

Achevé d'imprimer

le six décembre mil neuf cent vingt-trois

IMPRIMERIE ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

I.-6263.